


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES DE PIRON.

ŒUVRES
COMPLETTES
D'ALEXIS PIRON,

PUBLIÉES

PAR M. RIGOLEY DE JUVIGNY,

Conseiller honoraire au Parlement de Metz, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE M. LAMBERT, rue de la Harpe, près Saint Côme.

M. DCC. LXXVI.



LE

FÂCHEUX VEUVAGE,

OPÉRA-COMIQUE

EN TROIS ACTES.

Donné à la Foire Saint-Laurent en 1725.

PERSONNAGES.

L'IMAN.

LE CADI, *Amoureux de Balkis.*

ABOULIFAR, *Père de Balkis.*

BALKIS.

LÉANDRE, *François, Amant de Balkis.*

ARLEQUIN, *Valet de Léandre.*

PIROUZÉ, *Suivante de Balkis.*

ALIBAJOU, *Compère d'Arlequin.*

DEUX MÉDECINS.

ABHOK, *Poëte Persan.*

ABHAK, *Musicien Iroquois.*

DEUX ESCLAVES *de Léandre, habillés en Vents.*

UNE VEUVE.

ORYTHIE.

Troupe de JEUNES MARIÉS & de JEUNES MARIÉES.

Troupe de DÉMONS.

FLORE.

Troupe de VENTS.

Troupe d'ESCLAVES.

La Scène est dans une Isle.

LE
FÂCHEUX VEUVAGE,
OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente une Ville.

ABOULIFAR, LE CADI.

ABOULIFAR.

SOYEZ en repos là-dessus, Seigneur Cadi : je vous l'ai promis ; j'ai mis cela dans ma tête, & cela sera ; & quand ? demain.

Air : *Vous ne m'aimez plus Lisette.*

Vous épouserez ma fille.

LE CADI.

Elle ne voudra point de moi :
J'ai déjà besoin de béquille.

ABOULIFAR.

Ce défaut n'est qu'une vétille :
Reposez-vous-en sur ma foi.

LE CADI.

Votre fille est trop gentille.
Non, non, non, ce n'est pas pour moi.

Voyez-vous, Seigneur Aboulifar ? j'ai fait mes réflexions ; je me rends justice ; elle a quatorze ans, j'en ai soixante : ce seroit un meurtre.

ABOULIFAR.

Bon ; est-ce qu'entre époux tout n'est pas commun ? Eh bien, vous aurez entre vous deux soixante-quatorze ans. C'est chacun trente sept. Voilà des gens dans le bel âge.

LE CADI.

Bonne façon de compter, ma foi ! vous avez-là des règles de soustraction qui m'accommoderoient fort, vraiment : mais

Air : *Nos Pélerins ont bonne mine.*

Loin qu'un jeune objet qui sait plaire,
Rajeunisse un sexagénaire,

Mon cher ami : tout au contraire,
Je craindrois plutôt mille fois
De devenir octogénaire,
Près de votre fille, en deux mois.

ABOULIFAR.

Terreurs paniques, Seigneur Cadi; terreurs paniques !

LE CADI.

Air : *Assis près de sa femme un Avocat au Cours.*

Toute la Médecine
Est d'accord sur ce point :
A ma mort elle opine,
Si je ne la crois point;
Et dit que pour pouvoir soutenir une dose
De Matrimonium,
Dondon,
Je suis trop délicat,
Ca ca.
J'en croirois quelque chose. *bis.*

ABOULIFAR.

Vous n'êtes pas plus vieux que moi, au bout du compte; & je me sens bien.

Air : *Je n'saurois.*

Un âge comme le nôtre
N'est pas sans forces....,

LE CADI.

Ma foi !
Je ne sais comment du vôtre
Vous vous trouvez : mais, pour moi,
Je n'saurois
Être mari comme un autre :
J'en mourrois.

Et si je meurs, vous savez la loi formidable de ce pays-ci.

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Ce n'est pas pour moi que je crains ;
C'est votre fille que je plains :
La loi pour les époux trop dure,
Veut, quand l'un d'eux finit son sort,
Qu'on mette dans la sépulture
Le survivant avec le mort.

Voyez, si j'épouse Balkis, ce qui lui reste à vivre, & ce que la pauvre enfant deviendra.

ABOULIFAR.

Eh bien ! on l'enterrera avec vous : cela sera fâcheux.

Air : *Tes beaux yeux ma Nicole.*

Mais aussi dans l'histoire
L'on vit avec honneur.
Ma fille aime la gloire :
C'est pour elle un bonheur,
Qu'un malheur honorable.

LE CADI.

Et puis ce n'est pas tout :
Je suis laid comme un diable.

ABOULIFAR.

Vous êtes de mon goût.

Et c'est assez : ma fille n'en doit point avoir d'autre que le mien ; mon goût est qu'elle vous aime.

Air : *Tout comme il vous plaira lalira.*

Elle vous aimera,
Lalira !
Elle vous aimera !

Air : *Ah ! qu'il est beau l'oiseau !* ou *dondaine dondaine.*

Je veux, vous offrant de ma main, *bis.*
Qu'elle chante, en donnant demain
Sans peine
La sienne :
Ah ! qu'il est beau
L'oiseau
Qu'Amour m'amène !

LE CADI.

Sur un air de trompette.

Le bel oiseau, ma foi, qu'un homme de mon âge !
L'oiseau qui lui ressemble est, je crois, le hibou.
Et si quelque ramage
L'éveille dans son trou,
C'est celui-ci, je gage,
Coucou !

ABOULIFAR.

Eh ! Seigneur Cadi, un homme aussi riche que vous, est-il jamais ni laid, ni vieux ?

LE CADI.

Vous avez beau dire, mon cher Aboulifar.

Air : *Un Capucin à barbe blonde.*

Ce visage n'est plus de mise,
Des rides, une barbe grise,
Un nez à lunettes ; tout franc,
Je crois qu'il est des goûts fantasques :
Mais ma foi l'Amour est enfant ;
Et les enfans ont peur des masques.

Un homme de soixante ans ! la vilaine poupée pour faire joujou.

ABOULIFAR.

Vous moquez-vous ? Il y a un pays qu'on nomme la France (le siége du bon goût assûrément) où nos voyageurs disent qu'un vieux richard, comme vous, seroit la coqueluche des filles, & ne l'auroit pas qui voudroit ; non.

LE CADI.

Je crois que ce sont de bons ménages, aussi !

Air : *Ma raison s'en va beau train.*

Cela jette un beau coton !

ABOULIFAR.

Sans doute. On y voit, dit-on,

Vivre le tendron
Avec le barbon
En bonne intelligence.

LE CADI.

Il faut que l'un des deux ait donc
Bien de la complaisance,
Lonla,
Bien de la complaisance !

Oh ! je suis bien trompé, si c'est le tendron : Et puis, c'est qu'apparemment le veuvage n'est pas là si fâcheux qu'ici.

ABOULIFAR.

Oh, pour un vieillard amoureux, vous êtes trop raisonnable : je veux que vous soyez mon gendre, en un mot ; & vous le serez.

LE CADI.

Air : *Un jour dans sa chambrette.*

Votre cœur le souhaite,
Moins que le mien.
Pourvu que la fillette
Le veuille bien.

ABOULIFAR.

J'en réponds.

LE CADI.

Eh bien, touchez-là!
Foin de celui-là,
Qui s'en dédira!

TOUS DEUX ENSEMBLE.

O gué lonla lanlere.
O gué lonla.

LE CADI.

Air: *Allons gai, toujours gai, &c.*

Mais en cas de reproche,
Du moins souvenez-vous
Que j'ai.....

ABOULIFAR.

Ma fille approche.

Ensemble laissez-nous:
Allez gai, toujours gai, d'un air gai.

LE CADI, *s'en va en dansant.*

Talera lera lera lelare
Talera lera lera lala.

SCÈNE II.

ABOULIFAR, BALKIS, PIROUZÉ.

ABOULIFAR.

Air : *De la bonne aventure ô gué.*

LE drôle n'est pas vieillard
Tant qu'on s'imagine :
Vois-tu bien cet égrillard ?
Ma fille, c'est le gaillard
Que je te destine,
O gué !
Que je te destine.

BALKIS.

Je le sais bien, mon père.

ABOULIFAR.

Oh çà, les trois jours que tu m'as demandés, pour faire tes réflexions, sont écoulés.

Air : *Je n'saurois, je suis un peu trop jeunette.*

A cet Hymen es-tu prête ?

PIROUZÉ.

Courage! de la vigueur!

ABOULIFAR.

Répondez en fille honnête.

BALKIS.

J'obéirois de bon cœur:

Mais.....

ABOULIFAR.

Quoi! mais. Oh, il n'y a ni si, ni mais.

BALKIS.

Je n'saurois!

Je suis un peu trop jeunette;

J'en mourrois.

PIROUZÉ.

C'est parlé d'or. Voilà une brave fille, cela.

ABOULIFAR.

Nous voici bien. Celle-ci dit, (*contrefaisant Balkis*,) je n'saurois: je suis un peu trop jeunette; j'en mourrois! Et l'autre me disoit tout à l'heure, (*contrefaisant le Cadi*:) je n'saurois! ma béquille, & mes lunettes! j'en mourrois!

Air : *Menuet d'Hésione.*

Je ne vous parle plus en père ;
Je parle en maître sur ce point.

BALKIS.

Ah ! laissez-là ce ton sévère !
Je ne désobéirai point.

PIROUZÉ.

Ah, fi !

ABOULIFAR.

Air de : *Je n'saurois.*

Du Cadi j'ai la réponse ;
Il n'attend plus que ta main !
Ma fille, je te l'annonce :
Tiens toi prête pour demain.

BALKIS.

Je n'saurois !
Il est trop vieux : j'y renonce.
J'en mourrois !

PIROUZÉ.

Ah, je savois bien qu'elle s'étoit méprise !

ABOULIFAR.

Air : *Menuet d'Hésione.*

Oui. Non. Quoi donc, est-ce pour rire?
Oh, parbleu, tu te résoudras !

BALKIS.

Je viens déjà de vous le dire ;
Je ne désobéirai pas.

PIROUZÉ.

Encore !

ABOULIFAR.

Tu feras bien : prends-y-garde ! & pour ce qui est de mourir, ne crains pas cela.

Air : *Je croyois en aimant Colette.*

Loin de mourir d'un mariage,
Fait avec un bon vieux Papa ;
Il est cent Belles de ton âge
Qui ne vivent que de cela.

Air : *Je n'saurois.*

C'est un homme riche & sage :
Passe-lui quelque défaut !

Adieu : fais-lui bon visage ;
Et reçois-le comme il faut !

BALKIS.

Je n'saurois !
Il est trop vilain.

ABOULIFAR.

J'enrage !

BALKIS.

J'en mourrois !

PIROUZÉ.

Cela durera-t-il ?

ABOULIFAR.

Air : *Le fameux Diogène.*

La petite impudente !
Ceci m'impatiente.
Oh, tu l'épouseras !
Jeune, ou vieux : cela presse.
J'ai donné ma promesse.
Tu la dégageras.

PIROUZÉ.

Ferme !

BALKIS.

BALKIS.

Air : *Réveillez-vous belle endormie.*

La loi du devoir m'y convie.
Je ne prétends pas le trahir ;
Et je perdrai plutôt la vie,
Que d'oser vous désobéir.

PIROUZÉ.

Eh, mais, je crois qu'elle radote.

ABOULIFAR.

Eh bien, tu l'épouseras donc ?

BALKIS.

Non, mon père.

ABOULIFAR.

Tu me désobéiras donc ?

BALKIS.

Moi, mon père, vous désobéir ! je mourrois plutôt, vous dis-je !

ABOULIFAR.

Est-elle folle !

Air : *Les Filles de Nanterre.*

Je le vois bien, coquine,
Quelque godelureau
T'en conte à la sourdine;
Et trouble ton cerveau.

Air : *La faridondaine, la faridondon.*

Mais je suis las de ma bonté,
Et c'est trop la commettre;
Un père à son autorité
Saura bien vous soumettre :
Vous épouserez le Barbon.

PIROUZÉ.

La faridondaine, la faridondon.

ABOULIFAR.

Ou nous vous ferons un parti.....

PIROUZÉ.

Biribi.

ABOULIFAR.

A la façon de Barbari,
Songez-y.

SCÈNE III.

BALKIS, PIROUZÉ.

PIROUZÉ

Vous ne l'épouserez pas; n'est-ce pas?

BALKIS.

Non.

PIROUZÉ.

Et quoi que vous disiez, vous désobéirez?

BALKIS.

Non.

PIROUZÉ.

Comment?

BALKIS.

Tu ne conçois pas cela?

PIROUZÉ.

Non.

BALKIS.

Je vais te l'expliquer: n'ai-je pas promis à mon père de mourir, plutôt que de lui désobéir?

PIROUZÉ.

Oui. Hé bien !

BALKIS.

Hé bien !

Air : *Dedans mon petit réduit.*

Je ne désobéis pas,
Pourvu que je meure.
Pour me tirer d'embarras,
Je veux qu'il me pleure.
Il me remet à demain ;
Et je vais d'un coup soudain,
Mourir tout à l'heure,
O gué,
Mourir tout à l'heure.

PIROUZÉ.

Mourir !

BALKIS, *gaîment.*

Air : *Allons gai, toujours gai, d'un air gai.*

Oui, je vais mourir vîte !
Très-sérieusement.

Pirouzé, je t'invite
A mon enterrement.
Allons gai, toujours gai.

PIROUZÉ.

Comme elle dit cela !

Air : *M. la Pallisse est mort.*

Mais, vous n'y pensez donc pas ?
D'où vous vient cette manie ?
Dès que l'on est morte, hélas !
Songez que l'on n'est plus en vie.

BALKIS.

Oh, je prétends bien survivre à ma mort, moi.

PIROUZÉ.

Survivre à votre mort ?

BALKIS.

Oui, & je vais te mettre au fait.

Air : *Les Filles de Nanterre.*

Une prise un peu forte
De cette poudre là,
Me fera croire morte,
Et l'on m'enterrera.

PIROUZÉ.

Quand vous serez enterrée ?

BALKIS.

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.*

Tu sais que dans la campagne,
L'on porte ici tous les morts :
Sous une vaste montagne,
Tu sais qu'on descend les corps.
Les Gardes d'intelligence
Me doivent, en diligence,
Tirer de ces souterrains,
Pour me remettre entre tes mains.

Tu me nourriras en cachette ; & cela jusques au retour de mon cher Léandre, de cet aimable étranger que tu connois.

PIROUZÉ.

Tout cela n'est pas mal conçu : mais si cet aimable étranger ne revenoit plus ? C'est un François.

BALKIS.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Ah, ne le crois pas si barbare !

Il n'aspire qu'à revenir
Assez riche, pour m'obtenir
D'un père trop avare.

PIROUZÉ.

Ce n'est pas tout.

Air : *Ami sans regretter Paris.*

En revenant, de ce trépas
S'il reçoit la nouvelle,
Et s'en retourne sur ses pas;
Adieu l'Amant fidèle.

BALKIS.

J'ai pourvu à cela : tiens cette lettre.

Air : *Amis sans regretter Paris.*

Tu connois l'un de ses valets,
Qu'il laissa dans cette Isle;
Arlequin de tous nos secrets
Le confident habile.

PIROUZÉ.

Si je connois Arlequin !

Air : *Joconde.*

Que trop hélas, pour mon malheur !
Je lui paroissois belle.

Il me le dit : il eut mon cœur.
Mais le sot, l'infidèle,
Du Pays ignorant la loi,
Comme l'argent le tente,
Pour épouse aima mieux, que moi,
Une vieille opulente.

Même air.

Le veuvage m'en vengera ;
Ma rivale édentée,
Bientôt....

BALKIS.

Tais-toi, babillarde, tu me conteras cela une autre fois.

Air : *Talaleri, talaleri, talalerire.*

Pour le présent prends cette lettre,
Et la porte au plutôt chez lui.
Il sait l'adresse de son Maître,
A qui je mande, qu'aujourd'hui,
Je ne suis morte que pour rire :
Talaleri, talaleri, talalerire.

[*Elle s'en va.*]

PIROUZÉ, *l'arrêtant.*

Air : *La jeune Isabelle.*

Faites une chose,
Avant ce trépas :
Le vieux Cadi cause
Tout votre embarras.
D'un air de tendresse
Je l'épouserois,
Pour lui faire pièce ;
Et puis je mourrois.

Vous le feriez fort bien enterrer tout vif avec vous, & cela apprendroit à vivre à ces vieux picoreurs de tendrons....

BALKIS.

Cela ne feroit que m'embarrasser dans mon entreprise....

PIROUZÉ.

Air : *Quand je bois de ce jus d'Octobre.*

Voyez-vous, c'est que je déteste....

BALKIS.

Fais ce que je dis seulement,
Et ne te mêles pas du reste.
Adieu. Je vais au monument.

SCÈNE IV.

PIROUZÉ, *seule.*

ELLE n'ira pas seule. Il me passe par la tête de me faire enterrer toute vive avec elle, comme une désespérée. C'est bien dit. Ne laissons pas échapper une si belle occasion de pouvoir faire l'héroïne impunément. Ah ! que je jouerai bien la Comédie !

Air : *Hélas ! c'est bien sa faute !*

Je vais heurler, pleurer, crier,
Et de mon mieux étudier
Mainte & mainte grimace :
Faire enfin comme l'héritier
D'un oncle qui trépasse,
Lonla,
D'un oncle qui trépasse.

J'apperçois mon Drôle : il est en compagnie. Attendons qu'il soit seul, & tirons-nous à l'écart.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, deux MÉDECINS.

LE I[r] MÉDECIN.

Air: *Des Trembleurs.*

QUOI! vous dites que la Dame
Étoit prête à rendre l'ame?

ARLEQUIN.

Qui pis est, la pauvre femme,
Passe soixante-quinze ans.

LE I[r] MÉDECIN.

Et vous faites un voyage,
De deux jours, & davantage,
Pour chercher qui la soulage:
En sera-t-il encore temps?

ARLEQUIN.

Hélas, Messieurs, je vous crois si sûrs de vos coups, & j'aime tant ma femme, qu'au moment de son apoplexie, eussiez-vous été à Rome, j'aurois couru volontiers vous y chercher.

LE I[r] MÉDECIN.

Air : *Gnia pas d'mal à ça.*

Nous n'osons promettre
Qu'elle en reviendra.

ARLEQUIN.

Bon ; tant mieux !

LE I[r] MÉDECIN.

Et même, peut-être,
C'en est fait déjà.

ARLEQUIN, [*à part.*]

Gnia pas d'mal à ça !
Gnia pas d'mal à ça !

[*Aux deux Médecins.*]

Oh, que non, Messieurs ; j'ai bien défendu qu'on la laissât mourir, que je ne fusse revenu.

Air : *L'autre nuit j'apperçus en songe.*

J'implore pour elle votre aide :
Taillez, tranchez, n'épargnez rien :
Médicamentez-la-moi bien.
Elle ne veut point de remède :
Mais, de grâce, point de quartier.

LE I[r] MÉDECIN.

Oh, nous ferons notre métier.

ARLEQUIN.

Bon, voilà ma femme flambée. Je vous avertis qu'elle a un tempérament de fer, au moins.

Air : *Et zon, zon, zon, Lisette, ma Lizette.*

Saignez, ne craignez rien.
Purgez à l'étourdie.
Sur-tout seringuez bien,
Et d'une main hardie,
Et zon, zon, zon,
Chassez la maladie,
Et zon, zon, zon,
A grands coups de canon.

LE II[e] MÉDECIN.

Air : *Quand je bois de ce jus d'Octobre.*

Laissez-nous faire, je vous prie,
Et de nos soins espérez tout;
S'il lui reste un souffle de vie,
Nous en viendrons bientôt à bout.

ARLEQUIN, *appercevant Pirouzé.*

Voilà une personne à qui j'ai deux mots à dire. Je vais vous montrer d'ici ma maison : [*Il sort pour leur montrer sa maison.*] Courez-y vîte, & je vous suis.

SCÈNE VI.

PIROUZÉ, *seule.*

IL SE croit bientôt délivré de sa vieille femme.

Air : *Ahi ! ahi ! ahi ! Jannette.*

Traître ! maintenant tu ris,
Lorsque peut-être on l'inhume !
Mais tantôt, quand du Pays
Tu vas savoir la Coutume,
Ahi ! ahi ! ahi !
Ahi ! ahi ! ahi ! . . . .

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, PIROUZÉ.

ARLEQUIN, *entrant tout joyeux.*

Air : *Elle est morte la vache à Panier.*

ELLE est morte
La Mère aux écus !
Elle est morte,
J'en ai tant & plus.

PIROUZÉ.

Air : *Belle brune ! Belle brune !*

Patience !
Patience !
Souvent on se réjouït,
Qu'on n'en est pas, où l'on pense.
Patience !
Patience !

ARLEQUIN.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Oh, c'est une affaire finie !
Tout favorise mes desseins,

La vieillesse, une apoplexie,
Et (ce qui tueroit les plus sains)
Deux Médecins!
Deux Médecins!
Qui mieux qu'âge, & que maladie,
Hâteront nos heureux destins.

Vas, vas laisse-les faire; si le mal par malheur ne valoit rien, les remèdes seroient bons.

PIROUZÉ.

Eh pauvre malheureux! tes Médecins te nuiront plus ici, qu'ils ne te serviront!

ARLEQUIN.

Tais-toi, tais-toi, ma mie, tu ne connois pas ces Messieurs-là, comme moi.

Air: *Pour la Baronne*; Rondeau.

Le doux veuvage,
L'objet de tant de vœux secrets,
Entre avec eux dans un ménage;
Comme, avec les petits collets,
Le cocuage.

Cela ne ratte pas, te dis-je, & nous pouvons compter que ma Femme est *ad patres*.

Air:

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

J'ai fait en homme sage,
Charmante Pirouzé!
Dans l'espoir du veuvage,
Lorsque je l'épousai.
J'hérite; &, dans la fosse
Sitôt que je la voi,
Zeste, en seconde nôce,
Je convole avec toi.

PIROUZÉ.

[*d'un air de pitié.*]

Arlequin, tu ne m'as jamais bien aimée.

Air : *La charmante Cloris.*

Ingrat! tu n'aurois pas
Attendu l'opulence!
Tu m'aurois dit, hélas!
Malgré notre indigence,
Pirouzé mes amours! ....

[*Elle change brusquement d'air.*]

Air : *Flon, flon.*

Tâtons du mariage :
Je n'entends point raison!

Tiens, je t'aime à la rage,
Et je veux riche, ou non
Flon, flon larira.....

ARLEQUIN.

Oh, vive l'amour, pourvu que je dîne. Fondons la cuisine d'abord.

Même air.

Songeons à la bedaine!
Le petit Cupidon,
S'il n'a la panse pleine,
Dit: foin de la chanson!
Flon, flon larira dondaine,
Flon, flon, flon....

PIROUZÉ.

Tiens cette lettre seulement; fais la tenir diligemment à Léandre, & crois-moi, prends de promptes mesures pour cela : à revoir; (*à part.*) ce pourroit bien être sous la montagne.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, ALIBAJOU.

ARLEQUIN.

MON Maître aura cette lettre, plutôt qu'on ne pense, puisque je vais la lui remettre en main propre. On le croit bien loin, pendant qu'il.... Mais j'apperçois mon Compère Alibajou. Sa femme est un dragon qui ne lui laisse pas un moment de repos. Il me sait près du veuvage.

Air : *Des Feuillantines.*

Et le pauvre homme, à le voir
Sombre & noir,
Paroît être au désespoir.
Je vois ce qui l'embarrasse,
Il voudroit être à ma place. *bis.*

Air : *Vous en venez, vous en venez.*

Convenez avec moi, Compère,
Que mon bonheur vous désespère :
Je vois bien à quoi vous songez :

Vous enragez !
Vous enragez !
De mon bonheur vous vous affligez :
Vous en enragez.

ALIBAJOU.

Je ne puis savoir encore ce qui vous est arrivé d'heureux, puisque je ne fais que d'arriver de campagne.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Mais ce qu'en arrivant j'ai su,
C'est que je suis perdu. *bis.*
Ma femme......

ARLEQUIN.

Créve de santé !

ALIBAJOU.

Est à l'extrémité ! *bis.*

ARLEQUIN.

Eh bien, vous pleurez pour cela !

ALIBAJOU.

Hélas, mon cher Arlequin, me voilà veuf ; je suis un homme mort !

ARLEQUIN.

Air : *Des fraises.*

Vous extravaguez, je crois :
Sa perte vous accable !
Et, selon vous, toutefois,
Elle étoit pire cent fois
Qu'un diable. (*trois fois.*)

ALIBAJOU.

Hélas !

ARLEQUIN.

Air : *Vous m'entendez bien.*

De la joie ! allons gai, voisin !
Vous voilà quitte d'un lutin.

ALIBAJOU.

Oui, mais demain sans faute . . .

ARLEQUIN.

Eh bien !

ALIBAJOU.

Je serai . . . Je sanglotte :
Vous m'entendez-bien.

ARLEQUIN.

Ma foi non, le diable emporte qui vous comprend; hé, comment donc, compère, n'avez-vous pas honte de....

ALIBAJOU.

Air; *Dupont mon ami.*

Chacun là-dessus
Pense à sa manière :
Mais vous n'avez plus
Demain de Compère.

ARLEQUIN.

Eh, bon, bon ! à d'autres : vous grimacez.

ALIBAJOU, *continuant l'air qui est commencé.*

Demain je suis enterré !

ARLEQUIN.

Il a l'esprit égaré.

ALIBAJOU.

Enterré demain.

ARLEQUIN.

Air : *Jean gile, gile, joli gile.*

Demain vous serez tranquille,
Jean gile, gile, joli Jean.

Maugrebleu de l'imbécille !
Jean gile, gile, joli gile.....

Pleure donc, Nigaud, pleure donc : jarniton ! si j'étois Roi, je te ferois donner trente femmes, pour ta punition.

ALIBAJOU.

Est-ce que vous ne savez pas la Coutume du Pays ?

ARLEQUIN.

Quelle Coutume ?

ALIBAJOU.

Quelle Coutume !

Air : *Des Pélerins.*

Faut-il si tard qu'on vous apprenne
Que parmi nous,
La mort ne brise pas la chaîne
De deux époux ?
Quand on en descend l'un des deux
Sous la montagne :
Il faut, dans ce repaire affreux,
Que l'autre l'accompagne.

ARLEQUIN.

Comment, on enterre ici les maris tout vifs avec leurs femmes?

ALIBAIOU.

Avec un pain & une bouteille de vin, pour toute provision. Cette loi a été instituée, pour intéresser les Époux à se soigner tendrement l'un & l'autre durant leur vie. Je vais voir, s'il faut que je parte. Adieu. Prenez bien soin de votre femme, si vous voulez vivre.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, *seul, après être resté quelque temps tout stupéfait, se réveillant comme en sursaut.*

MISÉRICORDE! deux Médecins chez moi! deux Médecins! [*Courant du côté de la cantonnade*]. Au meurtre! au meurtre! au meurtre! on m'assassine!



SCÈNE X.

ARLEQUIN, les deux MÉDECINS.

ARLEQUIN, *donnant du front contre eux, & tout épouvanté.*

Eh bien, Messieurs, ma femme ?

LE I^r MÉDECIN.

Elle est morte.

ARLEQUIN.

Morte !

LE I^r MÉDECIN.

Et enterrée depuis vingt-quatre heures. Voici le Vénérable Iman de la montagne, qui vous cherchoit, & qui vous accusoit déjà d'infidélité. Nous ne saurions vous laisser en meilleure compagnie.



SCÈNE XI.

L'IMAN *de la Montagne*, ARLEQUIN, SUITE *de l'Iman*, *le sabre à la main.*

L'un de la Suite saisit Arlequin, qui veut s'enfuir, & le présente à l'Iman, lequel, après lui avoir fait une profonde révérence, chante, d'un ton majestueux.

L'IMAN.

Parodie de l'ouverture de Bellérophon.

GLOIRE à vous,
Généreux Époux !
Que l'amitié
Ramène auprès de sa moitié....

ARLEQUIN.

Moi ! mais vous vous trompez ! je ne reviens point auprès d'elle pour....

UN GARDE, *levant le sabre.*

Si tu interromps, je te massacre.

L'IMAN, *continuant le même air.*

Gens peu sensés,
Ces jours passés,
Ont publié,
Que sans pitié,
Gagnant au pié,
Vous la laissiez,
Vous nous fuyiez;
Et qu'à nos loix vous vous dérobiez.

ARLEQUIN.

Mon intention n'est pas non plus d'aller sous la montagne. Le Diable vous croque!

[*Le Garde lève le sabre, & le fait taire.*]

L'IMAN, *continuant le même air.*

Vous l'y suivrez;
Vous y vivrez;
Vous y mourrez:
Quelle félicité!
Que vous allez être chanté
De toute la postérité!

ARLEQUIN

Mais je crrrrr. . . . [*Le sabre.*]

L'IMAN *continue toujours le même air.*

Dissipez cette peur,
Indigne de votre grand cœur.
Quel heureux sort!
Après la mort,
En dépit des jaloux,
De songer qu'on parle de nous!
Allons donc sous la montagne, allons.
Nous vous y descendrons.
Nos chants vous éterniseront:
Les échos en retentiront!
Nos peuples y répondront;
Hommes & femmes crieront:
Miracle!
Cet homme eût pu,
S'il eût voulu,
Éluder nos loix sans obstacle:
Mais il veut, bon gré, malgré,
Près de sa chère Épouse être vif enterré.

ARLEQUIN, *s'échappe, & tombe en voulant s'enfuir.*

L'IMAN, *après l'avoir fait reprendre, attribue cette précipitation à tout autre mouvement qu'au véritable.*

Air*: *J'entends déjà le bruit des armes.*

D'une héroïque impatience,
Modérez ce noble transport!
Mourrez en toute bienséance.
Quiconque de ce monde sort,
A quelque affaire d'importance:
Terminez les vôtres d'abord.

ARLEQUIN.

Voilà une lettre qu'il faut que je rende....

L'IMAN.

Ces Gardes vous accompagneront. Vous avez deux heures pour mettre ordre à tout, & puis nous marcherons. Pour ne point perdre de temps, nous vous dispensons d'assister aux danses de ces jeunes mariés, qui viennent célébrer votre généreuse résolution.

[*On l'emmène.*]

SCÈNE XII.

ENTRÉE DE JEUNES MARIÉS.

UNE JEUNE MARIÉE.

Air : *de M. ROYER.*

Vous qui voulez brûler d'une flamme éternelle,
Et qui prenez pour modèle,
La tourterelle ;
Venez, Amans constans, habiter ce séjour.
Que ne doit pas être l'Amour,
Où l'Hymen est tendre & fidèle ?

La danse recommence, & le premier Acte finit.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente le dessous de la montagne ; & l'on voit, dans les aîles & dans le fond, plusieurs grottes obscures, & telles qu'on se les peut imaginer, dans un si triste souterrain.

LÉANDRE, DEUX ESCLAVES *habillés en Vents.*

LE Ier ESCLAVE.

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

MAIS où donc nous conduisez-vous ?
Seigneur Léandre, où sommes-nous ?
Sont-ce ici les grottes obscures,
Où l'on enterre tant de fous ?
Et qui servent de sépultures
A tant de malheureux époux.

LÉANDRE.

Oui, mon ami; nous voilà sous les cavernes de la montagne affreuse, où tant de gens périssent misérablement tous les jours; mais, ce qui t'étonnera davantage:

Air: *Menuet de M. Grandval.*

C'est que nous sommes au lieu même,
Où tantôt doit s'exécuter
La fête qu'à l'objet que j'aime,
Nous venons de faire apprêter.

LE Ir ESCLAVE.

Quoi! votre Maîtresse! quoi! l'aimable Balkis est ici!

LÉANDRE.

Elle y est, & je t'assure qu'elle sera très-surprise de m'y voir.

LE Ir ESCLAVE.

Par quel hasard, en effet, nous y trouvons-nous? J'avois cru, jusqu'à présent, ces lieux impénétrables à tous les humains.

LÉANDRE.

Tu vas tout savoir, en peu de mots.

Air:

Air : *Ah! Robin, tais-toi.*

La Belle en vain m'étoit propice :
Son Père, dénaturé,
Pour le choix d'un Gendre à son gré,
N'écoutoit que son avarice.

L'ESCLAVE.

Hélas ! aujourd'hui
J'en connois bien d'autres
Qui font comme lui.

LÉANDRE.

Air : *Ton humeur est Catherène.*

Appauvri par le naufrage,
Qui dans l'isle m'a jeté,
Je fis accroire un voyage
Dans les lieux où je suis né :
A ma charmante Maîtresse
Je promis de revenir,
Avec assez de richesse,
Pour la pouvoir obtenir.

L'ESCLAVE.

Et vous n'allâtes pas jusqu'en France ?

LÉANDRE.

L'amour est trop impatient.

Air : *Joconde.*

Sachant, entre un nombre infini
D'autres extravagances,
Qu'on ensevelissoit ici
Des richesses immenses :
Sous la montagne, en moins d'un mois,
Je me fis une issue ;
Et ma peine, comme tu vois,
N'a pas été perdue.

J'ai deux vaisseaux prêts à partir, chargés de richesses inépuisables.

Air : *Où êtes-vous, Birène, mon ami !*

Comblé de biens, je m'apprêtois, hélas !
A demander Balkis en mariage,
Lorsque j'ai su tout-à-coup son trépas :
Figure-toi ma douleur & ma rage.

Je sortois, comme un furieux, & je courois me poignarder auprès de Balkis, quand j'ai reçu

d'elle une lettre, où j'apprends que ce n'est qu'une fausse mort, & qu'un artifice où elle a été réduite pour se conserver à moi.

L'ESCLAVE.

Je conçois maintenant pourquoi nous la rencontrerons ici.

LÉANDRE.

Air : *Vous, qui vous moquez par vos ris.*

Après la lecture, j'ai ri,
Du meilleur de mon ame,
De la posture de celui
Qui servoit notre flamme,
Qu'ici l'on enterre aujourd'hui
A côté de sa femme.

L'ESCLAVE.

Quoi ! Arlequin doit....

LÉANDRE.

Air : *La faridondaine, la faridondon.*

Il étoit entouré de gens
Qui le combloient d'éloges.

Souffrez, crioit-il aux Imans,
Qu'à vos loix je déroge !
Souffrez vous-même, disoit-on,
La faridondaine, la faridondon,
Qu'on vous immortalise ici,
Biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

Il m'imploroit : mais je l'ai moi-même exhorté à faire les choses de bonne grâce; & je l'ai quitté pour aller préparer la fête dont je veux que Balkis soit agréablement surprise ici.

Air : *Ce n'est point par effort qu'on aime.*

Souvenez-vous, sous ces figures,
Que vous représentez les vents,
Qui, sous ces cavernes obscures,
Ont établi leurs logemens :
Sur-tout, prenez bien vos mesures,
Pour que vous paroissiez à tems.

L'ESCLAVE.

Eh, pourquoi ces gens que vous avez fait habiller en Démons hideux ?

LÉANDRE.

Oh, cela, c'est pour épouvanter Arlequin, dont je veux me divertir. J'entends les lamentations de quelqu'un qu'on descend : c'est peut-être lui ; retirons-nous.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, *que l'on descend sous la montagne, & pleurant comiquement, après avoir été posé à terre, & avoir examiné les lieux, dit, d'un ton de furieux :*

Air : *Le fameux Diogène.*

VOILÀ, vieille Carogne,
De la belle besogne
Que tu fais en crevant !
Un trésor de jeunesse,
D'esprit, de gentillesse,
Enterré tout vivant !

[*Déclamant héroïquement, & d'un ton tragique.*]

Pleurez ! regrettez-moi, Terre qui me perdez !
Bernez ! ballotez-la, Diable qui la gardez !

[*Sur le ton naturel.*]

Air : *De la Ceinture.*

Du moins les femmes à Paris,
Quelques maux qui nous en arrivent,
Ne font enrager leurs maris,
Que pendant le temps qu'elles vivent !

Passé cela, elles laissent un homme en paix. Morbleu ! si j'eusse su cela, seulement le lendemain des noces, je me serois pendu sur le champ, pour gagner de primauté. [*Mettant son pain & sa bouteille de vin à terre, & les examinant d'un air de compassion*].

Air : *O reguingué, ô lon-lan-la.*

Eh bien, misérable Arlequin !
Voilà tout ton pauvre frusquin !
Ce peu de pain ! ce peu de vin !
Toi qui, pour faire bonne chère,
Te fis l'époux d'une Mégère !

[*Entrant en fureur, & détachant sa ceinture.*]

Air : *Belle Brune, belle Brune !*

De ma sangle,
De ma sangle,

Il faut que, dans ma fureur,
Tout-à-l'heure je m'étrangle !

[*D'un ton radouci.*]

Fin de l'air : *Nannon dormoit.*

Tout beau !
Tout beau !
Je l'aurai toujours assez beau !

Dînons d'abord avant que de nous pendre. Ce sera pour le dessert.

[*Prenant sa bouteille, & la tenant élevée, comme pour boire à même.*]

Et vuidons-la, tandis que je la tiens;
Je n'en vuiderai plus guère !

[*Il boit, & dit, après avoir bu une gorgée.*]

L'on a bien raison de dire qu'un verre de vin ravise son homme. Il me vient une bonne pensée.

[*Il remet sa bouteille à terre.*]

Air : *L'on n'aime point dans nos forêts.*]

Le premier couple qui descend
Avec provision pareille,

J'assommerai le survivant,
Et lui raflerai sa bouteille.

Cela ne sera pas des plus poli.

[*Il continue l'air.*]

Je le confesse ; mais, ma foi,
Nécessité n'a point de loi.

Pour bien faire mes affaires à présent, il faudroit qu'une colonie de Médecins François, ou une bonne peste, arrivât dans l'Isle.

[*Tandis qu'il dit tout ceci, un Démon vient par derrière, qui lui prend sa bouteille.*]

Air : *Lampons.*

Serai-je seul aujourd'hui
Qui vive aux dépens d'autrui.
C'est un métier à la mode :
Comme on peut l'on s'accommode,
Lampons !
Lampons !

[*Il veut reprendre sa bouteille, & ne la trouvant point, il dit, en la cherchant :*]

Et lon-lan-la, ma bouteille,
Ma bouteille !
Et lon-lan-la, ma bouteille...

[*Il interrompt l'air ; & tandis qu'il chante le couplet suivant, le même Démon remet une bouteille une fois plus grande.*]

Air : *Des fraises.*

Je me doute du voleur ;
Et c'est sur ma parole,
Autour de moi, par malheur,
Quelque ame de Procureur
Qui vole ! qui vole ! qui vole !

[*Il retourne ; & voyant sa bouteille rendue, & considérablement grossie :*]

Ah diable ! non ; je me trompe : on restitue ; [*Il boit & remet la bouteille.*] & on restitue au double encore. Emportez, emportez, Messieurs ?

[*Pendant qu'il chante le couplet qui suit, l'on emporte la grande bouteille, & l'on met une petite carafe.*

Air : *Que vos yeux sont à craindre.*

Volez toujours de même,
Esprits malins que j'aime !
Volez toujours de même,
Foin de qui s'en plaindra !

Pour peu que l'aventure
Dure ;
En une belle & bonne
Tonne,
Bientôt à ce jeu-là,
Cette bouteille se changera.

[*Il se retourne ; &, voyant la carafe.*]

Hoïmé ; ma foi, ma bouteille a ressemblé aux fortunes de nos Agioteurs François : d'abord très-médiocre ; tout-à-coup prodigieuse ; puis réduite à peu de chose ; [*Il vuide la carafe*] ensuite à rien.

[*Tendant la carafe en l'air.*]

Air : *Boire à son tirelirelire.*

Officieux Démon !
Habitant de cet antre,
A cette portion
Taxerez-vous mon ventre ?
Est-ce là tout ?
Ah ! j'entre en goût !
Encore un tirelire lire !
Encore un toureloure loure,
Encore un coup !

SCÈNE III.

ENTRÉE DE DÉMONS.

Arlequin, épouvanté, fait plusieurs efforts inutiles pour s'enfuir. Un Démon se trouve toujours devant lui, pour s'opposer à son passage, & lui donne, à la fin de la danse, un coup qui le fait tomber sur le ventre.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, ARLEQUIN.

LÉANDRE, *après un ris moqueur.*

Air : *Y-avance ! y-avance !*

SUS DONC, Arlequin, lève-toi !
Tourne les yeux : regarde-moi !
Réjouis-toi de ma présence !

ARLEQUIN.

Y-avance ! y-avance ! y-avance !
Ou je ferai quelque indécence.

LÉANDRE.

Je ne suis ici que pour te faire plaisir....

ARLEQUIN.

Si vous m'en voulez faire un, Monsieur le Diable, c'est de vous en aller.

Air : *Je ne suis pas si Diable que je suis noir.*

Votre effroyable face
Me fait mourir d'effroi !
Je ne veux qu'une grâce
De vous : promettez-moi,
Quand j'aurai rendu l'ame,
Que vous m'emporterez
Le plus loin de ma femme
Que vous pourrez.

LÉANDRE.

Tu ne la verras plus. Reconnois donc la voix de Léandre !

ARLEQUIN, *se relevant tout étonné.*

De Léandre ! Quoi ! c'est vous, Monsieur ! Comment diable, depuis deux heures que je vous ai quitté, êtes-vous déjà marié, déjà veuf, ou déjà mort ?

LÉANDRE.

Pas un des trois; mais c'est que j'entre ici par un chemin qui n'est connu que de moi, & je.... mais j'apperçois là-bas du monde : écartons-nous.

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, arrêtez ! c'est Balkis !

LÉANDRE.

C'est justement ce que je crains le plus de rencontrer : doublons le pas !

ARLEQUIN.

Comment, vous ne.....

LÉANDRE, *avec précipitation, & d'un air inquiet.*

Oh, te faut-il tout dire? Elle a fait la morte : on vient de l'enterrer. Elle croit sortir d'ici par d'autres secours que les miens, puisqu'elle me croit en France. J'ai su tout cela par la lettre que tu m'as rendue de sa part ce matin; & je la veux surprendre ici par une fête, où je prépare un petit rôle à ta belle humeur. Avance.

ARLEQUIN *s'arrête, & regarde avec encore plus d'attention.*

LÉANDRE.

Air : *Ton humeur est Catherène.*

Elle approche ; allons donc vîte !
Que deviendroit mon projet ?

ARLEQUIN.

Pirouzé vient à sa suite,
Et je sens, à son aspect,
Que ma chaleur se dissipe.

LÉANDRE.

Marcheras-tu ?

ARLEQUIN.

Ma foi non.
J'ai le cœur mou comme tripe,
Et les jambes de coton.

LÉANDRE, *en se retirant.*

Suis-moi donc le plutôt que tu pourras. Je t'attends à vingt pas d'ici, de ce côté-là : du secret, sur-tout.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, *seul.*

VOICI des gens qui me croyent bien embarrassé : ils n'ont garde de s'imaginer que j'ai ici ma porte de derrière. Pirouzé, qui a la sienne, ne manquera pas de vouloir me railler, en m'offrant du secours : tranchons du Philosophe ; refusons la vie : nous allons voir une fille bien étonnée.

SCÈNE VI.

BALKIS, PIROUZÉ, ARLEQUIN.

PIROUZÉ, *à Balkis.*

NE paroissez pas, Madame, le voilà. Je veux avoir une scène avec lui.

ARLEQUIN, *faisant semblant de se croire seul.*

Fin de l'air : *L'autre jour ma Cloris.*

Pirouzé, mes amours,
Adieu donc pour toujours.

Air : *Adieu le Pont-Neuf.*

Pleurez un moment,
L'aventure étrange,
D'un volage Amant
Dont le Ciel vous venge....

PIROUZÉ, *par derrière Arlequin.*

Talera-la-lere, tari-la-la !
Arlequin !

ARLEQUIN, *contrefaisant l'épouvanté.*

Qui vive !

PIROUZÉ.

France.

ARLEQUIN.

Quel Régiment ?

PIROUZÉ.

La Calotte.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Car j'étois folle, par ma foi ;
D'aimer un Magot comme toi !

[*Le forçant de se retourner.*]

Que

Que je te voie en face,
Eh bien !
Te voilà dans la nasse,
Tu ne dis plus rien.

[*Elle répéte, ironiquement, ce que lui avoit dit Arlequin dans le premier Acte.*]

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

J'ai fait en homme sage,
Ma chère Pirouzé :
Dans l'espoir du veuvage,
Lorsque je l'épousai.

[*Elle change d'air.*] [*D'un ton naturel.*]

Tu as le pied dans le margouillis,
Tire-t'en, tire-t'en....

ARLEQUIN, *l'interrompant d'un ton grave.*

Eh, Madame, il sied mal à des cœurs généreux,
De venir insulter au sort d'un malheureux !

PIROUZÉ.

Air : *Les Amans triomphans.*

Pour te narguer, exprès
Je suis venue.

Adieu. C'est pour jamais
Que tu m'as vue.
Ceux qui m'ont ici mise,
M'attendent pour m'en tirer.
Pleure bien ta sottise!
Moi, je vais rire & chanter.
Ta-la-la tare-la-la-la,
Tare-la tare-la-la-la.

Adieu.

[*S'appercevant, avec étonnement, qu'Arlequin ne la suit point.*

Ne t'avise pas de me suivre, au moins.

ARLEQUIN, *toujours d'un ton de déclamateur.*

Ne craignez rien: je reste, & je me rends justice.
Moi-même j'ai creusé sous moi le précipice:
Je mérite la mort qui m'attend en ce lieu:
Qu'elle vienne; & pour vous, vivez heureuse. Adieu.

PIROUZÉ.

C'est le bien prendre. Ah, te voilà dans le grand; je t'en félicite. Mais, avant de mourir, dis-moi une chose: Léandre aura-t-il notre lettre?

ARLEQUIN, *du même ton.*

Oui : je l'ai déposée en main fidelle & sure.

PIROUZÉ.

Et dis moi, crois-tu.....

ARLEQUIN.

J'ai faim. Déjà mon ventre, à jeun, gronde & murmure :
La mort vient pas-à-pas : c'est assez discourir.
[*Se couchant de son long par terre.*]
Partez ; & laissez-moi commencer à mourir.

PIROUZÉ, *d'un air adouci.*

Air : *Non, non, je ne veux pas vivre.*

Ah ! mon courroux est appaisé ! *bis.*
Relève-toi ! vas, ta Pirouzé
Te permet de la suivre.

ARLEQUIN *à terre.*

Non, non, je ne veux pas vivre !

PIROUZÉ.

Allons donc, badin !

ARLEQUIN, *toujours par terrre.*

Non, non, je ne veux pas vivre, non !
Non, non, je ne veux pas vivre.

PIROUZÉ.

Comment donc ce seroit tout de bon!

Air: *L'anturelu.*

Le plaisant vertige!
Je n'aurois pas cru
Trouver ce prodige
En toi, de vertu.
Leve-toi, te dis-je!
Maraud, te leveras-tu!

ARLEQUIN *à terre.*

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

PIROUZÉ.

Je veux que tu vives, moi.

ARLEQUIN, *se relevant, & toujours d'un ton majestueux.*

Madame, j'ai vécu!
Du vénérable Iman la sagesse profonde,
M'a fait examiner les vanités du monde!
La terre est un théâtre, & l'homme est un vaurien,
Qui fait là le métier d'un très-vil Comédien.
Conteurs impertinens d'un tas de fariboles.

Encor si, tour-à-tour, on jouoit les grands rôles!
Mais l'Acteur qui les tient ne les lâche jamais:
Et pour moi, je suis las de jouer les Valets.
Adieu!

PIROUZÉ.

Arrête, mon cher Arlequin!....

ARLEQUIN.

Que la farce, sans moi, continue ou finisse,
C'en est fait, pour jamais j'ai gagné la coulisse.

PIROUZÉ.

Air:...

Quelle humeur baroque!
Ah! suis-je un objet
Ici qui te choque?
Change de projet!
Viens, viens, tu m'épouseras, je le veux bien.
Vas, je te pardonne!

ARLEQUIN, *s'arrachant de ses bras.*

Ah! ruse de Satan!

PIROUZÉ, *le retenant.*

Où diantre veux-tu courir?

ARLEQUIN.

A la mort! à la gloire!
Arlequin, dira-t-on, pouvant manger & boire,
Et pouvant posséder un Tendron plein d'appas,
A de si grands plaisirs préféra le trépas.

[*Il crie, d'un ton comique, en fuyant par le chemin que lui a montré Léandre.*

Ah! que cela sera beau! que cela sera beau! que cela sera beau!

[*Il disparoît.*]

PIROUZÉ.

Adieu donc!

SCÈNE VII.

BALKIS, PIROUZÉ.

BALKIS, *sortant de l'endroit où Pirouzé l'avoit fait cacher.*

EH BIEN, Pirouzé, qu'en dis-tu? Tu ne t'attendois pas à cela?

PIROUZÉ.

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Le Drôle se ravisera,
Et bientôt nous recherchera.
Nous sommes ici pour une heure.
Après tout, s'il est si méchant,
Qu'il en sorte, ou qu'il y demeure,
Tout cela m'est indifférent.

Parlons d'autres choses. Léandre, en mille ans, ne s'imagineroit pas que nous sommes ici. L'endroit n'est pas trop riant : qu'en dites-vous ?

BALKIS.

Il me soustrait à la tyrannie d'un Père, & me conserve à mon Amant, c'est un palais pour moi.

Air : *Prenez la Fillette au premier mouvement.*

Effroyable asyle !
Triste & sombre séjour !
Tu me parois l'isle
Du Dieu d'Amour.
A ses feux aimables,
Tous lieux favorables,

Semblent aux Amans
Toujours charmans.

PIROUZÉ.

Air : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Ne songeons donc ici qu'à rire !

BALKIS.

Je sens qu'à la joie, à vrai dire,
Mon cœur est assez disposé :
Mais quelque chose la modère :
Hélas ! ma chère Pirouzé,
C'est le désespoir de ma mère.

PIROUZÉ.

Air : *Comme un Coucou que l'amour presse.*

L'on ne doit à la pauvre femme
Dire votre mort que demain.

BALKIS.

Ah ! que tu rassures mon ame !
Cela s'accorde à mon dessein.

Air : *Par bonheur ou par malheur.*

Déjà je me reprochois
L'état où je la laissois.

Dès que je serai sortie,
J'irai la voir, & je veux
La mettre de la partie,
Et lui confier mes feux.

[*L'on entend tout-à-coup une symphonie. L'obscurité cesse, & une grande lumière se répand dans la caverne.*]

PIROUZÉ.

Ah! Madame, nous sommes perdues!

BALKIS.

Je ne vois, ni n'entends rien encore que de fort agréable. Asseyons-nous, & voyons à quoi cela aboutira.



SCÈNE VIII.

ENTRÉE DES VENTS.

ORYTHIE.

Air : *de* M. ROYER.

VENTS légers ! rapides Aquilons !
Qu'enferment ces antres profonds,
Qu'à les égayer tout s'empresse.
Votre Maître en ces lieux
Tient l'objet de ses feux.
Si sa tendresse,
Vous intéresse,
Vents légers, rapides Aquilons,
Qu'enferment ces antres profonds,
Qu'à les égayer tout s'empresse.

DANSE DES VENTS.

ORYTHIE.

Belle Amante de Zéphir,
Délices de la Nature !

Dans cette demeure obscure,
Flore, fais sur tes pas voler le doux plaisir!

DANSE DE FLORE.

ORYTHIE.

ARIETTE.

Quand la Fillette
Fait en cachette
Choix d'un Amant;
Du Père avare,
Le choix bizarre,
Suit vainement:
C'est lui qui propose;
Mais elle dispose
De l'événement.

PIROUZÉ.

Oh! pour le coup, Madame, voilà une pierre dans votre jardin: c'est à vous qu'on en veut.

[*La danse reprend.*]



SCÈNE IX.

BALKIS, PIROUZÉ, ARLEQUIN,
habillé & déguisé en Vent.

ARLEQUIN, *aux Vents.*

Air : *Tarare, ponpon.*

RETIREZ-VOUS, Zéphirs, Bise, vents de Galerne;
Et d'Éole à Balkis apportez les présens!

[*Les Vents sortent.*]

PIROUZÉ *à Balkis.*

Ahi! ahi! où sommes-nous? Tout ceci me lanterne!

Gare les ouragans,
Si près de la caverne
Des Vents!

Air : *Mais sur-tout prenez bien garde à votre cotillon.*

[*A Arlequin.*]

Es-tu de ces Vents familiers? *bis.*
Qui, s'engouffrant sous nos paniers,

Fondent sur nous en tourbillon?
Faut-il ici prendre garde
A notre cottillon?

ARLEQUIN *à Pirouzé.*

Air : *Biribi, chic, chic, chac.*

Ne crains rien, ma Reine,
Je vais petit train:
J'ai la courte haleine
Et le vol badin,
Ah! biribi! chic! chic! chac! &c.

[*à Balkis.*]

Air : *des Ennuyeux.*

Je suis un petit Vent coulis,
Envoyé d'Éole à Balkis,
Pour lui faire un compliment tendre.

PIROUZÉ.

Le cœur de Madame est un bien
Où l'on n'a plus rien à prétendre.

ARLEQUIN.

Ne vous inquiétez de rien.

Éole ne veut pas vous voir seulement. C'est un dolent contemplatif qui a juré de ne plus aimer qu'en idée, & cela depuis la mort cruelle de notre pauvre mère, dont il fut la cause.

PIROUZÉ.

De quoi mourut-elle donc?

ARLEQUIN.

D'une colique de tous les diables, en accouchant; & le moyen!

Air: *Vivent les Gueux.*

Elle nous mit tous au monde
En même-temps:
Jugez dans sa panse ronde
Si tant de Vents
Ne devoient pas faire un joli
Charivari.

BALKIS.

Et d'où votre Éole me connoît-il?

ARLEQUIN.

Air: *L'autre jour j'apperçus en songe.*

Un jour, d'une voix langoureuse,
Votre Amant plaignoit son ennui:

L'un de nous, passant près de lui,
Emporta sa plainte amoureuse :
Car on sait que, le plus souvent,
Autant en emporte le vent.

Elle parvint aux oreilles d'Éole, & lui parut si tendre, qu'il fut curieux d'en connoître l'objet : un de mes Frères l'a satisfait.

BALKIS.

Et comment cela.

ARLEQUIN.

Assez plaisamment. Ce même Amant est en France à présent, avec votre portrait : on vous y a trouvée si belle, qu'on vous y a gravée. Et l'autre jour, un Vent du Nord, [grand Filou], frisant la boutique d'un Vendeur d'images, zeste! enleva la vôtre, & la fit voir à mon Père, à qui vous plûtes.

Air : *Assis près de sa femme.*

Vous sachant toute prête
A quitter nos cantons,
Le bon Homme à la fête,
Veut joindre quelques dons.

PIROUZÉ.

Que nous donnera-t-il ! Et de ce vieux Druide
Quel sera le présent ?
Du vent.

ARLEQUIN.

Patience ! Oh que non,
Dondon !
Ce sera du solide.

[*Les Vents rentrent, & apportent une grande armoire, peinte & ornée de guirlandes.*]

PIROUZÉ.

Air : *Zon, zon, zon.*

Voici ce rare don !

ARLEQUIN, *mettant la main sur la porte de l'armoire que Pirouzé veut ouvrir.*

Ne raillez pas ! Je gage
Que ce jeune Tendron
En fera bon usage :
Et zon, zon, zon......

PIROUZÉ.

PIROUZÉ.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

Montre donc vîte, sinon....

ARLEQUIN.

Nous ne vous donnons pas, non,
Ainsi que des gueux,
Des effets verreux :
Cela sent comme baume!
Tenez, jugez-en toutes deux.

[*Il ouvre l'armoire, & Léandre en sort, qui se jette aux pieds de Balkis.*]

C'est ce joli jeune Homme,
Lonla,
C'est ce joli jeune Homme.

BALKIS, *après avoir jeté un grand cri, aussi-bien que Pirouzé.*

Ah Léandre! est-ce vous?

ARLEQUIN.

Oui, c'est lui; & moi je suis Arlequin. Voilà les reconnoissances faites; point de verbiage. Adieu.

BALKIS.

Air : *Si dans le mal qui me possède.*

Ah ! veillai-je, ou non ? Je balance ;
Et je n'ose en croire mes yeux.

LÉANDRE.

Madame, passez en des lieux
Plus dignes de votre présence :
Vous saurez là, comment l'Amour
M'a fait pénétrer ce séjour.

[*Ils s'en vont.*]

PIROUZÉ.

Air : *Flon, flon, flon.*

Je ne suis plus surprise,
Monsieur le Vent coulis,
De la noble entreprise
Que vous....

ARLEQUIN, *la chassant.*

Gagnons pays.
Suivez donc, lariradondaine :
Suivez donc, lariradondon.

[*Il la chasse.*]

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, *seul.*

Air : *La bonne aventure, ô gué.*

CHÈRE ÉPOUSE ! en vous laissant
Dans la sépulture,
J'en ai le cœur si dolent,
Que je vais toujours chantant :
La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure !

Voici une pauvre Veuve dans le cas de la loi. C'est ma foi une jolie dondon ; elle me fait pitié : tirons-là d'ici.



SCÈNE X.

ARLEQUIN, UNE VEUVE.

ARLEQUIN.

PAUVRE FEMME !

LA VEUVE, *pleurant.*

Air : *Hélas ! c'est bien sa faute.*

Que ces lieux ont pour moi d'appas ! *bis.*
Oui, cher Époux, si le trépas
L'un à l'autre nous ôte ;
Ce qui me console, en tout cas,
C'est d'être côte-à-côte,
Lonla,
C'est d'être côte-à-côte.

ARLEQUIN.

Il y auroit dans le monde des Veuves bien désolées, si elles n'avoient pas de plus douces consolations que celle-là.

Air : *L'Amour me fait, lon-lan-la, &c.*

Calmez un peu votre ame !
Laissez-vous secourir !
Si vous voulez, Madame....

LA VEUVE.

Eh ! quels secours m'offrir !
Je ne veux que, lon-lan-la,
Je ne veux que mourir !

Un homme de vingt-cinq ans ! de vingt-cinq ans !

Air : *De Joconde.*

Qui se seroit imaginé,
Qu'il fût mort à cet âge !
Et qui diantre auroit deviné
Un si brusque veuvage !
Je l'avois choisi de ma main,
Craignant la survivance,
Jeune & plein de vigueur, afin
Qu'il fût de résistance.

Et cela crève au bout d'un an de mariage !

Fin de l'air : *Un petit moment plus tard.*

S'il en eût encor passé
Trente-cinq ou quarante,
Comme il avoit commencé,
J'étois, j'étois contente !

ARLEQUIN.

Hélas ! que je vous plains !

LA VEUVE.

N'allez pas croire, au moins, Monsieur, que ce soit le regret de me voir ici qui me fasse parler. Hélas ! j'aimois si tendrement mon mari....

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, à qui parlez-vous ! qui sait mieux que moi les délicatesses d'un amour conjugal !

LA VEUVE.

Oui, Monsieur, un jeune homme de vingt-cinq ans !

Air : *Troussez, Belles, tous vos cotillons.*

Un bon gros brun, bien nourri !
Robuste corpulence !

Le teint vermeil & fleuri!

Avec l'air à la danse.

Le joli gentil petit mari !

Ah ! Monsieur, quand j'y pense !

ARLEQUIN.

En effet, vous me dépeignez-là un corps d'athlète. Et de quoi donc cela est-il mort ?

LA VEUVE.

Air : *Ma Commère quand je danse.*

Comme un petit volontaire,
Faute d'entendre raison,
Lui seul il vouloit tout faire
L'ouvrage de la maison.
Tout balayer :
Tout nettoyer,
Cour & foyer,
Chambre, cave, & grenier...

[*Elle change d'air.*]

[Air : *Ramonez-ci, ramonez-là.*

Enfin, c'étoit une rage;
Le pauvre homme, [du ménage
Tant il aimoit le tracas !]

Ramonoit-ci, ramonoit-là,
La, la, la,
La cheminée du haut en bas.

Il est mort à la peine.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, & c'est vraiment dommage.

Air : *Ah! mon mal ne vient que d'aimer.*

Mais ne songez plus à cela.

LA VEUVE.

Ah, Monsieur! que dites-vous-là!
Quand on ne m'auroit point, hélas!
Contrainte de le suivre,
Ah! moi-même je n'aurois pas
Plus long-temps voulu vivre!

ARLEQUIN.

Je ne pense point comme cela; & le diable emporte qui seroit venu ici, sans la sotte loi....

LA VEUVE.

Ah, Monsieur! ne dites point de mal d'une loi si respectable & si heureusement instituée. Ô loi charmante! ô douce loi!

Air : *J'ai cent écus dans ma pochette.*

Oui, quand (ce qui n'est pas possible)
Je pourrois de ce lieu terrible
M'échapper ! non, mon cher Époux !
[*En pleurant.*]
Ou ! ou! ou ! ou ! ou ! ou! oux !
Je voudrois rester avec vous,
Ou ! ou ! ou ! ou ! ou ! ous !

ARLEQUIN.

Bagatelle ! la vie est une douce chose !
La terre est un rosier qui n'est jamais sans rose.
L'homme est l'abeille à qui la céleste faveur
A travers quelque épine en fait sucer la fleur.

Air : . . .

Et quoi de plus délectable !
Jeune comme vous voilà,
Bon appétit, bonne table,
Bon lit, & . . . . . .

LA VEUVE.

Air : . . .

Ah, taisez-vous donc! fi donc, Monsieur; laissez-ça là!
Convient-il ici de parler de cela !

ARLEQUIN.

Oh, parbleu, Madame, tout le monde n'a p: comme vous une jeune & belle moitié à regre ter. Adieu. Vous trouverez bon que je décamp moi.

LA VEUVE.

Comment, Monsieur, vous pourriez....

ARLEQUIN.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Je sens que j'aime encor la vie :
Et je ferai fort bien je crois,
Puisque je sais une sortie
A ces lieux d'horreurs & d'effroi....
De...

LA VEUVE, *avec empressement.*

Montrez-la moi !
Montrez-la moi !

ARLEQUIN.

La voilà....

(La Veuve y courant, il l'arrête.)

Doucement : parlez donc, ma mie ;
Vous n'approuvez donc plus la loi !

LA VEUVE.

Pardonnez-moi !

Air : *La verte jeunesse.*

Mais c'est que je compte
Nourrir mes douleurs ;
Une mort trop prompte
Tariroit mes pleurs.
En veuve bien tendre,
D'ici je ne fuis,
Que pour en répandre
Mille ans, si je puis.

[*Elle s'enfuit.*]

SCÈNE XI.

ARLEQUIN *seul.*

FORT bien, ma foi, je prévois une chose.

Air : *Assis près de sa Femme un Avocat au Cours.*

Si cette loi sévère
De l'île, où je me plais,
Malgré moi, va me faire

Décamper pour jamais ;
A la montagne aussi, par droit de représaille
Mon Maître a fait un trou,
Par où
J'ai bien peur que la loi,
Ma foi,
A son tour ne s'en aille.

Mais allons vîte rejoindre mon Maître, & dénichons.

SCÈNE XII.

LÉANDRE, ARLEQUIN.

LÉANDRE, *arrivant comme un homme éperdu.*

ARLEQUIN ! mon cher Arlequin ! Je suis au désespoir !

ARLEQUIN.

Vous ne pouvez retrouver le trou peut-être ?

LÉANDRE.

Ce n'est pas cela : Balkis, la cruelle Balkis ne veut point fuir, ni s'embarquer avec moi, comme

je l'avois espéré. Elle veut revoir sa mère : elle ne veut être à moi, que de l'aveu de son père. Aboulifar est un homme opiniâtre, un père dénaturé : sais-tu ce qu'il faut faire ? .....

ARLEQUIN.

Air : *Ah, que Colin l'autre jour me fit rire.*

La planter-là, riche comme vous êtes !
Gagner la France, & faire vos emplettes
Au magasin ...... de l'Opéra :
A a a ah ! a ah ! ah a a a a a !

LÉANDRE.

Non, je veux que tu reparoisses dans l'île !

ARLEQUIN.

Moi, Monsieur, Diablezot ! pour qu'on me reconnoisse ; qu'on me renterre ? Que j'en réchappe ; qu'on me ratrappe ; & que je passe, comme cela, ma vie à me faire enterrer, & déterrer ? votre valet.

LÉANDRE.

Ne crains rien : nous te déguiserons si bien, qu'on ne te reconnoîtra pas. J'ai obtenu de Bal-

kis, qu'elle se prêteroit pour aujourd'hui à mon stratagême. Tu passeras pour un sage Indien, qui rendra la vie aux morts. Aboulifar, & le Cadi viendront t'implorer, & nous les rançonnerons : viens! tu rendras la vie à un Maître à qui tu la dois : tu partageras mes trésors, & tu regagneras Pirouzé.

ARLEQUIN.

Quoi, Pirouzé la suit!

LÉANDRE.

A regret, & dans la seule intention de nous seconder.

ARLEQUIN, *fièrement.*

Dussé-je à mille Imans redonner de l'emploi ;
Mon sort est joint au vôtre : il suffit ; suivez-moi.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente la même Ville qu'au premier Acte.

LÉANDRE, ARLEQUIN, *habillé en espèce de Magicien, avec une robe brune, une longue barbe blanche, une baguette, &c.*

LÉANDRE.

Eh bien, Arlequin, tout va le mieux du monde; tu as déjà la vogue. Cette Veuve, qui est sortie de dessous la montagne, établit ton renom par toute l'île: elle fut enterrée hier demi-morte: elle assûre qu'elle avoit achevé de mourir; & tes secrets divins l'ont tirée de l'autre monde, & du tombeau, à la prière d'un Amant qu'elle épouse, par reconnoissance: enfin tout le monde court à toi.

ARLEQUIN.

Que trop. Car depuis une heure je n'ai point de relâche.

Air: *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Tantôt c'est un malheureux père :
Tantôt c'est une tendre mère :
Des créanciers, quelques amis
Viennent pour me prier encore :
Des frères, des sœurs & des fils,
Au diable celui qui m'implore !

LÉANDRE.

Je crois, s'il étoit des Veufs ici, qu'il ne t'importuneroient guère plus : & dis-moi comment t'es-tu tiré d'affaire avec eux ?

ARLEQUIN.

Comme j'ai pu ; en demandant pour les satisfaire cent choses très-rares, ou presque impossibles à trouver : une plume de Notaire qui n'ait jamais fait de tort à personne. Une langue de bigot, qui n'ait point médit : un pucelage de Comédienne ;

dienne : du poivre des Indes : de la moutarde de Dijon : que sais-je ! mille drogues de cette espèce.

Air : *Vous-m'entendez bien.*

Mais je ne sais plus, où j'en suis :
Et si le père de Balkis
Se fait long-temps attendre.

LÉANDRE.

Eh bien !

ARLEQUIN.

Je suis.... Seigneur Léandre,
Vous-m'entendez bien.

Je passerois bientôt pour un fourbe insigne ; & puis tout-à-coup :

Air : *Et vogue la galère.*

De Monsieur l'Astrologue
L'on pourroit s'assurer :
Et je verrois ma vogue
Bientôt dégénérer,
Et vogue la galère....

LÉANDRE.

Ne t'inquiète pas : je vais chez Aboulifar : je lui demanderai sa fille en mariage, comme si j'ignorois sa mort : il me l'apprendra ; ce sera l'occasion de lui parler de toi, & de te l'amener. Attends-nous ; & que nos Danseurs & nos Musiciens se tiennent toujours prêts.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, *seul.*

QU'IL vienne vîte.

Air : *Lere-la lere-lanlere.*

Ou je m'en pourrois bien enfin,
Comme un véritable Arlequin,
Tirer avec les étrivières,
Lerela, lere-lanlere.....

Jarnibleu ! ne voilà-t-il pas encore des importuns ! Il s'agit de trouver quelque nouvelle défaite.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, ABOK, *Poëte*, ABAK, *Musicien.*

ABOK.

Air : *des Folies d'Espagne.*

SAGE INDIEN, dont les grandes lumières,
Ouvrent les yeux que la mort a fermés,
Secourez-nous !

ABAC, *pleurant.*

Et consolez deux Pères
Que de leur fils la mort a désolés !

ARLEQUIN.

Oui-dà, Messieurs, volontiers ; mais cela ne se fait pas sans observer beaucoup de petites circonstances. Il faut savoir 1°, le nom, le pays, & la profession des gens. Voyons : [*au Poëte*] d'où êtes-vous ? qui êtes-vous ? comment vous nommez-vous ?

ABOK.

Abok, Poëte Persan.

ARLEQUIN, *à Abak.*

Et vous ?

ABAK.

Abak, Musicien Iroquois.

ARLEQUIN.

Messieurs Abok & Abak, soyez les bien venus! Oh çà, vous, Monsieur Abok, comment se nommoit votre fils ?

ABOK.

Il se nommoit Opéra.

ARLEQUIN.

Et le vôtre ?

ABAK.

C'est le même que celui de ce Poëte : nous l'avions fait ensemble.

ARLEQUIN.

Un enfant ayant deux peres, cela n'est pas rare ; mais que deux peres avouent le même enfant, voici du nouveau.

Air : *Ma raison s'en va beau train.*

En croirai-je vos discours ?

ABAK.

Qui, de ses malheureux jours,
A communs efforts,
Nos divins transports
Avoient tissu la trame.

ABOK.

Hélas ! j'en avois fait le corps.

ABAK.

Moi, j'en avois fait l'ame,
Lonla,
Moi, j'en avois fait l'ame.

ABOK.

La belle ame de violon ! la plaisante ame encore !

Air : *Sans dessus dessous, sans devant derrière.*

Votre ouvrage a gâté le mien. *bis.*

ABAK.

C'est le corps qui ne valoit rien. *bis.*
Vous aviez rangé la matière,
Sans dessus dessous, sans devant derrière :

Ses pauvres membres étoient tous
Sans devant derrière, sans dessus dessous.

ABOK.

C'étoit un corps de fer, à durer mille ans, si tu l'eusses animé comme il faut.

ABAK.

Tais-toi ! tais-toi ! tu devrois bien parler.

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Bourreau ! c'est toi qui fais couler
Mes pleurs intarissables :
Ton maudit corps a fait aller
Mon ame à tous les diables.

ABOK.

Air : *Morguienne de vous.*

J'avois très-bien fait.

ABAK.

Chacun te condamne :
Ton sot corps n'avoit
Pas un bon organe.

ENSEMBLE.

Morguienne de toi!
Vas, tu n'es qu'un âne!
Morguienne de toi!

ABAK.

Air : *des fraises.*

Oh! plus de bruit sur cela :
Et sachons, je vous prie,
Seulement si l'on pourra
Rendre à feu notre Opéra,
La vie, la vie, la vie.

ARLEQUIN.

Voyons ; quel étoit le tempérament de cet enfant-là ?

ABAK.

Froid.

ARLEQUIN.

A quel âge est-il mort ?

ABOK.

Au berceau.

ARLEQUIN.

De quelle mort ?

ABAK.

De mort subite.

ARLEQUIN.

Oui; mais encore, qu'est-ce qui l'a fait mourir?

ABOK.

Le défaut d'ame, vous dis-je : il n'en avoit pas le quart de ce qu'il lui en falloit.

ABAK.

Dites, dites, que c'est qu'il avoit le corps mal conformé; puisque ceux qui l'ont ouvert après sa mort, ne lui ont point trouvé de parties nobles.

ABOK.

Morbleu, j'enrage, quand ....

ARLEQUIN.

Paix. Depuis quand l'enfant est-il mort?

ABAK.

Depuis trois ou quatre mois.

ARLEQUIN.

Diable! ce seroit une belle cure à faire. Mais, ma foi, Messieurs, je suis fâché de vous le dire,

mon secret n'est bon que dans les vingt-quatre heures. Votre enfant n'en reviendra jamais; il faut le mettre avec la vache à Panier : elle est morte, il n'en faut plus parler.

ABOK.

Je ferai encore des enfans avec toi; tu n'as qu'à t'y attendre.

ABAK.

Il appartient bien à des Marmouzets de ta façon d'être animés de la mienne !

Air : *Ah! ah! petite Effrontée!*

Crois-moi; fais des Polichinelles,
Et qu'un autre anime tes rogatons !
Pour de tels avortons,
Mes ames sont un peu trop belles :
Pour de tels avortons,
Mes talens sont un peu trop bons.
Crois-moi; fais des Polichinelles,
Et qu'un autre anime tes rogatons.

ABOK.

Suite de l'air, ou, *Ah, Maman.*

Mon enfant, de long-temps,
Tu ne seras un Orphée!

Mon enfant, de long-temps
Tu n'en auras les talens!
A faire comme tu fais,
Tu n'animeras jamais
Rochers, ni forêts!

ABAK.

De toi nous ne voyons plus
Que des enfans malotrus,
Tortus & bossus.

ABOK.

Mon enfant de long-temps,
Tu ne seras un Orphée....

ABAK.

Crois moi, fais des Polichinelles,
Et qu'un autre anime tes avortons.

ABOK.

Air: *Le branle de Metz.*

Si jamais tu me réclames....

ABAK.

Le plaisant original!
Maudit soit le jour fatal,
Qu'ensemble nous travaillames.

ARLEQUIN.

Seigneur Abok & Abak...

ABAK.

Viens me demander des ames !

ABOK.

Viens, viens me demander des corps à moi ! viens !

ARLEQUIN *ne les pouvant accorder.*

Air : *Le branle de Metz.*

Seigneur Abok & Abak,
Tenez, voilà votre sac !

[*Il les chasse à coup de batte en chantant.*]

Jean danse mieux que Pierre :
Pierre, &c.

Le Diable emporte les faiseurs de corps & d'âmes : mais bon ! j'apperçois mon Maître qui vient avec Aboulifar : allons nous préparer à les recevoir : [*il s'en va.*]



SCÈNE IV.

LÉANDRE ABOULIFAR.

ABOULIFAR.

Vous faisiez bien de l'honneur à ma fille : mais il y a une bonne raison pour vous la refuser : c'est qu'elle est morte.

LÉANDRE *contrefaisant l'étonné.*

Morte !

ABOULIFAR.

Et enterrée ce matin.

LÉANDRE.

Ah, Seigneur Aboulifar ! avec quel sang froid vous m'annoncez une nouvelle si funeste à tous deux !

ABOULIFAR.

Air : *Des Trembleurs.*

Quand une fille se mêle
De contrequarrer, comme elle,
L'autorité paternelle,

Pour faire à sa volonté ;
À la fin l'on se dépite ;
Et d'un Père qu'elle irrite
Son peu de respect mérite
Cette insensibilité.

LÉANDRE.

Elle est morte !

ABOULIFAR.

Oui.

LÉANDRE.

Air : ...

Ciel ! avez-vous permis....
Quoi votre aimable fille !
La belle & jeune Balkis,
L'honneur de votre famille !...

ABOULIFAR.

Ne mérite ni vos regrets, ni les miens.

Air : *Adieu voisine.*

Quelque joli jeune étourdi
Lui troubloit la cervelle,
Et plutôt que d'être au Cadi,
La petite rebelle

De mourir a pris le parti
Tant-pis pour elle.

Ou tant mieux, si vous voulez: car elle n'en avoit pas d'autre à prendre que d'obéir, ou de mourir.

LÉANDRE, *à part.*

Quelle dureté ! voici qui rompt toutes mes mesures.

ABOULIFAR.

Il n'y a plus que ma Femme qui m'embarrasse là dedans : c'est une mère folle, qui pourroit pousser un peu loin le désespoir, quand elle apprendra cette mort. Cette crise passée, je n'y songerai plus.

LÉANDRE, *à part.*

Gardons-nous bien de lui rendre sa fille.



SCÈNE V.

ABOULIFAR, LE CADI, LÉANDRE.

ABOULIFAR.

EH bien, Seigneur Cadi, il n'y a plus de Balkis!

LE CADI.

Air : *Des Pendus.*

Mon cher ami, j'allois vous voir!
Concevez-vous mon désespoir!
Voilà ce qu'ont fait mes folies!
Hélas au prix de mille vies,
Je racheterois du trépas,
Un jeune objet si plein d'appas!

LÉANDRE, *à part.*

Celui-ci est mieux intentionné : tirons-en parti : Pirouzé m'aidera. (*Tout haut.*) Adieu, Seigneur Aboulifar : je ne puis supporter la vue du bourreau de votre fille : d'un vieux insensé, dont la poursuite a causé tout notre malheur.

SCÈNE VI.

LE CADI, ABOULIFAR.

ABOULIFAR.

Excusez les transports d'un jeune extravagant qui....

LE CADI.

Le jeune homme a raison ; je mérite encor cent fois pis !

Air : *Tout le long de la rivière.*

C'est un immondice,
Qu'un Amant barbon :
Qu'en bonne police
Ne nous jette-t-on,
Tous au fond de la rivière ;
Lere lon lanla,
Tous au fond....

ABOULIFAR.

Eh ne songez plus à Balkis !

Air :

Air : *Gardez vos moutons lirette, liron.*

A de vains regrets, votre cœur
Un peu trop s'abandonne.
Prenez la cadette sa sœur ;
Elle est jeune & mignone ;
Il ne tient qu'à vous
D'en être l'époux :
Cadi, je vous la donne.

LE CADI.

Air : *Non, non, il n'est point de si joli nom.*

Après l'accident funeste
Dont gémit votre maison !
Non ! non !
Mon repentir, à la raison
De mes jours consacre le reste :
Non ! non !
Pour quelque beau jeune garçon
Gardez ce jeune tendron.

UN MÉDECIN,

[*représenté par Pirouzé, crie derrière le théâtre :*]

Justice ! justice ! justice !

ABOULIFAR.

Voici quelqu'un qui vous réclame : adieu ; nous nous reverrons.

[*Il s'en va.*]

SCÈNE VII.

LE CADI, PIROUZÉ.

PIROUZÉ, *déguisée en Médecin, toute hors d'haleine.*

JUSTICE, Seigneur Cadi ! justice !

LE CADI.

Qu'y-a-t-il ? De quoi vous plaignez-vous ? parlez.

PIROUZÉ, *en colère.*

Je suis un Docteur en Médecine, député par la Faculté, pour vous prier, Seigneur, de purger l'Isle d'un Monstre qui va la désoler.

Air : *Menuet d'Hésione.*

Il nous mettra tous en déroute.

LE CADI.

Quel est ce monstre meurtrier?
Quelque nouveau venu, sans doute,
Qui veut faire votre métier.

PIROUZÉ.

Il en fait un tout contraire : c'est un homme qui rend la vie aux morts.

LE CADI.

La vie aux morts! Bon, bon, Docteur, vous radotez!

PIROUZÉ.

Rien n'est plus vrai.

LE CADI.

Allez, allez, vous dis-je? vous....

PIROUZÉ.

Je parle en partie offensée, en juge compétent, en témoin oculaire.

LE CADI.

Quoi!....

PIROUZÉ.

Oui; une personne morte, très-morte; morte

de ma façon; enterrée hier à ma vue, est à présent saine & sauve, au milieu de sa famille, remplie de joie & d'étonnement.

LE CADI.

Ah, Ciel!.... Je pourrois!.... Je le veux voir! Vîte! qu'on me l'amène! [*Le Médecin de la Suite de Pirouzé court le chercher.*] Vous, courez après Aboulifar; qu'on le cherche, qu'on le trouve, & qu'il vienne ici promptement. [*Un homme de la Suite du Cadi court chercher Aboulifar.*] [*à Pirouzé.*] Docteur, je vous suis très-obligé de l'avis....

PIROUZÉ.

Oui, Seigneur, morte, enterrée, & se portant comme vous & moi; cela n'est-il pas odieux! cela ne crie-t-il pas vengeance!

LE CADI.

Air : *Joconde.*

Je conçois sans difficulté,
Pourquoi ce personnage
Ne plaît pas à la Faculté,
Et lui fait de l'ombrage:

Les Morts ne s'étoient plaints jamais
De votre art secourable ;
Et vous craignez les indiscrets :
La crainte est raisonnable.

Air : *Ami, sans regretter Paris.*

Ce qu'avec peine je conçois,
C'est qu'il vous soit facile
De me bien prouver que je dois
Le chasser de cette Isle.

Pour moi je ne vois point d'homme au monde plus utile au bonheur public, que celui-là.

PIROUZÉ, *avec véhémence.*

Quoi, Seigneur, le tribunal de la Faculté ne sera donc plus un tribunal en dernier ressort ! Nos arrêts définitifs ne s'exécuteront plus que par provision ! & vous ne prévoyez pas les horribles désordres qui naîtront de cet abus ! Songez de quelle importance il est pour tous ceux qui vivent, que les morts restent où ils sont ! Personne à présent ne voudroit plus rester en l'autre monde. On tarira bientôt les richesses de celui-ci. Plus de

bornes à l'avarice de ceux qui les accumulent! Plus d'espoir pour les héritiers généreux qui les dissipent! Vous-même, gardien des Loix, comment les maintiendrez-vous? S'il est un remède à la mort, quel frein mettrez-vous au crime? De quels supplices épouvanterez-vous les Coupables? Les morts sont des colonies de vivans dangereux, ou superflus, dont le Ciel, par nos mains & les vôtres, purge continuellement la terre pour la soulager. Les rendre à la vie, c'est attenter à la volonté du Ciel, à la vôtre, à la nôtre : c'est forcer la terre à violer les dépôts sacrés que nous lui confions : c'est être un perturbateur du repos public, un monstre, un.... le voici. Vous savez ses pernicieux talens; je vous en dis les suites. Jugez, voyez, approuvez, condamnez; tout comme il vous plaira : je m'en lave les mains. J'ai dit. Adieu. (*Il s'en va.*)

SCÈNE VIII.

LE CADI, ARLEQUIN.

LE CADI.

Air : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

VENEZ, rare & grand personnage,
Donner un heureux témoignage
De votre savoir sans égal.
Je doutois de votre doctrine ;
Mais je n'en doute plus, au mal
Que m'en a dit la Médecine.

ARLEQUIN.

Pour n'en plus douter, il n'y a qu'à la mettre à l'épreuve. Voyons, est-ce à vous qu'il faut rendre la vie ? est-ce vous qui êtes mort ?

LE CADI.

Moi ! non pas. Je....

ARLEQUIN.

Eh bien !

Air : *Lere-la, lere-lanlere.*

Voulez-vous que, pour un moment,
Je vous assomme proprement ?
Vous verrez ce que je sais faire.

LE CADI.

Lere-la lere-lanlere.......

ARLEQUIN.

Dépêchons donc; car je suis accablé d'affaires. J'ai deux cents personnes à remettre au monde aujourd'hui. Voyons vîte, de quoi s'agit-il ?

LE CADI.

Air : *Pour faire honneur à la noce.*

D'employer votre recette
Pour un des plus jolis objets
Que la mort enleva jamais.

ARLEQUIN.

Je fais tout ce que l'on souhaite;
Vos desirs seront satisfaits :
Allez, c'est une affaire faite.

LE CADI.

Que je vous aurai d'obligation !

ARLEQUIN.

Tout-à-l'heure. Allons, voyons-çà! étoit-ce un mâle, une femelle, une femme, une fille, un homme, un garçon?

LE CADI.

Une fille.

ARLEQUIN.

Son nom?

LE CADI.

Balkis.

ARLEQUIN.

Quel âge?

LE CADI.

Quinze ans.

ARLEQUIN.

Cela est bon. Sous quel poil?

LE CADI.

Brun.

ARLEQUIN.

Étoit-elle pucelle?

LE CADI, *embarrassé.*

Tout est perdu, s'il faut savoir cela!

ARLEQUIN.

Non, non; passons.

Air : *Réveillez-vous, Belle endormie.*

La chose très-peu m'inquiète :
Par un secret enchantement,
A quinze ans, un corps de Brunette
S'anime toujours aisément.

Commençons la cérémonie. J'entre en fureur. Éloignez-vous ! *Odi profanum vulgus & arceo !* [*Il fait plusieurs contorsions, & forme des cercles avec sa baguette.*]

SCÈNE IX.

ABOULIFAR, LE CADI, ARLEQUIN.

ABOULIFAR, *au Cadi.*

L'ON vient de me dire que vous....

LE CADI, *lui mettant la main sur la bouche.*

Chut ! paix !

ARLEQUIN, *se retournant avec fureur.*

Favete linguis ! Le moindre mot gâteroit tout le mystère. [*Il chante le couplet suivant, avec les gestes d'un enthousiaste.*]

Air : *Ivrogne ! grand Ivrogne !*

Démons, Lares, Génies !
Puissant Démogorgon !
Salaël ! Faribroth !
Uriel ! Astaroth !
Albroth ! Sarabroth ! Guett-mir-broth !

(Il regarde ensuite dans un livre qu'il feuillete ; & , après quelques gestes d'étonnement , il se retourne du côté du Cadi).

Cadi, votre affaire n'est pas faisable.

LE CADI, *avec empressement.*

Eh ! pourquoi donc ?

ARLEQUIN.

Pour une raison que vous ne m'aviez pas dite, & que ce livre-là m'apprend. Votre Balkis n'est morte que parce qu'elle veut bien l'être : elle se trouve bien dans l'autre monde, & n'en veut pas sortir.

Air : *Quand je bois de ce jus d'Octobre.*

Tout mon art, contre son envie,
Feroit d'inutiles efforts :

Je ne saurois rendre la vie
A ceux qui veulent être morts.

LE CADI.

Hélas ! la pauvre enfant ! c'est qu'elle a peur de moi. Vos lumières sont justes, Seigneur ; elle est morte, parce que son père la vouloit forcer de m'épouser : mais rassurez-la de ma part.

Air : *Ne m'entendez-vous pas.*

Qu'elle ne craigne pas !
Je lui jure & j'annonce,
Qu'à jamais je renonce
A ses divins appas.
Qu'elle ne craigne pas !

ARLEQUIN.

Prenez-y garde au moins. Je vais m'engager auprès d'elle sur votre parole : si vous ne la tenez, je vous livre à tous les diables que je viens d'invoquer. Restez-là. Ceci exige une cérémonie secrète que je vais faire. Dans un moment vous verrez paroître ce que vous demandez. Salaël, &c.

[*Il continue ses conjurations.*]

SCÈNE X.

LE CADI, ABOULIFAR.

ABOULIFAR.

QUE diable veut donc dire tout ceci ?

LE CADI, *l'embrassant.*

Je suis au comble de ma joie, mon cher Aboulifar ! vous allez revoir votre Fille !

ABOULIFAR.

Songez-vous bien à ce que vous dites ?

LE CADI.

Très-bien ; tout à l'heure vous la reverrez, vous dis-je.

ABOULIFAR.

Balkis ?

LE CADI.

Elle-même.

ABOULIFAR.

Ma Fille, qui est morte ! qui... Eh, fi, donnez-vous comme cela dans les panneaux d'un Charlatan.

LE CADI.

Rien n'est plus sûr, que ce que je vous promets : j'en ai de bons garans.

ABOULIFAR.

Vous riez, Seigneur Cadi.

LE CADI.

Je parle très-sérieusement. Vous allez revoir Balkis, & vous pouvez déjà lui choisir un Époux, sans plus compter sur moi.

Air : *Le Démon malicieux & fin.*

Ce bonheur me sied mal entre nous,
Au courage, aussi bien qu'aux dégoûts
Que tantôt elle a trop fait paroître ;
Si nous l'osons contraindre là-dessus,
Mon ami, je ne puis manquer d'être
Bientôt au rang des morts, ou des cocus.

Et des deux, écoutez donc, le meilleur n'en vaut rien.



SCÈNE XI.

LE CADI, ABOULIFAR, BALKIS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *au Cadi, en lui présentant Balkis.*

TENEZ, est-ce là ce que vous demandez.

ABOULIFAR, *à part.*

Ouais! la coquine auroit-elle fait la morte?

LE CADI, *à Balkis.*

Air : *Non, je ne ferai point, &c.*

Belle, pardonnez-moi ma fâcheuse poursuite!
Et l'affreux désespoir, où je vous vois réduite :
Je ne prétends plus mettre obstacle à vos amours,
Et pour ne plus aimer, je vous fuirai toujours.



ARLEQUIN

ARLEQUIN.

Jarnibleu, vous trichez !

ABOULIFAR, *à Balkis.*

Retournez vîte à la maison : courez vous montrer à votre Mère, dont je crains la douleur, & qui peut ne pas savoir encor qu'elle vous avoit perdue.

BALKIS, *à Arlequin.*

De grâce, Seigneur .....

ARLEQUIN, *en fureur.*

Air : *Le fameux Diogène.*

Morbleu ! laissez-moi faire.
C'est ici mon affaire :
Il ose m'insulter !
Mais j'ai pour ma revanche
Cent Diables dans ma manche,
Tout prêts à l'emporter.
Puissant Demogorgon !
Salael, Faribroth !

BALKIS, *l'arrêtant.*

Ah, ce n'est pas contre mon Père que je veux vous parler.

Air : *Je laisse à la fortune.*

Je l'aime, & je l'honore :
Calmez votre courroux !
Seigneur, je vous implore
Pour un sujet plus doux !
Une Esclave que j'aime,
La fidélité même,
L'aimable Pirouzé,
Est morte pour me suivre.

ARLEQUIN.

Je la ferai revivre,
Rien ne m'est plus aisé.

Un peu de silence, & retirez-vous seulement quelques pas. [*Il recommence à faire les mêmes grimaces, qu'il a faites, pour rendre la vie à Balkis.*]

Air : *Binbinbrelo, binbinbrelobinet.*

Kimperkorentik ! azatek !
Binbinbrelok ! binbinbrelobinek !
Uriko ! chicu ! chiquisek !
Binbrelin ! binbrelin ! binbrelok !
Binbrelin, binbrelok !
Binbinbrelobinek !

[*à Balkis.*]

Voilà qui est fait ; elle est chez vous : allez, vous l'y trouverez. [*à Aboulifar.*] Eh bien, qu'en dites-vous ? Ne tremblez-vous pas devant un homme comme moi ?

ABOULIFAR, *à part.*

Le Cadi a-t-il pu être la dupe de ce maraud-là ?

SCÈNE XIII.

ABOULIFAR, LÉANDRE, ARLEQUIN.

LÉANDRE, *à Aboulifar.*

Air : *toute la nuit je rode.*

L'AGRÉABLE nouvelle,
Seigneur, qu'en ce moment
L'on m'apprend !
Seroit-elle fidelle !
Je quitte le Cadi
Qui m'a dit
Que votre Fille vit.

LÉANDRE, *lui sa*[illegible]

Air, [illegible] *de voir C*[illegible]

ABOULIFAR.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

Un honnête-homme n'a que sa parole : j'ai promis Balkis au Cadi ; le Cadi l'aura.

ARLEQUIN.

Air : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.*

Prends garde, téméraire ;
Je me rends leur appui :
Exauce sa prière.

ABOULIFAR.

Je vous réponds comme à lui,
Vous y perdez vos pas,
Nicolas....

ARLEQUIN.

Ah, tu fais le mutin ! attends ! attends !
Salaël ! Faribrot !
Uriel ! Astaroth !

LÉANDRE.

Ah, Seigneur, point d'emportemens !

Air : *Des Ennuyeux.*

Tâchons de l'avoir par douceur.
[*à Aboulifar.*]
Exposerez-vous donc, Seigneur,

Votre fille ... la vie,

Elle en a passé son envie,

Et je n'ai plus peur de cela,

Oh ...

mille diables qui vous emportent ...

ABOULIFAR.

Tant mieux pour elle !

N'est-ce pas le comble de la gloire pour une Femme ?

ARLEQUIN.

Vieux mécréant !

Air : *Que faites-vous Marguerite.*

Tu vas payer ton audace !
Un malheur te suit de près !
Tout à l'heure, à la menace
Vont succéder les effets.

[*à l'oreille de son Maître, en s'en allant.*]

Me voilà au bout de mon rôlet : tirez-vous d'affaire, comme vous pourrez.

LÉANDRE, *l'arrêtant.*

Air : *Tiens-moi bien, tandis que tu me tiens.*

Revenez de cette émotion !
Arrêtez ! qu'allez-vous faire !

ARLEQUIN.

Non ! non ! non !
Plus de raison :

Je suis trop bon !
Que diroit-on ?
Point de pardon !

LÉANDRE, *à Aboulifar.*

Appaisez donc sa colère !

ABOULIFAR.

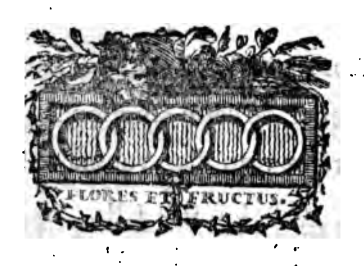
Sa colère ! ah ! qu'il y soit, ou non !
Je ne m'en alarme guère !

[*à part.*]

Voilà mes fourbes bien déconcertés.

LÉANDRE, *arrêtant Arlequin qui veut sortir.*

Seigneur, la colère sied-elle aux Philosophes ! un peu de générosité. (*tout bas.*) Courage, voici du secours.



SCÈNE XIV.

ABOULIFAR, LÉANDRE, ARLEQUIN, PIROUZÉ.

ABOULIFAR, *à Pirouzé qui entre toute en pleurs, d'un ton ironique.*

EH BIEN Pirouzé, Balkis est-elle encore morte? Et vas-tu refaire un second voyage dans l'autre monde avec elle?

PIROUZÉ, *pleurant.*

Hélas! Seigneur, ce n'est plus à nous qu'il faut songer, c'est à vous.

ABOULIFAR.

A moi! la menace du Sage auroit-elle opéré? Que veux-tu dire? Parle.

PIROUZÉ, *sanglottant.*

Madame.... Madame vient....

ABOULIFAR.

Eh bien, ma Femme vient... après....

PIROUZÉ.

Vient de....l'Iman vous dira cela mieux que moi.

Ah, je suis [illegible] qu'il [illegible]
arrivé !

SCÈNE XV.

LÉANDRE [illegible]

L'IMAN. [illegible]

LÉANDRE [illegible]

SCÈNE XVI.

ABOULIFAR, LÉANDRE, ARLEQUIN, PIROUZÉ.

ABOULIFAR.

MA Femme est morte !

PIROUZÉ.

Balkis est arrivée trop tard : sa pauvre Mère venoit d'apprendre sa mort, & de perdre connoissance, & tout à l'heure elle vient d'expirer entre le bras de l'Iman.

ARLEQUIN, *bas à Léandre.*

Voici qui est sérieux ; nous sommes en pied.

LÉANDRE.

Je ne m'attendois pas à ceci.

ARLEQUIN, *à Aboulifar, contrefaisant l'Iman.*

Votre Femme a cessé de vivre,
Sous la montagne il faut la suivre,
Aboulifar.

ABOULIFAR, *à Arlequin.*

Air : *Non, non, je ne veux pas vivre.*

De grâce, ne m'accablez pas ! *bis.*
Vénérable Philosophe, hélas !
Je confesse ma faute !

ARLEQUIN.

Vous faites le pagnote !
Eh, fi, Monsieur le fier-à-bras !
Vous faites le pagnote !
Sous la montagne ! sous la montagne !

ABOULIFAR.

Air : *Lanturelu.*

En votre puissance,
D'abord je n'ai pas
Eu de confiance,
Qu'il suffise, hélas !
A votre vengeance,
Que vous m'ayez confondu !

ARLEQUIN.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

ABOULIFAR.

Air : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.*

A ma chère compagne
Daignez rendre le jour !
Sauvez-moi la montagne.

ARLEQUIN.

Je vous réponds à mon tour :
Vous y perdez vos pas,
Nicolas !
Sont tous pas perdus pour vous !

Partie de l'air parodié de l'ouverture de Bellérophon, Act. I. Sc. pénult.

Vous l'y suivrez !
Vous y vivrez
Vous y mourrez !
Quelle félicité !
Que vous allez être vanté
De toute la postérité !

ABOULIFAR.

Quoi ! vous me verriez enterrer sans....

ARLEQUIN.

Tant mieux pour vous ! hé, c'est le comble de la gloire pour un homme !

SCÈNE XVII.

ABOULIFAR, BALKIS, LÉANDRE, PIROUZÉ, ARLEQUIN.

ABOULIFAR, *à Balkis.*

MA FILLE, je n'ai plus d'espérance qu'en toi.

Air : *Lere la, lere lanlere.*

Viens te joindre à moi : viens m'aider !
Et près du sage intercéder,
Pour ta Mère, & ton pauvre Père.

ARLEQUIN.

Lere la, lere lanlere...

ABOULIFAR.

Air : *Pour faire honneur à la nôce.*

Vous pouvez disposer d'elle,
En faveur de qui vous plaira.

ARLEQUIN.

Le châtiment vous apprendra,
A faire avec moi le rebelle.

ABOULIFAR.

Vous pouvez disposer d'elle ;
Je veux tout ce qui vous plaira.

ARLEQUIN, *à Léandre.*

Je vous la donne, prenez-la.

[*à Aboulifar.*]

Air : *M. de la Palisse est mort.*

Ma foi, tout franc, j'ai pitié,
Bon-homme de votre chance !
Et je suis mortifié
De n'être pas ce qu'on pense ?

Tenez, je ne suis, malheureusement pour vous, qu'un Grivois dont on s'est servi, pour vous duper.

ABOULIFAR.

Ah, Seigneur, contentez-vous des remords...

ARLEQUIN.

Je vous dis que je ne suis qu'un fourbe.

ABOULIFAR.

Je me repens ....

ARLEQUIN.

Le Diable m'emporte, si je ments !

ABOULIFAR.

Air : *Un Pêcheur indigne.*

Ah, plus de reproche !

Encore un coup, Seigneur

Vous voyez comme

ARLEQUIN.

En voici bien d'un autre ! est-ce pour rire ?

BALKIS, *continuant l'air.*

Seigneur, qu'à la colère
Succède la pitié ?

PIROUZÉ.

Rendez, rendez, rendez la vie à sa Moitié !

ARLEQUIN.

Morbleu, vous me feriez enrager !

Air : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Il faut pour parler de la sorte
Qu'elle ne soit pas plus morte,
Que vous l'étiez vous deux !

PIROUZÉ.

Aussi
Ne l'est-elle pas davantage,
[*à Aboulifar.*]
Monsieur, dites-nous grand-merci ;
Tout ceci n'est qu'un badinage.

Tenez, c'est que pour vous rendre plus traitable, Madame a pris du même ingrédient dont

ce matin votre Fille s'est servie. L'Iman en a été la dupe : car, dans une heure, elle partagera la joie que nous avons d'avoir obtenu votre aveu, pour l'union de Balkis & de Léandre.

ABOULIFAR.

Ah, carogne ! ah pendard ! & vous, petite libertine, ne croyez pas profiter .....

ARLEQUIN.

Tout beau ! un honnête homme n'a que sa parole.

Air : *Dedans nos bois il y a un Hermite.*

Vous l'avez dit : si vous manquez sans peine
A la vôtre, Seigneur ;
J'ai, sur la vôtre, osé donner la mienne,
Et veux avec honneur,
Ou la tenir, ou qu'ici l'on m'assomme,
Moi, je suis honnête homme !

N'allez-vous pas encore me chicaner celui-là ! allons, Monsieur, rendez-vous : vous ne pouvez mieux faire, & convenez que vous avez eu belle peur. Prenez le cœur d'autrui par le vôtre.

[*Aboulifar rit.*]

BALKIS, *ils se jettent tous à ses pieds.*

Mon Père !

PIROUZÉ.

Mon Maître !

LÉANDRE.

Seigneur Aboulifar !

ARLEQUIN, *lui sautant au cou.*

Mon cher ami !

BALKIS.

Je vous devrois deux fois la vie !

PIROUZÉ.

Je vous trahirai toute ma vie, Madame, pour votre service !

LÉANDRE.

Je vous serai tout dévoué !

ARLEQUIN.

Je payerai bouteille !

ABOULIFAR.

Après tout, puisque le Cadi n'en veut plus :

Air : *Des fraises.*

Si ses biens sont aussi grands,
Que son train le fait croire ;

Pourquoi s'obstiner ? Enfans,
Levez-vous tous : je me rends.

PIROUZÉ ET ARLEQUIN.

Victoire ! victoire ! victoire !

ARLEQUIN, *à la Cantonnade.*

Air : *Aux armes, Camarades !*

Alerte, Camarades !
Vous devez dans un coin
Ne pas être loin !
De sauts, & de gambades
Maintenant nous avons besoin.

SCÈNE XVIII & *dernière.*

ENTRÉE D'ESCLAVES,

Qui forment une danse.

FIN.

LES CHIMÈRES,

OPÉRA-COMIQUE,

EN DEUX ACTES,

PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

& suivi d'un Divertissement.

Joué à la Foire Saint-Germain en 1726.

PERSONNAGES

DU PROLOGUE.

M. DE LA CABALE.

M. DE LA BRIGUE.

UN COLPORTEUR.

LE PUBLIC.

ARLEQUIN.

INÈS.

MARIANE, *la première.*

La Scène est à la porte de la Loge.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente la Loge de l'Opéra-Comique, & la scène est à la porte, auprès du Bureau où se distribuent les Billets.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN COLPORTEUR *crie:*

LA Bibliothèque des Théâtres.... La Bibliothèque des gens de Cour.... Le Triomphe.... Le Dénouement imprévu.... &c. [nombre d'autres Brochures & Pièces nouvelles, qui n'avoient pas eu plus de succès sur les Théâtres que dans les boutiques des Libraires.]

Air: *Amis, sans regretter Paris.*

Hélas ! je m'égosille en vain.
Je ne vends pas un livre :
Il faudra que je donne enfin
Tout à six liards la livre.

SCÈNE II.

M. DE LA BRIGUE, M. DE LA CABALE, LE COLPORTEUR.

M^rs DE LA BRIGUE & DE LA CABALE *ensemble.*

Air : *Allons à la Guinguette.*

ALLONS, allons, allons siffler la Pièce, allons.

LE COLPORTEUR, *à part.*

Voici nos deux grands piliers de Parterre, M. de la Brigue & M. de la Cabale : encore deux bons Chalands ! [*Il continue de crier*] : *Nouveau Théâtre Italien.*

M. DE LA CABALE.

A la Beurrière, à l'Épicier !

LE COLPORTEUR.

Le Théâtre de la Foire, par Messieurs ....

M. DE LA BRIGUE.

Au Pont-Neuf, aux Porcherons !

LE COLPORTEUR, *plus fort.*

Le Poëme de la Ligue !

M. DE LA CABALE.

Tout cela de la drogue !

M. DE LA BRIGUE.

Diable ! comme vous y allez ! c'est du nanan, ceci.

Air : *J'entends le moulin tique, tique, tac.*

Cela s'appelle un bon morceau ! *bis.*

M. DE LA CABALE.

L'ouvrage est passablement beau ;
Mais il y faut
Bien des coups de rabot.

M. DE LA BRIGUE.

On te le rabotine, tine, tine,
On te le rabotinera. [1]

LE COLPORTEUR.

Inès de Castro ! la belle Inès !

---

1 Parodié du refrain : *on t'en ratisse, tisse, tisse.*

M. DE LA CABALE.

Voilà, voilà du vrai beau, qui n'est calqué ni sur Sophocle, ni sur Euripide ; en un mot du nouveau, du moderne héroïque ! trésor éternel pour le théâtre, & pour la presse !

LE COLPORTEUR, *lui présente Inès.*

Vingt-quatre sols.

M. DE LA CABALE.

Vingt-quatre louis : du moins je ne donnerois pas, pour cela, l'exemplaire que m'en a donné l'Auteur.

LE COLPORTEUR, *à M. de la Brigue.*

Monsieur, en veut-il un ?

M. DE LA BRIGUE.

Eh, fi !

Air : *Elle est morte la vache à Panier.*

Crois-moi, porte
L'Inès en papier
A la porte
De ton grenetier.

M. DE LA CABALE.

Que dites-vous, hélas !
Les gens délicats
Font un grand cas
De ses appas.

M. DE LA BRIGUE.

Elle est morte, la vache à Panier,
Elle est morte, il n'en faut plus parler. [1]

M. DE LA CABALE.

Inès, morte ! oh que non ! j'espère bien la voir encore dans vingt ans, revenir vive & triomphante comme *les trois Cousines* [2].

M. DE LA BRIGUE.

Air : *Des fraises.*

A ne revenir jamais,
Pour moi je la condamne.

---

1 C'étoit la Duclos qui faisoit le rôle d'INÈS, & son talent singulier avoit beaucoup contribué au grand succès de cette Tragédie. Cette Actrice venoit de renoncer au Théâtre.

2 Pièce de DANCOUR, remise au Théâtre avec un succès prodigieux, & encore plus étonnant que celui d'INÈS.

M. DE LA CABALE.

Oser condamner Inès,
Après un si beau succès!
Prophane! [...]

M. DE LA BRUYERE, [...]

[illegible]

M. DE LA CABALE.

Eh bien, oui morbleu, je suis celui que vous dites : qu'en voulez-vous conclure ?

M. DE LA BRIGUE.

Et moi je suis l'autre : après ! qu'en voulez-vous dire ?

M. DE LA CABALE.

Air : *Sois complaisant, affable, débonnaire.*

Que je voudrois que Monsieur de la Brigue
Fût meilleur Juge, & n'eût pas tant d'intrigue :
Mais,
D'arrêts vous êtes prodigue,
Et de jugement, jamais.

M. DE LA BRIGUE.

Air : *Lanturelu.*

J'ai droit de vous faire
Même compliment :
Juge téméraire,
Sans discernement,
Dont l'esprit vulgaire
Loue, & blâme hurlubrelu.

M. [illegible]

[illegible]

Air : Quand [illegible]

Pourquoi [illegible] le grand [illegible]

Dont [illegible] le renom [illegible]

A peine les Fondateurs de Rome [illegible]

D'après [illegible]

M. [illegible]

[illegible]

Pourquoi [illegible]

Les Marmouzets,
Ce fut toi, double traître,
Qui crias comme un fou :
Tirez ! tirez ! tirez ! ils ont pissé partout !

M. DE LA BRIGUE.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

C'est toi, race de Belzébut,
Quand Mariane but,
Quand Mariane but,
Qui, croyant faire un bel exploit,
Crias : *la Reine boit !*
Crias : *la Reine boit !*

M. DE LA CABALE.

Air : *Je ne puis plus résister à tous les feux, &c.*

Mon Auteur est des Auteurs le plus moëlleux,
Et le plus savoureux !

M. DE LA BRIGUE.

Celui qui fait l'objet de tous nos vœux
Est le plus merveilleux !
Tenez, rapportons-nous en à cet honnête

Colporteur qui le vend. Il saura qu'en dire : je gage avoir cause gagnée.

M. DE LA CABALE.

Prononce, ami; je suis sûr que tu vas le rendre bien penaud.

LE COLPORTEUR, *à l'un & à l'autre, continuant l'air.*

Vous, sans crainte,
Lui, sans feinte,
Dites-vous cent fois tous les deux,
Vous êtes un fat,
Et vous un pied-plat :
Bientôt, je vous garantis,
Mille gens des deux partis.

M. DE LA BRIGUE.

Tais-toi, polisson. [*à M. de la Cabale.*] Laissons-là ce valet de pied des Mercadans qui trafiquent de l'honneur des Muses, sans savoir *a* ni *b*. Voici le public qui saura mieux nous accorder.

M. DE LA CABALE.

Et t'apprendre à t'y connoître ?

SCÈNE

SCÈNE III.

LE PUBLIC, L'ARLEQUIN *de l'Opéra-Comique*, Mrs DE LA BRIGUE & DE LA CABALE.

LE PUBLIC.

Air : *Du haut en bas.*

VIVE Arlequin !
Sans lui je baîlle & je m'ennuie :
Vive Arlequin !
Il est l'honneur du brodequin.

ARLEQUIN, *prenant Mrs de la Brigue & de la Cabale par la main.*

Allons, Messieurs, de compagnie
Qu'avec nous, chacun de vous crie :
Vive Arlequin !

M. DE LA BRIGUE.

Si nous étions faits pour louer d'aussi chétifs sonnages, que des Arlequins, ce ne seroit , par un Arlequin de la Foire, comme toi, : nous commencerions.

M. DE LA CABALE.

C'est vous, bon-homme de Public, qui nous embâtez de ces Farceurs là, en les applaudissant. Ne jugez de rien par vous-même ; attendez, en tout, nos décisions, si vous vous respectez.

LE PUBLIC.

Les ai-je attendues, quand j'ai sifflé les Anonymes ? Je sais donc bien juger quelquefois sans vous.

M. DE LA BRIGUE.

Pur hasard ! Pour vous le prouver, je gage, à la première nouveauté, fût-elle plus mauvaise, s'il est possible, de vous la faire applaudir.

M. DE LA CABALE.

Ne vous ai-je pas fait battre des mains au Babillard ?

ARLEQUIN.

Messieurs les Arbitres des hautes destinées, que venez-vous chercher ici ? Nous ne sommes pas de votre gibier.

M. DE LA BRIGUE.

Air *de Joconde.*

Ne crains pas que nous t'honorions
De nos doctes critiques :

L'Aigle en veut-il aux moucherons ?
Non, non, sages Caustiques,
Nous venons rire ici tout bas
De tes extravagances.

ARLEQUIN, *les chassant à coups de batte.*

Messieurs, nous ne méritons pas
L'honneur de vos présences.

SCÈNE IV.

LE PUBLIC, ARLEQUIN.

LE PUBLIC.

GRAND-merci, tu me venges de deux impertinens, qui ne viennent que pour nous tracasser, & qui m'ont perdu de réputation, à force de m'avoir escamoté des arrêts : mais voici bien pis. Quoi toujours cette diablesse d'Inès à mes trousses! ah, que j'en suis las!

ARLEQUIN.

Envoyez-la promener ?

LE PUBLIC.

Je n'oserois. Un de ces deux Tapagistes, en dépit de l'autre, & presque de moi-même, me fit d'abord avoir des égards pour elle, dont il me siéroit mal de me démentir sitôt. Je t'en prie, songe à m'en débarrasser ; vas faire lever la toile.

ARLEQUIN.

Vous allez être servi.

SCÈNE V.

LE PUBLIC, INÈS.

INÈS, *tombant presque évanouie, dans un fauteuil.*

AH ! je n'en puis plus !

LE PUBLIC.

En effet, je vous trouve bien changée, d'où sortez-vous donc, faite comme vous voilà ?

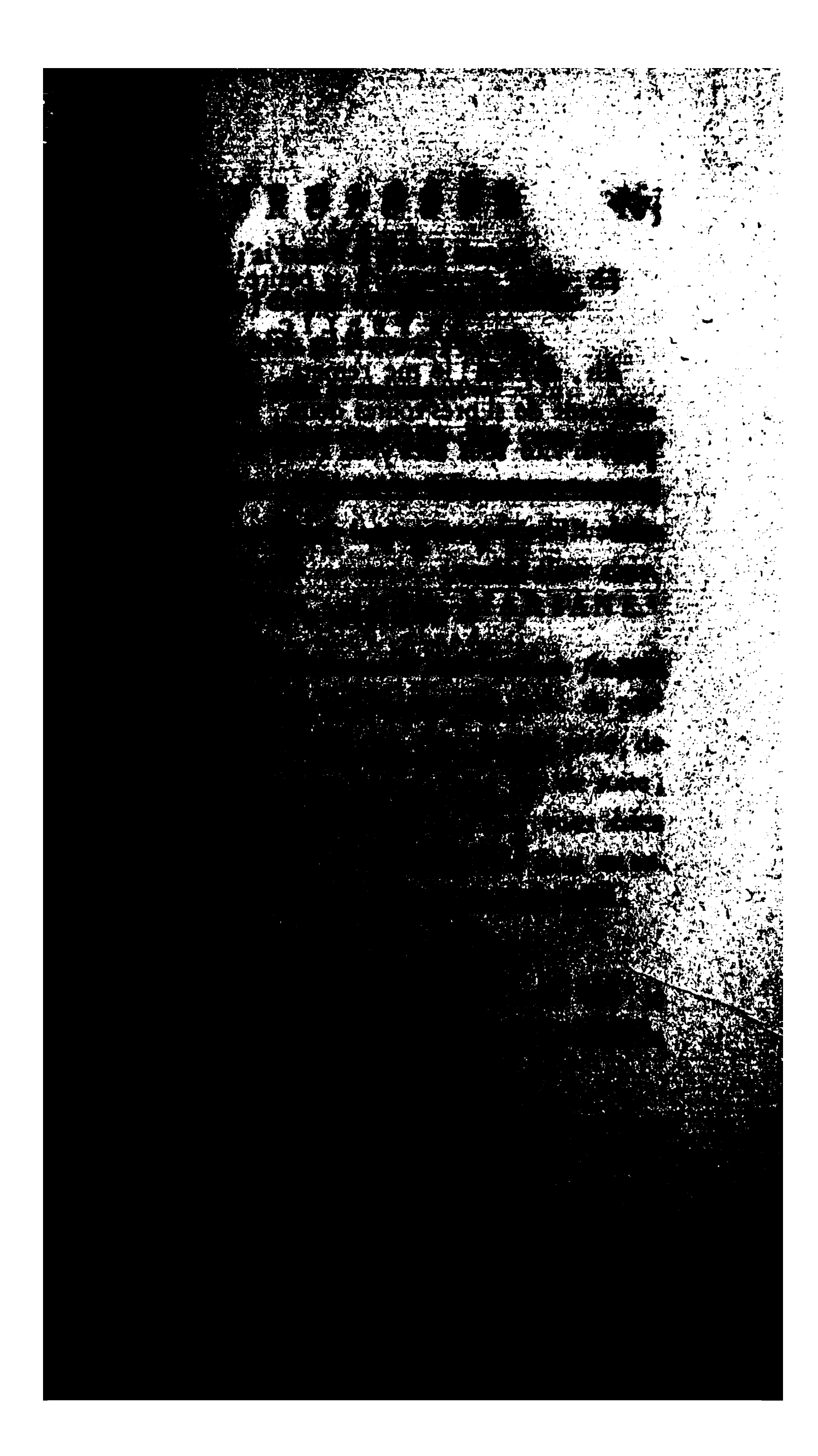
INÈS.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.*

Mon ami, je sors de la presse [1],

---

1 La Tragédie d'INÈS venoit d'être imprimée, & elle perdoit à la lecture.



INÈS.

Eh, non ! ce n'est qu'à sa petite suivante.

LE PUBLIC.

Ah, ah ! oui ! je me remets : c'est qu'elles se suivoient de si près toutes deux, & qu'elles ont passé si vîte sous mes yeux l'une & l'autre, que je les ai confondues. C'est vous, ma pauvre Mariane ! Eh, que vous est-il donc arrivé ? Comme vous voilà blême !

MARIANE.

Air : *De la Palisse.*

Pouvez-vous vous étonner,
De me trouver pâle, & blême,
Quand vous m'avez fait jeûner,
Tant qu'a duré le carême ?

M'as-tu de tes grands yeux assez considérée !

LE PUBLIC.

Ma foi, j'ai beau regarder, je ne sais guères encore ce que je vois.

MARIANE.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Se peut-il, avec tant d'attraits,
Que le public m'oublie ?

LE PUBLIC.

Je me rappelle enfin vos traits :
Mais pardonnez ma mie ;
Je ne vous avois vu jamais
Qu'une fois en ma vie.

MARIANE.

C'est votre faute aussi : vous faites le beau difficile.

LE PUBLIC.

Moi ! point du tout ; & quoique, à ma première visite, tout se fût assez mal passé de part & d'autre, je ne laissai pas, deux fois de suite, de me présenter à votre porte ; deux fois de suite, vous vous celâtes, & fîtes dire que vous étiez sortie, & que vous ne rentreriez que dans un an.

Air : *Des rats.*

Cette humeur fantasque
Me blesse à l'excès :
Belle précieuse,
Cachez-vous en paix.
Vous êtes trop fière :
Gardez vos appas.

MARIANE.

Ah, ce sont vos rats
Qui font que vous ne m'aimez guère !
Ah, ce sont vos rats
Qui font que vous ne m'aimez pas !

Mais je m'en moque : je vous attends chez l'Imprimeur ; je ne suis pas de ces beautés problèmatiques, qui ne brillent qu'aux flambeaux ; je suis faite pour le grand jour ; vous m'y verrez, sot que vous êtes, & vous rougirez : *(regardant Inès,)* ce qui fait mourir les uns, fait revivre les autres.

LE PUBLIC.

Je suis pourtant touché de l'état où vous voilà. Voudriez-vous prendre quelque chose, pour vous ravoir ?

Air : *Qu'on apporte bouteille.*

Qu'on apporte bouteille !
Buvez deux ou trois coups,
Vous vous porterez à merveille.

MARIANE.

Ah, je ne bois plus devant vous [1].

Je veux épargner vos poumons. Mais si vous me voulez faire plaisir, ce seroit d'ordonner que cette bégueule-là [*montrant Inès*] se retirât de devant mes yeux.

INÈS, *les poings sur les côtés.*

Air : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Bégueule ! parlez donc ma mie !...

LE PUBLIC.

Point d'invectives, je vous prie :
Mesdames, entendons raison.

INÈS.

Je pense que la Mijaurée
Fait avec moi comparaison !

MARIANE.

Fi donc ! suis-je déshonorée ?

---

1 MARIANE, la première fois qu'elle fut jouée, but le poison. On cria : *la Reine boit.* On siffla ; la toile tomba. Elle ne reparut qu'un an après.

Non certes; je n'ai garde de faire comparaison avec une Femme, à qui l'on reproche cinq ou six couches clandestines !

INÈS.

Vous avez bien fait pis. Vous avez fait battre du tambour, pour qu'on vînt vous voir accoucher, & vous avez publiquement enfanté une souris.

MARIANE.

Mon Dieu, ne vous targuez pas tant d'un petit succès passager, qui n'est que l'enfant du caprice de Monsieur !

INÈS.

Caprice ! oh, les caprices ne sont pas si constans, ni de si longue durée, au lieu que :

Air connu.

Pendant les chaleurs de l'été,
De l'ennuyeuse Melpomène,
Grâce à l'excès de ma beauté,
La salle a toujours été pleine....

LE PUBLIC.

Il est vrai qu'avec plaisir
J'occupois-là mon loisir.

MARIANE, *au Public.*

Air : *Ma raison s'en va beau train.*

Si j'eus du dessous,
C'est qu'en fait de nous,
Le bon marché vous tente.
Madame n'étoit qu'à vingt sous [1] :
Moi, j'étois à quarante,
Lon-la,
Moi, j'étois à quarante.

[1] INÈS, à sa nouveauté, par une modération bien entendue, & contre les règles du droit coutumier, ne prit point le double, & y gagna le triple.



SCÈNE VII.

ARLEQUIN, LE PUBLIC, INÈS, MARIANE.

ARLEQUIN, *aux deux Princesses.*

Air : *Ma commère se marie.*

MESDAMES, l'on vous demande
Chez Monsieur Polichinel.

INÈS.

Que me dites-vous ?
Chez Monsieur Po !

MARIANE.

Est-on fou ?
Chez Monsieur Li !

LE PUBLIC.

On n'est pas fou !
Chez Monsieur Chi !

ARLEQUIN.

Oui, Mesdames. [*Elles fuient : il court après.*]

Chez Monsieur Po, Monsieur Li, Monsieur Chi,
Mesdames, l'on vous marie [1],
A Monsieur Polichinel.

LE PUBLIC.

Voilà qui les menera tout droit au Pont-Neuf.

---

1 On en jouoit en effet la Parodie aux Marionnettes.

Fin du Prologue.



PERSONNAGES.

JUPITER.

LA VÉRITÉ.

CUCUBA, *Baron de la Caleche.*

BRINBORION, *Curieux.*

LA COMTESSE DE TIMBREGAL.

SANSONNET, *Poëte.*

TROTINET, *Maître à danser.*

LA MARQUISE DE FEUILLE-MORTE.

ARLEQUIN.

MICHAU, *Paysan.*

NICOLE, *Femme de Michau.*

UN COCU.

UNE JEUNE FILLE.

MELCHIOR ZAPATA.

PIERROT.

OLIVETTE.

La Scène est aux Espaces imaginaires.

LES CHIMÈRES,

OPÉRA-COMIQUE,

EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUPITER, LA VÉRITÉ.

JUPITER.

Air : *L'autre jour, j'apperçus en songe.*

Dans ces vastes lieux, où nous sommes,
Venez, aimable Vérité,
Venez avec simplicité,
Vous faire voir à tous les Hommes.

LA VÉRITÉ.

Pardonnez-moi, je ne le puis :
Adieu, je rentre au fond du puits.

Quand Jupiter parle, il veut être [illegible]

[illegible]

LA VERITE

[illegible]

LA [illegible]

SAN [illegible]

TRO [illegible]

LAM [illegible]

ARL [illegible]

MEC [illegible]

NICOL [illegible]

[illegible]

Je veux que tu les humilies ;
Que ton miroir leur fasse affront.
Ils s'y verront,
Ils s'y verront.
Qu'au moins une fois en leurs vies
Ta voix fasse rougir leur front.

LA VÉRITÉ.

Il n'y a qu'une petite difficulté...

JUPITER.

Et quelle ? Je la saurai bien lever, peut-être.

LA VÉRITÉ.

J'en doute : c'est que j'ai juré par le Styx, de ne jamais remettre les pieds sur la Terre. Voyez-vous quelque remède à cela ?

JUPITER.

Tu n'y descendras pas non plus. Tu resteras ici, & les Hommes y viendront, comme ils y viennent sans cesse.

LA VÉRITÉ.

Où sommes-nous donc ? Car assurément ce n'est point ici la Terre.

JUPITER.

Ne t'inquiètes pas : tu en es bien loin.

LA VÉRITÉ.

Ni le Ciel ? je crois.

JUPITER.

Il s'en faut bien.

LA VÉRITÉ.

Encore moins les Enfers ?

JUPITER.

Les coquins d'Hommes, pour la plûpart, sou-haiteroient fort qu'il n'y en eût qu'ici.

LA VÉRITÉ.

Nous ne sommes pas en l'air : encore faut-il être quelque part. Quel est donc ce pays-ci ?

JUPITER.

Le pays des Chimères : les Espaces imaginaires.

LA VÉRITÉ.

Je ne les avois jamais vus : je ne suis pas fâchée de m'y trouver pour une première fois.

Air : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

C'est donc dans ces vastes campagnes,
Que sont les Châteaux en Espagne,

Et dans ces fortunés cantons
Que la vanité folle entasse
Et les richesses des Gascons,
Et les beaux lauriers du Parnasse.

is il ne vient ici que des Esprits.

JUPITER.

ai pourvu, par ma toute-puissance. Je veux ourd'hui l'imagination des Visionnaires les orte ici en corps & en âme.

Air : *Robin turelure.*

Que sur le champ, sans efforts,
De l'humaine créature
L'esprit enlève le corps,
Turelure !

LA VÉRITÉ.

Ah, la maudite voiture !
Robin turelure lure.

ilà de pauvres corps bien aventurés. Vous ez plus qu'à réaliser leurs desirs.

JUPITER.

en préserve le destin ! ils passeroient bientôt ans l'Olympe, & viendroient m'y détrôner.

l'espèce que seront ceux qui vont coûtera que peu de chose : des sons, de des gambades, & de la fumée. Je les fous qui vont paroître.

Air : Pour passer doucement la

LA VÉRITÉ.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Si bien que vous êtes charmé,
De la règle étant supprimé,
D'ouïr les vérités des autres;
Et que l'on vous met en courroux,
Sitôt que l'on vous dit les vôtres :
Les autres sont faits comme vous.

Jugez, comme je vais en être reçue.

JUPITER.

Qu'ils te reçoivent comme ils voudront : peu m'importe : je veux que tu leur parles; obéis.

LA VÉRITÉ.

Air : *Joconde.*

Mais qu'y gagnerons-nous enfin ?
Le profit sera maigre :
Un riche en sera-t-il moins vain ?
Un Juge plus intègre ?
La race des petits colets
Moins digne d'invective ?
A laver la tête aux baudets,
On y perd sa lessive.

JUPITER.

Parle toujours, te dis-je.

Air : *Lere lanlere.*

Peut-être qu'aujourd'hui ta voix
Servira plus que tu ne crois :
Tout en ira mieux, je l'espère.

SCÈNE II.

LA VÉRITÉ, *seule.*

LERE la, lere lanlere, lere la, lere lanla.

Air : *M. Charlot*, ou *Rigaudon de l'Opéra de Galatée*

Ma foi, pour moi,
Je m'attends à ne faire
Que de l'eau toute claire,
Dans ce bel emploi.
L'homme entêté
N'a plus d'yeux, ni d'oreilles
Pour la vérité.
J'offenserai ;
C'est toutes les merveilles
Que j'opérerai.

Il y va trop du nôtre.
J'imagine un secret :
Sur le dos de quelqu'autre
Rejetons le paquet.
Laissons-lui tirer les émolumens
De mes sots complimens.

rchons quelque étourdi, ravi d'être à ma
Qu'importe par qui Jupiter soit obéi, pour-
l le soit. Voyons ! le premier venu sera mon
Qui est celui-ci ?

SCÈNE III.

ARLEQUIN, LA VÉRITÉ.

ARLEQUIN, *rêvant.*

Air : *Le fameux Diogène.*

Maugrebleu de la Chienne!
Je crois, par la morguienne,
Que j'en deviendrai fou.
Que la peste la crève !
Et le Diable l'enlève :
Morbleu, que j'en suis sou !

LA VÉRITÉ.

Cet homme-là, je le parie, rêve à sa femme.

Air : Menuet d'Hésione.

Ami, vous êtes en colère :
Ne pourroit-on savoir pourquoi ?
Quelqu'objet qui ne vous plaît guère,
Vous occupe, à ce que je voi.

ARLEQUIN.

Vous voyez fort mal, Madame ; je m'occupe d'une Guenon que j'aime à la rage.

LA VÉRITÉ.

Sont-ce là de vos galanteries ?

ARLEQUIN.

Oui.

LA VÉRITÉ.

Vous n'en savez pas d'autres ?

ARLEQUIN.

Non.

LA VÉRITÉ.

Et, que vous a donc fait cette pauvre personne-là ?

ARLEQUIN.

Rien.

LA VÉRITÉ.

Air : *Ton himeur est Catherène.*

Ah ! le bourru personnage !
Je vois d'où vient son ennui.
C'est un jaloux, je le gage ;
Accommodons-nous de lui.
Dans cette humeur colérique,
Il ne me convient pas mal ;
Pour être bien véridique,
Il faut être un peu brutal.

ARLEQUIN, *à part.*

Air : *Vous ne m'aimez pas, Lisette.*

Tu fais en vain la doucette ;
Non, non, tu ne m'aimes pas !
Devant toi, je cajole Annette,
Je lui lève sa gorgerette,
Tu ne t'en formalises pas !
Tu me trahis en cachette :
A coup sûr, tu ne m'aimes pas.

LA VÉRITÉ.

Approchons, & nous insinuons dans son esprit, de manière à m'en faire un premier Commis.

ARLEQUIN, *toujours à part.*

Air : *Du haut en bas.*

C'est pour Pierrot,
Qu'au fond elle a de la tendresse ;
C'est pour Pierrot,
Qu'elle sait aimer comme il faut.
L'étiquette, l'on me la laisse ;
Mais du sac la meilleure pièce,
C'est pour Pierrot.

Anguille sous roche ; sans cela, seroit-elle si caressante, au moment même que je ne cherchois tout-à-l'heure qu'à la faire enrager !

LA VÉRITÉ, *l'abordant.*

Compère, Compère, tu es jaloux ! avoue.

ARLEQUIN.

Jaloux comme un Diable, Madame, cela est vrai.

LA VÉRITÉ.

rque de bonhommie ! & pourquoi ? & de
aloux ?

ARLEQUIN, *à part.*

foi, je ne sais bonnement que dire.

Air : *boire à son tirelire lire.*

Ma Maîtresse me fait
Une assez bonne mine :
Mais, que sais-je ! en secret,
Peut-être la coquine....

LA VÉRITÉ.

ii, je viens de vous entendre : c'est une éveil-
ii vous en fait accroire ; & pendant que
vez pour vous les apparences,

Rien ne répond
Qu'un Factoton
N'ait pas le tirelire lire,
N'ait pas le toureloure loure,
N'ait pas le fond.

ARLEQUIN.

n, non ; morbleu ! j'en réponds, moi : tout
e qu'elle est, je la garantis sage.

LA VALLÉE.

Eh bien, tranquillisez-vous donc

ARLEQUIN.

Oh mais, c'est [illegible]

LA VALLÉE.

AIR : De la Croisée.

De quoi [illegible]

[illegible]

Tant de Belle en Belle,
Et je contreferai
Si fort l'infidèle,
Qu'à la fin je le serai...

[*Changement d'air.*]

Air : *On n'aime point dans nos Fêtes.*

Mais je la cède à mon rival :
C'en est fait : qu'elle s'accommode !
Je ne l'aime plus.

LA VÉRITÉ.

Votre mal
A bien l'air d'une fièvre chaude :
Plus son accès est violent,
Et moins le malade le sent.

Et croyez-moi, votre belle indifférence n'est
ıtre chose qu'un redoublement.

ARLEQUIN.

Air : *Une jeune Nonnette.*

Au mal qui me possède,
J'aurai le soin

D'appliquer un remède
Qui n'est pas loin.
Au premier cabaret l'on a
De bon Quinquina
Pour ces fièvres-là.
Ô gué lan-la lan-lere, ô gué lan-la.

[*Changement d'air.*]

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Allons, pour me purger enfin
De mes humeurs chagrines,
Prendre chez Monsieur Darboulin,
Quinze, ou vingt médecines.

LA VÉRITÉ.

Air : *De M. Grandval.*

Je ne consulte que vous-même.
N'aimez-vous point mieux en tout cas,
Être bien sûr que l'on vous aime,
Qu'être sûr que vous n'aimez pas?

ARLEQUIN, *rêve.*

Être sûr qu'on m'aime, qu'être sûr que je n'aime pas ! mais, mais bien des réflexions faites, je pense

e a raison. Oui. Reste à savoir comment s'y
lre pour cela.

LA VÉRITÉ.

en de plus aisé. Demeurez avec moi.

ARLEQUIN.

: nom de Madame, par parenthèse?

LA VÉRITÉ.

n me nomme la Vérité.... Vous vous enfuyez!

ARLEQUIN.

oi demeurer avec vous? Fort peu.

LA VÉRITÉ.

Air : *Ma raison s'en va beau train.*

Encore deux mots, s'il vous plaît :
Vous saurez mieux ce qu'il en est.

ARLEQUIN.

Non, non, je ne puis!
Adieu, je m'enfuis!

LA VÉRITÉ.

Quelle humeur pétulante!

ARLEQUIN.

Vous demeurez au fond d'un puits,

Ce Logis m'épouvante,
Lon-la,
Ce Logis m'épouvante.

LA VÉRITÉ.

Rassurez-vous : il ne s'agit pas de me suivre. Il est question de recevoir ici, pour moi, tous ceux qui viendront, & de leur dire leurs vérités, en face, avec la sauce que vous voudrez y mettre.

ARLEQUIN.

Ah, passe pour cela : je me sens d'assez mauvaise humeur, pour m'en bien acquitter ; & s'il vous plaît, Madame, quelle relation cela peut-il avoir à m'apprendre, si l'on m'aime, ou non?

LA VÉRITÉ.

Je vais vous le dire ; écoutez bien : c'est qu'au cas que votre Maîtresse ait pour vous un véritable amour :

Air : *Comme un Coucou que l'Amour presse.*

Elle s'ennuie en votre absence ;
Elle viendra rêver ici ;
Dira tout haut ce qu'elle pense ;
Vous vous éclaircirez ainsi.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

En quel pays sommes-nous donc, où les Amoureux ne manquent pas de venir, & où les Femmes disent ce qu'elles pensent ?

LA VÉRITÉ.

Nous sommes vous & moi dans les Espaces imaginaires.

Air : *J'irai chez vous, ma chère Demoiselle.*

C'est dans ces lieux, que par sa fantaisie
L'homme conduit, s'égare nuit & jour :
Vous y voilà par votre jalousie :
Elle y viendra conduite par l'Amour.

ARLEQUIN.

Ah! ah! je m'oriente! oui, les Espaces imaginaires! oui, c'est ici que la soif & la faim, m'ont fait faire de si beaux voyages. Jarni! que j'y voyois de belles choses, avant que d'être amoureux!

Air : *Sommes-nous pas trop heureux ?*

J'y voyois mille festons
D'andouilles, & de saucisses,
Des maisons de pain d'épices,

Toutes pleines de ratons,
Des tonneaux inépuisables,
Et de vastes magasins,
De gros fromages semblables
A des meules de moulins.

Mais le diable, c'est que je n'étois ici qu'en idée, & m'y voici en chair & en os. J'aurois cru cela impossible...

LA VÉRITÉ.

Aussi cela n'étoit-il jamais arrivé, ni n'arrivera plus jamais. C'est un miracle de Jupiter qui finira dans deux heures. Il veut que pendant ce temps-là je savonne un peu ceux qui viendront.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Voulez-vous y tenir ma place?

ARLEQUIN.

Oui, mais mon ignorance crasse
Est un obstacle à vos faveurs.

LA VÉRITÉ.

Ne vous inquiétez pas.
Je vous prête mes connoissances:
Vous verrez jusqu'au fond des cœurs.

ARLEQUIN.

Que je verrai d'extravagances !

LA VÉRITÉ.

Air : *La Femme à tretin.*

Mais je vous avertis, *bis.*
Que l'ordre qu'on vous donne
Est pour les grands, & les petits :
Ne ménagez personne.
Savonnez-les tretins,
Savonnez-les tretous,
Tretins, tretis, tretous.

ARLEQUIN.

Comment ! je pourrai dire là tout crûment les choses, comme elles sont ?

LA VÉRITÉ.

Tout nûment : comme si je parlois moi-même. M. le Marquis, vous êtes un fat. M. l'Auteur, vous êtes un sot. M. le Gascon, vous êtes trop de choses. M. l'Abbé, vous n'êtes rien. Ainsi du reste.

ARLEQUIN.

Ah, morbleu, quel plaisir ! laissez-moi faire. Et les Femmes ? Tout de même ?

LA VÉRITÉ.

Tout de même. Par exemple ; à celles d'une certaine espèce, abondante à Paris :

Air : *Ma Fille, je vous, &c.*

Belles, vos cœurs sont sans délicatesse,
Sans goût, sans tendresse :
Qui ne sait qu'aimer,
Ne sauroit vous charmer.
Vienne un Faquin, enrichi sur la place,
Et de mauvaise grâce,
Vous montrer ses louis ;
Voilà votre Adonis.

[*Changement d'air*].

Le premier d'entr'eux engraine :
Au plus laid mâtin
Qui frappe, la bourse pleine,
Vous ouvrez, belle Meunière,
Le joli moulin.

Direz-vous bien cela ?

ARLEQUIN.

Oh, le mieux du monde ; parce qu'il est vrai, que cela est bien vrai.

LA VÉRITÉ.

:ore à ces merveilleuses Requinquées, qui, gorgeant, vont toujours disant : Nous autres :tes Femmes ; comme un Normand diroit : ıutres honnêtes gens. Relancez-les-moi d'imıce ; & leur dites de ma part :

: *Mais sur-tout prenez bien garde à votre cotillon.*

Votre oreille a peur d'un flon flon ;
D'un zon, zon, zon, d'un mirliton ;
Vous ne voulez pas qu'un Tendron
Sache ce que c'est qu'un Garçon :
Vous y veillez, comme un Dragon :
Si la Belle entend le jargon,
Vous lui faites grand carillon,
Et vous ne prenez pas garde
A votre cotillon.

ARLEQUIN.

voudrois déjà être à la besogne, & qu'il y : cette graine-là ici autour, pour vous moncomme je l'apostropherois.

LA VÉRITÉ.

Air : *Quel plaisir de voir Claudine.*

Souvenez-vous de ce style :
Tenez, voilà mon miroir,
Il pourra vous être utile :
Commencez par vous y voir.

ARLEQUIN, *se mirant, fait des lazzi; & tout étonné de se voir si noir, il rappelle la Vérité.*

Air : *Nous autres bons Villageois.*

Madame, point de qui proquo;
Me prenez-vous pour une Grue ?
Vous êtes la Vérité ? Vous ?

LA VÉRITÉ.

Oui.

ARLEQUIN.

Madame la Vérité, vous en avez menti.

LA VÉRITÉ.

Pourquoi ?

ARLEQUIN, *continuant l'air.*

Pourquoi ? Parce que *primo*,
Je ne vous vois pas toute nue.

LA VÉRITÉ.

Oh, ce n'est plus la mode.

ARLEQUIN, *jetant le miroir.*

Air : *Dedans mon petit réduit.*

Morbleu, Madame, allez-vous-en,
Vous, & votre miroir, aux diables !

LA VÉRITÉ.

Dis donc, heim ! gros Paysan !
Crois-tu parler à tes semblables ?
Qui te fait lâcher ce gros mot.

ARLEQUIN.

Suis-je une figure à Callot ?
Et votre miroir est un sot,
Qui me fait comme un magot. *bis.*

LA VÉRITÉ.

Ce n'est pas sa faute : il vous fait, comme vous tes.

ARLEQUIN.

Il charge. J'ai bien la peau un peu bise ; mais e ne suis pas noir comme cela.

LA VÉRITÉ.

Pardonnez-moi.

ARLEQUIN.

Cette glace, vous dis-je, est une impertinente, qui se moque des gens.

LA VERITÉ.

Elle n'est point moqueuse ; elle est fidelle : regardez-y mon visage ; vous verrez, si elle ment.

ARLEQUIN, *après avoir confronté.*

Les deux ne sont qu'un ; cela est vrai : mais comment cela se fait-il donc ? Je ne m'étois jamais trouvé si laid.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Si ce miroir est naturel,
Comment sont donc les autres ?

LA VERITÉ.

L'Amour propre aveugle un Mortel
Qui se regarde aux vôtres :
Mais dans le mien, on se voit tel
Qu'on est aux yeux des autres.

Je vous laisse : J'apperçois le Baron de la Caleche que je vous recommande.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, *seul.*

Air : *Du Mirliton* [1].

SI NOS miroirs de toilettes
Ressembloient à celui-ci,
On verroit moins de Coquettes,
En se coëffant dire ainsi :

[*Il minaude.*]

J'ai du mirliton, &c.

SCÈNE V.

LE BARON *de la Caleche*, ARLEQUIN.

LE BARON.

Air : *Quand je vous vois, je vous veux, &c.*

JE SUIS bien fait, jeune & charmant :
Ah, que de moi je suis content!

1 Cet air étoit alors dans sa primeur, & ce mot factice ne vouloit encore dire que mérite.

Tout le beau Sexe, en me voyant,
Me sourît
Me chérit ;
Me convoite à l'instant.
Belles, si vous m'aimez, je vous aime.
Mais seul je ne puis suffire à tant.

ARLEQUIN.

Voilà comme je pensois de moi-même, avant que de m'être vu à ce miroir-ci.

LE BARON, *se caressant le menton.*

Air : *Des fraises.*

Ce beau visage est l'effroi
Des Maris & des Mères :
Il est noble, comme moi :
Je tiens même un peu du Roi.

ARLEQUIN, *à part.*

Chimères, chimères, chimères !

LE BARON, *se croyant seul & faisant le beau danseur.*

Air : *Ah, vous avez bon air.*

Est-il jeune Mousquetaire
Plus propre & galant à faire....

Ah ! ah ! n'ai-je pas bon air ? (*trois fois*).

ARLEQUIN.

Bon air vous avez.

LE BARON.

N'est-il pas vrai, camarade ? tiens : rien que ces jambes-là, regarde-les-moi-bien. L'autre jour sur le Théâtre, avant qu'on levât la toile, qui ne me descendoit qu'au genou, comme je me promenois derrière, vingt Dames des premières loges détachèrent, pour envoyer savoir à qui étoient ces belles jambes.

ARLEQUIN.

Je les reconnois : n'aviez-vous pas des bas rouges ?

LE BARON.

Justement !

ARLEQUIN.

J'étois présent : à telle enseigne, que

Air : *Y-avance, y-avance.*

Le Parterre vous remarqua ;

De respect même vous manqua,

Et cria sur vous d'importance :
Y-avance ! y-avance ! y-avance !
Avec tes beaux bas d'ordonnance.

LE BARON.

Le Parterre n'est pas des mieux morigéné. Passe encore pour cette fois-là : on ne connoît pas l'homme aux jambes. Il n'étoit pas obligé de savoir à qui il parloit : où il n'est pas excusable, c'est avant-hier, à une première représentation que moi, & un essaim de petits Maîtres, nous barrions les coulisses, & le fond du théâtre, & qu'au beau milieu d'eux, le Parterre & moi, nous nous trouvions face à face ;

Air : *Adieu voisine.*

Il me fallut en essuyer
L'humeur acariâtre :
Au lieu d'humblement me prier,
Il fit le diable à quatre,
Et ne cessa pas de crier :
Place au théâtre. *bis.*

ARLEQUIN.

Vous retirâtes-vous ?

LE BARON.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Oui, sans faire semblant de rien :
  Mais, je me vengeai bien. *bis.*
Du théâtre je disparus ;
  Et l'on ne m'y voit plus. *bis.*

ARLEQUIN.

Ah, que c'est bien fait ! voilà pour vous apprendre à vivre, Monsieur le Parterre.

LE BARON.

Il y aura vingt Dames de moins tous les jours, à tous les spectacles.

ARLEQUIN.

D'abord, il n'y a plus à compter sur celles qui envoyèrent savoir à qui étoient vos jambes.

LE BARON.

Place au théâtre ! place au théâtre ! Je ne saurois digérer cela. Parler de ce ton-là à un homme de ma sorte, de ma naissance ! Tu ris, mauvais plaisant. Sais-tu ce que c'est que la naissance ?

ARLEQUIN.

Air: *Gnia pas d'mal à ça.*

Sur la terre & l'onde,
Chacun sait cela :
Puisque tout le monde
A passé par-là.
Gnia rien d' rare à ça
Gnia rien d' rare à ça.

LE BARON.

Diable ! gnia rien d' rare à ça ! comme il en parle !

Air : *Quand le péril est agréable.*

Ainsi raisonne le vulgaire ;
Tout le premier, toi, malotru,
Réponds, & dis-moi : d'où sors-tu ?

ARLEQUIN.

Du ventre de ma mère.

LE BARON.

Es-tu quelque chose ?

ARLEQUIN.

Eh, qui est-ce qui n'est rien ?

LE BARON.

Qui es-tu ? As-tu un nom ? Es-tu titré ?

ARLEQUIN.

Oui ; je suis un Être intitulé, Arlequin.

LE BARON.

As-tu des armes ?

ARLEQUIN, *tirant sa batte.*

Oui ; les voilà.

LE BARON.

Je veux dire des armoiries.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.*

Ce ne sont pas contes pour rire :
[*tirant son cachet*].
Tiens, voilà l'honneur du Blazon.
Ce cachet d'or pourra t'instruire
De la grandeur de ma Maison.

Regarde cette tête de Sinople, en champ de gueule.

ARLEQUIN.

Air : *Toute la nuit je rode.*

Quel grimoire fantasque !

LE BARON.

La tête du Bélier
Pour cimier;
Et pour timbre, le casque:
Preuve que mes ayeux
Glorieux
Furent tous belliqueux.

ARLEQUIN, *sur le ton du dernier vers.*

Oui: mais venez-vous d'eux?

LE BARON.

Eh de qui diable veux-tu donc que je vienne?
Des tiens?

Air: *Pierre Bagnolet.*

La demande est bien à sa place.
Le sot animal! si j'en viens!
De qui viendrois-je donc, de grâce!
Seroit-ce, encore un coup, des tiens?

ARLEQUIN.

Peut-être bien!
Peut-être bien!
Grâce au beau sexe, en fait de race,
On ne sauroit compter sur rien.

Il

ıut vous parler franchement là-dessus.

Air : *Les Filles sont si sottes.*

Ces croissans si bien arrangés,
Ces grands bois de cerf allongés,
Ces chevrons, ces licornes,
Ces casques d'aigrettes chargés,
Tout cela sent les cornes
Lon-la,
Tout cela sent les cornes.

Air : *Amis sans regretter Paris.*

Mais pour moi j'ai de mes destins
Un plus sûr témoignage :
De père en fils, les Arlequins
Ont tous eu mon visage.

la peau du mien prouve infiniment mieux,
ıus les parchemins du monde. Et Monsieur
ıas sans avoir servi ?

LE BARON.

:ore la dernière campagne : &, comme on
ıjours, avec distinction.

Air : *Quand on me parle de Lucifer.*

Je parus là sous le harnois
Avec une fierté Romaine :
On m'y vit à l'assaut deux fois,
Monter en galand Capitaine.

ARLEQUIN.

Et le lieu de ces beaux exploits,

LE BARON.

C'est le camp de Porché-Fontaine.

Malepeste ! il y faisoit chaud ; j'y eus bien soif.

ARLEQUIN.

Et Monsieur n'est pas sans avoir de l'esprit ?

LE BARON.

Plus que de raison, pour un homme de ma qualité. J'en rougis par fois.

ARLEQUIN.

Le rouge ne vous coûte guères.

LE BARON.

Air : *Robin turelure.*

Je chansonne quelquefois :
Je raisonne de peinture :
Je devine tous les mois
Turelure,

Une énigme du Mercure.

ARLEQUIN.

Robin turelurelure.

LE BARON.

Ce qui vaut mieux que tout cela : je suis héritier, depuis hier, de deux millions.

ARLEQUIN.

Alerte ! alerte ! Mesdemoiselles du grand Opéra ! voici une bonne année pour vous.

LE BARON.

Que Jean de Paris y vienne ! on va bien voir un autre équipage.

Air : *Quand je vais à la chasse.*

Suisse à grosse gamache,
Laquais bien découplés ;
Un Cocher à moustache,
Chevaux gris pommelés :
Et pour plus grande pompe,
Un drôle en mon grenier
Qui de sa trom, trom, trom, trompe,
Éveille le quartier.

[*Changement d'air.*]

Air : *Musette de Calliroé.*

Je me veux
Pourvoir encore
D'un grand Maure
Tout des plus affreux :
C'est un masque,
Dont on fait cas.
Plus, un Basque
Tout en taffetas,
Dont la veste
Bleu-céleste,
Ziste & zeste,
Quand il ira courant comme un fou,
Avec grâce,
Vole, & fasse
Frou, frou, frou.

ARLEQUIN.

Air : *Du camp de Porcher-Fontaine.*

Jarnicoton les beaux acquets !
Cochers à moustache, attelage,

Suisse, Maure, Basque, Laquais :
Le Roi dans son château, je gage,
Patapatapan, patapan, pan pan,
Vous recevra tambour battant.

LE BARON.

Air : *Les sept sauts.*

Adieu donc, ma caleche & ma rosse!
Vive mon équipage nouveau!
Quel plaisir, au fond d'un beau carosse,
Tout à l'aise, étendu comme un veau,
De voir un Coureur dispos,
Faire devant mes chevaux,
Un saut, deux sauts, trois sauts, &c.

lieu, l'Ami.



SCENE VI.

BRIMBORION, LE BARON, ...

BRIMBORION, ...

bras un in-folio ...

LE BARON, *à demi-voix.*

Air : *Si pour un pet, fait par hasard.*

C'est un chimérique, un ratier,
Qui meurt de faim dans un grenier ;
Plutôt que de vendre deux lampes,
Quelques vieux marbres tout rompus,
Un peu de bronze, & des estampes,
Dont il trouve vingt mille écus.

ARLEQUIN.

Celui qui les offre est aussi fou que celui qui les refuse. Je n'en donnerois pas un verre de vin.

LE BARON.

Il prétend en avoir des millions. Je vais m'aboucher avec lui : tu connoîtras mieux le personnage. (*à Brimborion*) Vous feuilleterez ce livre-là demain, Monsieur Brimborion. Qu'est-ce qui vous rend de si belle humeur ? Mais c'est votre ordinaire.

M. BRIMBORION.

Air : *Landeriri.*

Monsieur le Baron, il est vrai.

LE BARON.

Un Philosophe est toujours gai.

ARLEQUIN.

Lon-lan-la derirette,
Du bout des dents souvent il rit,
Lon-lan-la deriri.

LE BARON.

Oh, ce n'est pas celui-ci ! il rit à jeun, comme les autres le ventre plein.

BRIMBORION.

La carte a bien changé, Monsieur le Baron.

Air : *Chantez petit Colin.*

Il n'est plus avec moi
Question de misère :
Maintenant j'ai de quoi
Vivre plus à gogo qu'un Roi.

LE BARON.

C'est une bonne affaire !

ARLEQUIN, *à part.*

C'est quelqu'autre chimère.

BRIMBORION.

J'en ai tant & plus !
Je n'étois qu'Irus ;
Me voilà Crésus.

LE BARON.

Grand bien vous fasse ! Je vous en fais mon
pliment. Nous étions, & nous sommes, à-peu-
, vous & moi, dans le même cas.

BRIMBORION.

Air : *Tuton, tuton, tutaine.*

J'étois misérable en effet,
Tuton, tuton, tutaine.

LE BARON.

Et tu, tu, tu,
Tout est donc vendu ?

BRIMBORION.

Et ton, ton, ton !
Et nous en aurons,
De belles maisons,
Repas, violons,

Beaux jeunes tendrons,
Gentilles dondons,
Et nous en aurons,
Tuton, tuton, tutaine.

ARLEQUIN.

De jeunes tendrons, des dondons, des repas... diables! je n'appelle plus cela des chimères.

Air: *Amis, sans regretter Paris.*

Je vais aussi philosophant,
Ami, je vous ressemble:
Touchez-là, je suis bon enfant:
Faisons chambrée ensemble.

BRIMBORION.

Je te crois tel, & j'en suis sûr; car, entre autres choses, je suis un physionomiste infaillible. Ouidà! Viens; je t'associe à ma haute fortune; tu la partageras: tu vas avoir tout ce que tu voudras. Parle, que desires-tu? qu'aimes-tu? tu es à même.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas grand'chose.

Air : *Eveillez-vous belle endormie.*

Et je suis de ces bonnes âmes
Dont les vœux sont fort limités :
J'aime le jeu, le vin, les femmes,
Et toutes mes commodités.

Voilà tout.

BRIMBORION.

Air : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Je te donne l'or à plein coffre,
Et sur le Boulevard je t'offre
Un serrail tout des mieux garnis :
Cent journaux de vigne en Champagne :
Un superbe hôtel à Paris,
Et de beaux châteaux en campagne.

LE BARON.

En Espagne.

ARLEQUIN, *lui sautant au col.*

Grand-merci, patron ! [*au Baron*] Baron, il ura demain grand dîner à l'hôtel : venez m'y r.

Air : *De Grimaudin.*

Allons, morbleu, choquons le verre,
Enivrons-nous !

Baron, allant à votre Terre,
Détournez-vous,
Pour voir le Seigneur Arlequin
Dans son château de Gaillardin.

Car, pour la maison du Boulevard, serviteur! j'y veux aller seul.

LE BARON, *à Brimborion.*

Enfin, vous avez donc eu de vos effets, tout ce que vous vouliez en avoir?

BRIMBORION.

Air: *Ah! que la paresseuse Automne.*

Vraiment, c'eût été grand dommage:
Je voulois vendre comme un fou:
J'en ai mille fois davantage:
J'ai des monts d'or; j'ai le Pérou.

ARLEQUIN.

Vous plairoit-il, mon honnête homme,
Pour boucher déja quelque trou,
Me lâcher toujours quelque somme?

BRIMBORION.

Oh, je n'ai pas encor le sou!

ARLEQUIN.

Qu'appelez-vous ?

BRIMBORION.

C'est que je n'ai pas vendu : j'ai troqué.

Air : *Vas-t-en voir s'ils viennent.*

Mais troqué si finement,
J'en suis si peu dupe ;
Que j'y gagne assûrément
Cent fois le centuple.

LE BARON.

Et, vas-t-en voir s'ils viennent, Jean !
Vas-t-en voir s'ils viennent.

Contre quoi donc avez-vous troqué ? contre des Royaumes ?

BRIMBORION.

Contre bien mieux ; [*montrant son livre*] contre ceci.

ARLEQUIN.

Hoimé !

Air : *Quand la Mer rouge apparut.*

Adieu châteaux & maisons,
Adieu la bombance,

Les tendrons & les dondons,
La panse, & la danse.

BRIMBORION.

Nous aurons de tout cela.
Moyennant ce livre-là.
C'est la cla cla, c'est la vi vi vi, c'est la cu cu cu,
C'est la cla, c'est la vi, c'est la cu,
C'est la clavicule
Jointe à Raimond Lulle.

Deux maîtres trésors ! deux superbes secrets renfermés là dedans.

ARLEQUIN.

Comme vous diriez ?

BRIMBORION.

Air : *D'une main je tiens mon pot, &c.*

Avec le premier on peut
Faire tant d'or qu'on veut :
L'autre si vous aimez les Belles,
Vous fait sans faute adorer d'elles.

ARLEQUIN.

On n'a pas besoin du second,
Si le premier est bon.

BRIMBORION.

Deux cordes à notre arc n'y gâtent rien ; & nous allons voir beau jeu.

ARLEQUIN.

Oui, si elles ne rompent.

LE BARON.

Ma foi, notre cher, vous m'avez bien l'air d'avoir changé votre masette borgne, contre une aveugle ; ce que vous aviez, quoiqu'il ne valût guères, valoit encore mieux, je crois, que ce que vous montrez-là.

BRIMBORION.

Ne valoient guères ! diable, comme vous-dites cela ! un Rembrand, un Othon ! l'Œuvre de Callot ! une mule de Cléopâtre !

Air : *De Triolet.*

Mon beau Rembrand, mon cher Othon,
Pardon, si je puis vous survivre !
Cher Othon, beau Rembrand, pardon !
Je vous regrette tout de bon,
Mon beau Rembrand, mon cher Othon !
Vous valiez mieux que ça, dit-on,

Mais vous n'étiez que toile, & cuivre;
Mon beau Rembrand, mon cher Othon:
Item, encore faut-il vivre.

LE BARON, *à Arlequin qui est entre deux.*

Air: *Vraiment ma Commère oui.*

N'a-t-il pas perdu l'esprit?

ARLEQUIN.

Vraiment, mon Compère oui.

BRIMBORION.

En fat il s'en fait accroire.

ARLEQUIN.

Vraiment, mon Compère voire!
Vraiment, mon Compère oui!

LE BARON, *même air.*

Tu te moques bien de lui?

ARLEQUIN.

Vraiment, mon Compère oui.

BRINBORION.

De sottise il se fait gloire.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Vraiment, mon Compère, voire,
Vraiment, mon Compère, oui.

LE BARON.

Paix! voici Madame la Comtesse de Timbregai: nous avons fait depuis peu connoissance: elle rêve; & je gagerois bien que c'est à moi.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE DE TIMBREGAI, LE BARON, BRIMBORION, ARLEQUIN.

BRIMBORION.

LORGNEZ la tout à votre aise, je vais en me promenant, m'occuper plus utilement à feuilleter la cla cla cla...

LA COMTESSE, *après avoir rêvé quelque temps, dit vivement.*

Je ne rêve qu'à cela: j'en suis ravie, charmée! enchantée!

Air : *La mirtamplain, lantirelarigot.*

L'un n'est qu'un petit magot :
Mais son air m'enchante.
L'autre ne dit presque mot :
La mirtamplain lantirelarigot ;
Mais, j'en suis contente.

LE BARON, *bas à Arlequin.*

Ce n'est pas encore de moi qu'elle parle : en passant, les voilà bien habillés tous deux.

ARLEQUIN.

Un magot, & un sot : qui sont ces deux Messieurs-là ?

LE BARON.

Le Chevalier Bec-en-lair, & son mari.

LA COMTESSE.

Ah, Baron ! vous voilà : vous m'avez entendue, je gage ?

LE BARON.

A bon entendeur demi-mot. Nous expliquons même les énigmes. Vous avez bien raison ;

Air : *La mirtamplain la tirelarigot.*

L'un est un franc godenot.

LA COMTESSE.

Vous l'avez donc vu ?

LE BARON.

Ne le vis-je pas hier chez vous ?

LA COMTESSE, *reprenant l'air.*

Oui, mais il m'enchante.

LE BARON.

Et l'autre, une bête, un sot.

LA COMTESSE.

La mirtamplain la tirelarigot !

Mais, je m'en contente.

LE BARON.

Cela vous plaît à dire. [*Il chante.*]

Madame, en vérité,

Vous avez bien de la bonté.

Pour votre mari passe ! les plus sots souvent ne sont pas les plus mauvais. Mais votre Chevalier Bec-en-l'air, ah! ah ! conscience ! Pour un Amant, cela vous va-t-il ?

Air : *Lanturelu.*

Par-tout l'on vous blâme

D'un si mauvais choix :

C'est un corps sans ame,
Qui n'a qu'un minois.

ARLEQUIN.

Monsieur a deux jambes, lui!

LE BARON.

Convenez, Madame,
Que son poste m'étoit dû.

LA COMTESSE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

Air...

Qui vous parle, mon ami,
Ni de galand, ni de mari!
Bien ou mal faits,
Jolis, ou laids,
C'est à quoi l'on ne prend garde jamais.
Je rêvois à mon joli singe,
Et parlois de mon perroquet.

LE BARON, *à Arlequin.*

Air: *Robin turelurelure.*

Le beau sujet d'entretien,
Quand on a vu ma figure!

ARLEQUIN.

Expliquez-vous aussi-bien,
Turelure,
Les Énigmes du Mercure ?
Robin turelure.

LE BARON.

ui diable devineroit qu'une femme, à qui je
 cour, songe s'il y a des singes & des perro-
au monde !

LA COMTESSE.

Air : *Cotillon des Fêtes de Thalie.*

Mille maris, mille favoris,
Selon mon avis,
Sont de moindre prix,
L'un saute, l'autre baragouine.
ju'ils sont jolis ! qu'ils sont jolis ! qu'ils sont jolis !
Mille maris, mille favoris,
ielon mon avis, sont de moindre prix.

LE BARON.

passionner, comme cela, pour des bêtes !

LA COMTESSE.

Pour des bêtes, Baron! comme vous en parlez! Où étiez-vous l'autre jour? Vous n'auriez pas dit cela.

ARLEQUIN.

Air : *Nannon dormoit.*

Sachons pourquoi.

LA COMTESSE.

Un homme de finance
Entroit chez moi;
Le perroquet commence
A crier aussi-tôt:
Maraud! maraud!
Maraud! Coquin!
Coquin! Maraud!
Un homme a-t-il plus d'intelligence?

LE BARON.

La rencontre est heureuse, je l'avoue; mais.....

LA COMTESSE.

Pour mon singe, il vous fait des moues, des gambades, des sauts, des soubresauts.

Ah! qu'ils sont jolis! qu'ils sont jolis! &c.

LE BARON.

Des culbutes de singe ne sont bonnes qu'à divertir des polissons, dans le préau d'une Foire.

ARLEQUIN.

Haut la patte ! Vous me déchirez ma robe. Respect à la Foire ! Une culbute a son mérite.

Air : *Ma pinte, & m'Amie, au gué.*

Oui, Monsieur, & trouvez bon
Qu'on vous le dispute :
Je connois mainte guenon,
Qui, de haute lutte,
A, de plus d'un grand Seigneur,
Gagné l'argent & le cœur,
Par une culbute, ô gué ! par une culbute.

LA COMTESSE & ARLEQUIN.

Par une culbute, ô gué ! par une culbute.

[*Arlequin fait un saut périlleux*].

LE BARON, *bas.*

C'est un Cap-Verd, que la tête de cette femme-là ; elle n'est peuplée que de singes & de perroquets.

ARLEQUIN.

Allons, Monsieur, donnez-lui son change.

Air : *De la Palisse.*

Parlez-lui de votre train.

[*à la Comtesse*].

Peut-être Madame ignore,
Que Monsieur grossit demain
Son train d'un Basque & d'un More.

LA COMTESSE.

La belle emplette ! Mon singe à lui seul est un Basque & un More tout-à-la-fois.

Fin de l'air : *Ma pinte & m'Amie, ô gué.*

More, pour le coloris ;
Premier Basque de Paris
En fait de culbute,
O gué !
En fait de culbute.

[*à Arlequin*].

Touche-là, toi, mon ami ! Si j'en étois à vouloir faire un choix, ce seroit sur toi qu'il tomberoit, plus que sur tout autre. (*Au Baron*).

Air : *Dondaine, dondaine.*

Je ne saurois vous exprimer *bis.*
A quel point il sait me charmer :
Je l'aime ! je l'aime !

LE BARON.

Vantez-vous bien d'aimer
La laideur même.

ARLEQUIN.

Qu'appelez-vous, la laideur même ? Eh ! Mon-
ır le Baron de Cucuba !

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Je suis bien aussi beau que vous.

LA COMTESSE.

Baron, n'en soyez point jaloux !
Si je lui donne l'avantage,
C'est qu'il ressemble trait pour trait
A mon singe par le visage;
Par le corps, à mon perroquet.



SCÈNE VIII.

LE BARON, LA COMTESSE, ARLEQUIN, BRIMBORION, *rentrant, son livre à la main, & frappant du plat sur l'endroit ouvert.*

LE BARON.

TOUJOURS son singe & son perroquet dans la tête !

LA COMTESSE.

Telle est ma jolie
Folie ;
Telle est ma folie !

Air du Canon : *J'aime le vin, & moi l'oignon, & moi la belle Jeanneton.*

LE BARON.	BRIMBORION.	LA COMTESSE.
J'aime un beau train !	Moi, mon bouquin !	Moi, mon singe & mon perroquet !
J'aime un beau train !	Moi, mon bouquin !	Moi, mon singe & mon perroquet !
J'aime un beau train !	Moi, mon bouquin !	Moi, mon singe & mon perroquet !
J'aime, &c.	Moi, &c.	Moi, &c.

ARLEQUIN.

Air : *Le Carillon de Nantes.*

Gnin, gnin, gnin, gnin, gnin, gnin, gnet....
Ah, jarni !
Qu'est ceci ?
Quel chien de charivari !
Silence ! silence !

Paix ! de par tous les diables ! paix ! Je vais tous les trois vous accorder.

LE BARON.

Oui : dis, qui de nous trois a raison ?

BRIMBORION.

Juge.

LA COMTESSE.

Parle : oseras-tu prononcer contre moi ?

ARLEQUIN.

Vous, Monsieur Cucuba, Baron de la Calèche, vous n'êtes qu'un fat.

BRIMBORION.

Fort bien : & moi ?

ARLEQUIN.

Un fou.

LA COMTESSE.

Voilà parler ! mais, moi ?

ARLEQUIN.

La plus impertinente des trois. Je suis ici une bouche de vérité. Je fais mon rôle.

LE BARON, *à coups de canne.*

Air : *Jean Gile ; Gile, joli Jean.*

Vous êtes un Juge habile
Jean Gile, Gile, joli Jean.

LA COMTESSE, *lui ayant arraché sa batte.*

Et voilà pour votre style,
Jean Gile, Gile, joli Jean.

BRIMBORION, *à grands coups de livre.*

Gile, joli Jean, joli Jean, Jean Gile
Corrigez-vous en.



SCÈNE IX.

ARLEQUIN, *seul.*

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Le métier m'offrit des attraits ;
J'en faisois mes délices :
Juge, qui voudra désormais ;
Maugrebleu des épices !

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Serviteur à la Vérité !
Me voilà bien frotté. *bis.*
D'un autre elle peut se pourvoir :
Je cède le parloir. *bis.*

Je vais lui rendre compte de la recette qu'elle m'a procurée, si elle veut la faire elle-même.



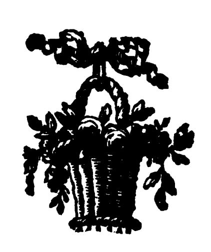
SCÈNE X.

SANSONNET, *Poëte qui rêve à un couplet.*

Air : *Vous m'entendez-bien.*

RIMEURS, qui, la plupart du temps,
Pour une rime, à belles dents,
Vous arrachez les ongles.... [*il rêve*].
Eh bien ?
[*il rêve*].

Ongles... ongles... le Diable emporte les ongles ! Messieurs de l'Académie devroient bien débarrasser la langue de ce mot-là. De quoi y sert-il, dès qu'il ne rime à rien ?



SCÈNE XI.

SANSONNET, TROTINET,
Maître de danse.

[*En rêvant tous deux, ils se choquent & se renversent*].

SANSONNET, *se relevant.*

PESTE soit de l'étourdi !

TROTINET, *se relevant aussi.*

Et de l'étourdi aussi !

SANSONNET.

Ah ! eh ! c'est vous, Monsieur Trotinet, le Coryphée de la danse !

TROTINET.

Oui, Monsieur Sansonnet, le Poëte sans pair !

SANSONNET.

Je vous croyois aux Tuileries, où nous nous rencontrons de même.

TROTINET.

Air : *Chantez, petit Colin.*

De Monsieur Sansonnet
La Muse est en goguette.

SANSONNET.

Oui, Monsieur Trotinet,
Je travaille après un couplet
Qui me trotte à la tête.

TROTINET.

Mon abord mal-honnête
Vient d'un passe-pié,
Fait plus d'à moitié,
Qui me trotte au pié.

SANSONNET.

A propos de cela, mon ballet est-il prêt ?

TROTINET.

Quel ballet ? J'en ai cent sur le trottoir.

SANSONNET.

Pour la fin de ma Comédie, où certa
Satirique étrillé....

TROTINE

TROTINET.

Il est prêt. Mais, Monsieur Sansonnet, rien pour rien.

SANSONNET.

Vous serez payé, à la première représentation.

TROTINET.

Non, non. Tout à l'heure. Je ne veux de vous qu'un impromptu.

SANSONNET.

Parlez.

TROTINET.

Quatre vers, pour être mis sous mon portrait, qu'on a gravé.

SANSONNET.

Vous gravé! Monsieur Trotinet gravé! à quel titre?

TROTINET.

De premier Maître de danse de France,

Air: *M. de la Palisse.*

Oui, mon cher ami, gravé,
Comme on grave les Illustres.

SANSONNET.

En ce siècle dépravé,
On grave aussi bien des Rustres.

Il faut avouer que le burin est bien de loisir: une Médaille de Maître de danse! La belle pièce de Cabinet, pour satisfaire l'œil des curieux!

TROTINET.

Air: *Talaleri talalerire.*

A toute la race future,
La main d'un Graveur excellent
A transmis ma noble figure:
Digne prix d'un rare talent!
Voilà ce que la danse attire;
Talaleri, talaleri, talalerire!

SANSONNET.

Air: *Le Seigneur Turc a raison.*

Et moi, Versificateur
Cependant je rampe!

TROTINET.

Être gravé, quel honneur!
Pour un homme de ma trempe!

Quel dépit pour mes rivaux,
De voir entre cent Héros,
Trotinet en Estampe !

Il faut dire aussi que je n'ai pas gagné ma renommée, les deux pieds dans un chausson.

Air : *Flon, flon.*

Je n'ai pas sans fatigue,
Acquis le noble don
D'exceller dans la gigue
Et dans le rigaudon.
Flon, flon larira dondaine, &c.

Air : *La Ceinture.*

Lorsque nous primons dans notre Art,
Voyez, jusqu'où cela nous pousse.

SANSONNET.

Dès demain j'achète au plus tard,
Votre visage en taille douce !
Où cela se vend-il ? Chez qui ?

TROTINET.

Air : *Tout le long de la rivière.*

Chez homme, chez femme :
Voyez au Palais,

Au Pont-Notre-Dame,
Et sur tous les Quais,
Tout le long de la rivière,
Lere, lon-lanla,
Tout le long de la rivière,
Vous me verrez-là.

Dimanche encore, j'eus le plaisir de me voir étalé sur le Pont-Neuf. J'étois mis entre Luther, & l'Ambassadeur de Perse. Nous fûmes vendus sous mes yeux quinze beaux sous, tous trois l'un portant l'autre. Comme il va s'en faire une nouvelle édition, vous rendriez un service au Graveur de m'enrichir d'un quatrain.

SANSONNET.

Air : *Gnia pas d' mal à ça.*

La chose est facile,
Dès qu'il vous plaira :
Sur un Vaudeville
Mettons ces vers-là.

TROTINET.

Gnia pas d' mal à ça,
Gnia pas d' mal à ça.

L'éloge d'un Maître de danse doit être sur le ton gaillard.

SANSONNET.

Voici, qui vous ira à merveille : le couplet s'adresse aux beaux esprits.

Air : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Esprits, qu'un feu céleste embrase,
Sur le dos du cheval Pégase
A la gloire vous parvenez :
Mais cet illustre personnage,
A, sur ses deux pieds bien tournés,
Fait joyeusement le voyage.

TROTINET.

Que je vous embrasse ! on ne peut mieux dire ! vous aimez & révérez la danse, vous prospérerez.

SANSONNET, *à part.*

J'enrage de voir qu'il ne sent pas que je me moque de lui ! j'aimerois autant le louer. N'offense pas, je le vois, un sot, qui veut.

TROTINET.

Il est temps que j'en vienne au ballet, que je vous ai promis. Voyons. La Pièce finit par des coups

de canne, ou de bâton, qu'on donne à votre Satirique; n'est ce pas.

SANSONNET.

Vous y êtes. Le divertissement est à la queue des coups de bâton.

TROTINET.

Vous êtes un peu caustique, M. Sansonnet.

Air: *Quand le péril est agréable.*

Dites la vérité: je gage
Que vous vous êtes peint ici.

SANSONNET.

A qui parlez-vous? Prenez-y garde.
Mes épaules ont, Dieu merci,
Encore leur pucelage.

TROTINET.

Point de querelle, crainte de bravoure! il ne s'agit pas ici de se battre, mais de danser: ici donc la décoration change: imaginons-nous que la voilà changée. [*Elle change*].

SANSONNET.

Faites comme moi. Je la vois, comme si j'y étois. Elle représente une belle campagne. Après?

TROTINET.

Viennent les jeux & les ris pour les danses.

SANSONNET.

Fort bien : les voilà.

TROTINET.

Suivis des bienséances, comme vous l'ordonnez.

SANSONNET.

Les voilà qui se placent en rang d'oignons avec la Prudence à leur tête.

TROTINET.

Air : *Bullimbrock toujours agréable.*

Voilà donc votre affaire prête,

[*Aux danseurs*].

Partez, qu'on commence la fête !
Et voltigez, jupe & cotillon !
Et allons donc, jouez violon !

DANSE DES JEUX ET DES RIS.

LA PRUDENCE, *chante.*

Air : *de M. VOISIN.*

Par vos vers badins,
Par vos traits malins,

Satire amusante,
Morale innocente,
Dissipez les erreurs, & l'ennui des humains !
Consultez-moi toujours dans un pas si glissant,
Il faut plaire en instruisant,
Et l'on plaît en faisant rire ;
N'allez donc pas plus avant :
De la gaîté sans satire !
Toute vérité souvent
N'est pas bonne à dire.
Par vos vers badins,
Par vos traits malins,
Critique innocente,
Morale amusante,
Dissipez les erreurs, & l'ennui des humains.

(*On danse.*)

VAUDEVILLE.

Air : *de M. Voisin.*

Un Mari, sur le point d'honneur,
Délicat jusqu'à la fureur,
Me vante sa Femme, & l'admire :

Je ne le tire pas d'erreur.
Toute vérité n'est pas bonne à dire.

Si d'aventure, votre Époux
Vous juroit qu'il n'est pas jaloux,
Et du passé vouloit s'instruire;
Jeunes Épouses, taisez-vous.
Toute vérité n'est pas bonne à dire.

Un Gascon dit, qu'il a du cœur;
L'Abbé, qu'il a de la pudeur:
J'ai mes raisons pour y souscrire;
Et ma première, c'est la leur.
Toute vérité n'est pas bonne à dire.

Si vous n'êtes pas satisfaits,
Messieurs, daignez être discrets;
A vous permis, tout bas d'en rire:
Mais, de grâce, point de sifflets!
Toute vérité n'est pas bonne à dire.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA VÉRITÉ.

Air : *L'autre jour au bord d'une fontaine.*

En ces lieux je ne vois plus paroître
L'homme qui fait mon emploi.
Je saurois volontiers pourquoi :
Lui-même il me cherche peut-être ;
On s'égare aisément ici.
J'entends quelqu'un : le voici.

SCÈNE II.

LA VERITÉ, ARLEQUIN.

LA VERITÉ, *à part.*

A l'air un peu maté.

Air : *Et zon, zon, zon.*

Ce visage attristé
Sent bien les croquignoles :
Auroit-on vergeté
Par hasard ses épaules,
Et zon, zon, zon.
De quelques coups de gaules ?
Et zon, zon, zon.

ARLEQUIN.

Riez, Dame Alizon.

LA VERITÉ.

Air : *La nuit & le jour.*

Ami, bon jour : eh bien,
Avez-vous fait merveilles ;
Et sans ménager rien,

Bien frotté les oreilles
Des fous
Arrivés chez nous?
Hem! on a bien été régalé, je crois.

ARLEQUIN.

Oh! oui. Tout des mieux! vantez-vous en.

LA VERITÉ.

Air : *Attendez moi sous l'orme.*

A ce que j'en puis croire,
Le métier vous plaît donc?
Entre nous, à ma gloire,
Convenez qu'il fait bon,
Bravant l'indigne audace
Des faquins respectés,
D'oser leur dire en face
Toutes leurs vérités.

C'est un passe-temps délicieux! qu'en dite vous?

ARLEQUIN.

Délicieux!

LA VERITÉ.

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.*

L'orgueil de ces têtes folles,
Est comme un fardeau pesant,
Qui fait plier les épaules,
Au Sage peu complaisant :
Une fois en leur présence,
Quand il a dit ce qu'il pense,
Son dos en est moins chargé.

ARLEQUIN, *se le frottant.*

En effet
Le mien est bien soulagé.

LA VERITÉ.

Air : *La faridondaine, la faridondon.*

Je gage qu'ils ont fait les sourds.

ARLEQUIN.

Eh non, de par tous les Diables ! non.

LA VERITÉ.

Tant mieux, j'en suis ravie !
Je gage donc que vos discours,

Vifs, & pleins d'énergie,
Les auront mis à la raison.

ARLEQUIN.

La faridondaine, la faridondon.

LA VERITÉ.

Et qu'ils vous ont dit, grand'merci.

ARLEQUIN.

Biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

LA VERITÉ.

Ayez donc bon courage.

Air : *Adieu, voisine.*

Continuez jusqu'à ce soir,
A leur chanter leur gamme !

ARLEQUIN.

Oh, je vous cède le parloir,
Du meilleur de mon âme,
Tenez, voilà votre miroir,
Adieu, Madame.

LA VERITÉ.

Oh, non pas, s'il vous plaît ! vous acheverez la corvée.

Air : *Le Menuet de la chasse.*

Car, au genre humain,
Jusqu'à demain,
Je donne enfin
Audience ici,
Mon ami.

ARLEQUIN.

Présidez-y.

LA VERITÉ.

Qu'est-ce qui vous chasse ?

ARLEQUIN.

J'ai l'épaule, je le voi,
Trop foible pour cet emploi.

LA VERITÉ.

Ah, demeurez de grâce !
N'abandonnez pas la Place !

ARLEQUIN.

Non, non,
Je n'entends point raison !

LA VÉRITÉ.

Air : *Le fameux Diogène.*

Votre Belle est peut-être
Sur le point de paroître :
Courage, mon garçon !
Ne partez pas si vîte !

ARLEQUIN.

Vraiment, ceci mérite
Quelque réflexion.

Mais, foi de Vérité ! viendra-t-elle ? Le croyez-vous ?

LA VÉRITÉ.

Si elle ne vient pas, c'est qu'elle n'aime personne, & du moins vous ne serez plus jaloux. Si elle aime, ou vous, ou quelqu'autre, sans doute elle viendra : voyez la venir : jetez-vous à part ; elle dira ce qu'elle pense, & vous saurez à quoi vous en tenir alors.

ARLEQUIN.

Patience donc ! le pré vaut bien la fauchure.

[*mettant la main sur son cœur*].

Air :

Air : *M. la Palisse est mort.*

Je sens quelque chose ici,
Qui m'engage à vous complaire :

[*Et puis sur son dos*].

Et là, quelque chose aussi
Qui me dit de n'en rien faire.

[*Il change d'air*].

Air : *Robin turelure.*

Entre les deux me voilà.
Bien en peine de conclure.

LA VÉRITÉ, *riant.*

Qu'est-il donc arrivé-là ?
Turelure.

ARLEQUIN.

Une fort sotte aventure,
Robin turelure.

Air : *Les Amours triomphans.*

Un trio peu sensé
M'a pris pour Juge :
Et moi j'ai prononcé

Sur leur grabuge,
Selon votre ordonnance.
Ne les abusant en rien:
Et pour ma récompense
On m'a... vous m'entendez-bien.

LA VÉRITÉ.

Talera, talera, tarela, la, la; talera, talera.

Air: *Quand la Bergère vient des champs.*

Allez, allez, n'ayez plus peur
De ce malheur.
Reprenez cœur:
Il ne vous viendra désormais
Que des pratiques
Très-pacifiques:
Restez en paix!

Je vous avertis seulement, que voilà le chemin de la Vanité. Si quelqu'un arrive par-là, mesurez un peu vos termes. Ces sortes de gens-là sont scabreux. Adieu. Je m'enfuis.

ARLEQUIN.

Mais s'il fait aussi sûr ici, que vous dites, pourquoi vous enfuir?

LA VÉRITÉ.

C'est pour éviter des fous, soi-disans Philosophes qui me cherchent, il y a des milliers d'années; & à qui, pour de bonnes raisons, à lui connues, Jupiter me défend de ne me jamais laisser voir.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, *seul.*

HASARDONS encore une séance!

Air: *Quel plaisir de voir Claudine!*

Pouvant boire avec lui pinte,
Au bâton je m'offre encor:
L'ennui, la soif, & la crainte,
Omnia vincit amor.

(*Il voit venir quelqu'un par le chemin de la Vanité, & veut s'enfuir.*)

Hoimé! ce n'est qu'une femme! tenons ferme: héé! je me la remets: c'est la Marquise de Feuillemorte!

SCÈNE IV.

LA MARQUISE [1] DE FEUILLE-MORTE, ARLEQUIN.

LA MARQUISE.

Air : *Ce sont les amours qui font les beaux jours.*

QUE je hais les hommes !
Qu'ils sont corrompus !
On ne chante plus
Au siècle, où nous sommes :
Ce sont les amours
Qui font les beaux jours ;

Il y a trente, ou quarante ans, que déjà l'Amour commençoit furieusement à dégénérer ; mais il y avoit du moins de cette espèce d'amour qu'on nomme galanterie : mais à présent, les hommes ne considèrent plus le beau sexe.

1 Il est bon d'observer que le rôle de la Marquise ridicule, étoit joué par le sieur Hamoche, le plus joli Pierrot de la Foire, en ce temps-là.

Air : *Ce n'est point par effort qu'on aime.*

Leur impertinence est extrême.

(Son éventail lui échappe de la main, Arlequin le ramasse, & le lui rend, avec un respect galant.)

De ce jeune homme, je fais cas :
Celui-là mérite qu'on l'aime :
Car aujourd'hui, je pense, hélas !
En nous voyant tomber nous-même,
Qu'on ne nous ramasseroit pas.

ARLEQUIN.

Madame, à ce que je vois, ne pense pas trop favorablement des hommes.

LA MARQUISE.

Air : *Que faites-vous Marguerite ?*

Ah ! ne plaidez pas leur cause.

ARLEQUIN.

D'où vient contre eux ce couroux ?
Ont-ils encor quelque chose
A démêler avec vous ?

LA MARQUISE, *à part.*

Je trouve la question singulière. (*haut*) Non

certes, aujourd'hui, ni jamais : mais c'est une race, dont je ne veux plus entendre parler.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Ce sont des animaux sans âmes,
Occupés du soir au matin,
Du jeu, de la chasse, & du vin :
Presque jamais des femmes.

ARLEQUIN, *à part.*

C'est toujours un vice de moins.

LA MARQUISE.

Et que va devenir cependant l'amour, le tendre amour, l'aimable amour ?

ARLEQUIN.

Dormez tranquille, Madame, tant que les hommes aimeront le plaisir : l'amour saura que devenir.

Air : *Faire l'amour la nuit & le jour.*

Où sera la beauté,
La grâce, la jeunesse,
L'homme aura la bonté

D'aller faire sans cesse
L'amour,
La nuit, & le jour.

Il est vrai qu'aujourd'hui l'amour est un oiseau sur la branche, qui ne veut pas qu'on lui tienne long-temps le bec à l'eau, ou il s'envole.

LA MARQUISE.

Et qui parle de le lui tenir ? Dites que, s'il est un oiseau, c'est un butor sans yeux, & sans oreilles. Quand j'ai de jeunes cavaliers à ma toilette,

Air : *Est-ce ainsi qu'on prend les Belles.*

J'ai beau jouer des prunelles,
Montrer ma gorge & mes bras;
Blâmer tout haut les cruelles;
Les cœurs ne s'émeuvent pas.
Est-ce ainsi qu'on prend les Belles, &c.

Qu'avez-vous à répondre à cela ?

ARLEQUIN.

Puisqu'il faut qu'on vous réponde, Madame ; il est bon de vous avertir à qui vous parlez, & que je représente ici la Vérité toute nue.

LA MARQUISE.

Toute nue, soit : c'est ce que je demande. Parlez. Est-ce ainsi qu'on prend les Belles ?

ARLEQUIN.

Allons pas à pas : que reprochez-vous aux hommes ?

Air : *C'est un certain je ne sais qu'est-ce.*

Ils n'osent pas manquer, je croi,
Pour vous de politesse.

LA MARQUISE.

Non certes : grâce à ma noblesse !
Mais ces Messieurs-là, près de moi
N'ont plus un certain je ne sais qu'est-ce :
N'ont plus un certain je ne sais quoi.

ARLEQUIN.

Chaque chose a sa saison ; ils sont dans la leur, & vous dans la vôtre.

LA MARQUISE.

Enfin je n'y connois plus rien. Par exemple, il y auroit cent premiers jours de l'an, dans l'année, ce seroit cent fois ma fête ;

Air : *Marotte n'est pas si sotte.*

Qu'on ne prendroit pas la peine
De m'adresser un poulet :
Pas la moindre aubaine,
Pas la moindre étrenne,
Pas un billet,
Pas un bouquet.
Moi qui tarissois la veine
Des Rimeurs à mon sujet !

ARLEQUIN.

Je vous l'ai déjà dit : ils se taisent par respect.

LA MARQUISE.

Air : *du Mirliton* [1].

Justement, par ce silence,
Ils me manquent de respect.
Admirez leur insolence,
Je n'ai pas eu mon couplet,
Dans les mirlitons, mirlitons, mirlitaines,
Dans les mirlitons dondons.

---

[1] On venoit de publier, sur les galanteries du jour, un nombre infini de couplets fort ingénieux, contre toutes les belles Femmes de la Cour & de la Ville.

Et cependant, on y avoit insulté tout ce qu'on croyoit d'aimable à la Cour & à la Ville : me direz-vous encore que ce soit là du respect dont je me doive bien applaudir ? Il n'y a plus d'hommes, vous dis-je. L'autre jour encore, je sortis du spectacle si scandalisée, que je jure de n'y retourner jamais.

ARLEQUIN.

Qu'arriva-t-il donc ?

LA MARQUISE.

Air : *Hélas! c'est bien sa faute.*

Brillante, comme me voilà,
Dans une loge à l'Opéra,
J'étois en bagnollette;
Et, pour moi, l'on ne braqua là
Pas la moindre lorgnette,
Lonla,
Pas la moindre lorgnette.

ARLEQUIN.

Vous dirai-je la cause d'un pareil abandon?

LA MARQUISE.

Dites, pour que j'y remédie, si je puis.

ARLEQUIN.

Passe, pour prendre votre parti; car pour y remédier, je vous en défie.

Air : *Ce n'est qu'une médisance.*

On dit que, depuis vingt ans,
Vous avez fait votre temps.

LA MARQUISE.

Ce n'est qu'une médisance.

J'ai encore vingt bonnes années de rouge & de blanc, avant d'en être aux vieux Abbés.

ARLEQUIN.

D'un visage en décadence.

LA MARQUISE.

Comment donc? quelle impudence?

ARLEQUIN.

C'est la pure vérité.

LA MARQUISE.

Mon visage en décadence! y pense-t-on?

[*elle cherche dans ses poches.*] Mon miroir ! mon miroir ! que je voie un peu cela ! Est-ce donc là un visage qui menace ruine ?

ARLEQUIN.

Tenez, tenez, Madame, en voilà un meilleur que le vôtre ! Voyez-vous là-dedans !

LA MARQUISE.

Air : *Mordienne de vous.*

Ah ! fi donc ! l'horreur !
L'affreuse grimace !
Mais, je me fais peur !
Ce n'est point là ma face !
Ôtez-moi cela !
Quell'glace ! quell'glace !
Ôtez-moi cela !
Quell'glace est-ce-là ?

ARLEQUIN.

C'est un miroir que la Vérité, en propre personne, a remis en mes mains, pour dissiper les illusions de l'amour-propre. Je me suis désabusé tout le premier.

Air : *Il y a trente ans que mon cotillon traîne.*

Vous voyez bien mon teint couleur d'ébeine ;
Je le croyois de neige auparavant.

LA MARQUISE.

Je ne sais pas si mon attente est vaine ;
Mais je sais bien, hélas ! que pardevant,
Il y a trente ans
Que mon cotillon traîne,
Il y a trente ans
Que mon cotillon pend.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, MICHAUD, NICOLE.

ARLEQUIN.

DES VILLAGEOIS dans les Espaces imaginaires ! 'aurois cru ces canailles-là plus sensées que nos onnêtes-gens. Qui vous amène ici, mes enfans ?

MICHAUD.

Air : *Les adieux de Mississipi.*

Je laissons notre asyle,
Pour aller tous les deux,
A Paris la grand'Ville.

ARLEQUIN.

Eh, quoi faire là, bonnes gens, à l'âge où vous voilà ?

NICOLE.

J'allon bouté là note domicile,
Et vivre en gro Monsieu,
Auprès de note fieu.

ARLEQUIN.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.*

N'étiez-vous jamais de chez vous,
Sortis ni vous, ni votre femme ?

MICHAUD.

Hailà non ! & même, entre-nous,
Tené, je sens qu'au fond de l'ame,
M'est en mal de note cloché.

NICOLE, *pleurant.*

Et moi de Monsieu le Curé.
Al étoit si brave homme.

MICHAUD.

Oh dame, aga, Nicole, gnia pu ici de reculance.

Air : *Un soir, après roquille.*

J'avon, pour bian de cause,
Pieuré note saou :
Poin d'épène sans rose,
J'aimion note trou.
Mais morgué que de belle chose
J'allon voir itou !

Air : *Le dindandon de la Mélusine.*

Le logis de note bon Roi,
Tout d'or, & tout d'argent, je croi ;
Tout au biau mitan de la Seine,
J'entendron la Samaritaine,
Din dan don, dans din dandon,
Qui carillonne aussi, dit-on.

NICOLE.

Encore on dit que ça se voit tous lé jours pour rian. Qu'eu plaisir ! dites donc ?

ARLEQUIN.

Votre fils vous a donc mandé qu'il avoit bien fait ses petites affaires, & que vous n'aviez qu'à le venir joindre ?

MICHAUD.

Air : *Que faites-vous Marguerite.*

De nous bailler tant de joie,
Mon drôle n'a pas eu soin :
Je n'en ons ni vent, ni voie,
Dépis quinze ans qu'il est loin.

ARLEQUIN.

Quelqu'un, du moins, vous aurà dit qu'il est à son aise ?

NICOLE.

Parsonne.

ARLEQUIN.

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Par où l'avez-vous donc appris ?
Est-ce par une affiche ?

MICHAUD.

Eh, mais ! drès qu'on est à Paris,
Est-ce qu'on n'est pas riche ?

NICOLE.

Air : *La jeune Isabelle.*

Guia point de misère
Dans s' bel endroit-là.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Voilà la chimère
De ces manants-là.

MICHAUD, *montrant son habit.*

Ce bel équipage,
Est tout mon trésor :
Et tout mon village
Me croît cousu d'or.

ARLEQUIN.

ais, pauvres innocens, que vous êtes, si de-
uinze ans; vous n'avez point de nouvelles
tre fils, qui, dites-vous, est à Paris, com-
prétendez-vous l'y déterrer ?

MICHAUD.

pargué! qui langue a, à Rome va.

Air : *Nicolas va voir Jeanne.*

Je l'avons bian pendue,
Elle, & moi, guieu-marci :
J'iron de rue en rue ;
Je ne son pas en souci.

ARLEQUIN.

Vous perdez bien des pas,
Nicolas,
Et dame Nicole aussi.

Mais encore, voyons :

Air : *Par bonheur ou par malheur.*

Sur quoi fondez-vous, amis,
La Fortune de ce Fils ?
Avoit-il de l'impudence ?

NICOLE.

Li impudent ! fi donc ! tout au contraire. A plus de quinze ans, al étoit ancore pu honteux qu'une fille.

ARLEQUIN.

Tant pis. Étoit-il fripon ? Cela n'est pas incompatible.

MICHAUD.

A qui parlez-vous ? Li fripon ! jarnigoi ! je le voudrois bien voir ! Dame, ardé ! Je sons que de pauve bargé : mais morguoi, autant brave jans, qu'il y ait dé Farmié dans le Royaume, sans en excepter les pu généraux, & je croyons bian qu'il nous rassambe !

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas le diable. En récompense, avec toute sa simplicité, peut-être, en tout bien, en tout honneur, a-t-il le talent d'appareilleur.

NICOLE.

Queu talent, dites-vous-là ?

ARLEQUIN.

Celui de se connoître à de jolis petits minois de bonne volonté, de les indiquer, & d'en procurer le passe-temps à des Richards reconnoissans.

MICHAUD.

En voici bian d'eune autre ? Note fieu procureux de passe-temps.

ARLEQUIN.

La peste ! c'est un beau chemin, celui-là, pour qui veut bientôt faire le sien à la Cour, comme à la Ville.

MICHAUD.

Je voudrois voir qu'il eût pris ce chemin-là : je le ramenerois bian prendre celui des vaches.

Air : *Des Trembleurs.*

S'al étoit si misérabe,
Je serois, jerni le Diabe,
Moi, tout le premier capabe
De l'étrangler bien & biau.

NICOLE.

Vaudroit mieux, par conscience,
Qu'al eût été drez l'enfance,
Et même avant sa naissance,
Étouffé dan le berciau.

ARLEQUIN.

Vous parlez comme des Anges : mais vous ne parlez pas françois.

MICHAUD.

Air : *Lonlanla derirette.*

J'avon bian drassé note enfan :
Al étoit sage, & prou savan.

ARLEQUIN

Savant !

NICOLE.

Oui, Monsieu le Curé en avoit pris soin, comme du sien prope.

ARLEQUIN, *continuant l'air.*

Landerirette!

Savant!

La belle ressource à Paris!

Landeriri!

Faites-le encore bel-esprit, si vous voulez, il n'en sera guères plus avancé. Or ça, m'en croirez-vous?

MICHAUD.

Femme, acoute, al en sait pu long que nous: croyon ce qui nous en dira.

ARLEQUIN.

Air: *Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.*

Tous les deux m'en croirez-vous?

NICOLE.

Oui, Monsieu, conseillez-nous!

ARLEQUIN.

Croyez-moi donc, bonnes gens;
Retournez-vous-en, retournez-vous-en!
N'exposez pas vos vieux ans
A des repentirs cuisans.

Air : *Le Démon malicieux & fin.*

N'allez pas chercher votre malheur :
Votre fils, s'il est garçon d'honneur,
Vainement à la fortune aspire.
S'il est sans bien, ou, si le drôle en a,
Puisqu'il est encore à vous écrire,
C'est un coquin qui vous méconnoîtra.

MICHAUD.

Que dis-tu à ça, Nicole ? Lia queuque chose de vrai la dedan.

NICOLE.

Mafi, je sis d'avis que je nous en retournions. Je sens que tout le biau carillon de la Samaritaine ne vaut pas la clochette de note vache.

Fin de l'air : *Hanneton vole, vole, vole.*

La clé des champs ! [*trois fois.*]

MICHAUD.

Air : *Liron, liron, lirette.*

Vous avez tous les deux raison :
Tout le monde est bian traite.
Vien-tan, Nicole ; retournon

A notre maisonnette,

Garder nos moutons,

Lirette, liron, liron, liron, lirette.

ARLEQUIN.

Voilà de vrais Bergers, ceux-là. Ils sont sensés: quoi, comme dans le reste, ils ne ressemblent res à ceux de nos Pastorales. Ils font bien.

SCÈNE VI.

LEQUIN, un BOURGEOIS de Paris.

ARLEQUIN.

QUI en veut ce furieux-là! il semble qu'il vouit tout tuer.

LE BOURGEOIS, *à part.*

Je ne vois d'autre remède à cela que de se idre.

ARLEQUIN.

Monsieur le nouveau débarqué aux Espâces iginaires: nous n'y sommes que deux: ore est-il bon dans un lieu désert, de savoir c qui l'on se trouve. Je me nomme Arlequin; vous, Monsieur, votre nom?

LE BOURGEOIS.

Je suis & me nomme à cette heure, un homme, comme tous les autres.

ARLEQUIN.

Air : *Je ne suis pas si Diable, que je suis noir !*

Un homme comme un autre,
Ne fut jamais un nom.
Dites-moi mieux le vôtre :
Car vous vous moquez.

LE BOURGEOIS.

Non.

Sachant mon aventure,
Vous serez convaincu,
Que la chose est trop sûre.

Je suis... je suis... (*achevant l'air, en criant de toute sa force*) :

Je suis cocu !

Puisqu'il faut trancher le mot, que je voulois adoucir, en me nommant un homme comme les autres.

ARLEQUIN.

Et dites-moi, encore ?

LE BOURGEOIS.

Que diable dire de plus & de pis après cela?

ARLEQUIN.

Y a-t-il long-temps de cela, Monsieur?

LE BOURGEOIS.

De tout-à-l'heure! Que fait le temps à l'affaire? Que je le fusse depuis six mille ans, si je les avois vécu; ou que je ne le sois que d'aujourd'hui, pour six mille ans, si je les vivois, n'est-ce pas la même chose?

ARLEQUIN.

Je voyois bien qu'en effet vous parliez en vrai novice. Vous êtes Bourgeois de Paris, (je ne vous l'ai pas demandé, qui en a vu un, a vu le reste.) & vous vous plaignez? Vous voulez vous distinguer par une mauvaise singularité. N'en faites rien; plaisantez-en, comme vos Concitoyens.

LE BOURGEOIS.

Mauvais plaisant vous-même! Je plaisante si peu, que je songe à me pendre.

Air: *Quand je bois de ce jus d'Octobre.*

Je trouve la vie incommode;
En m'étranglant, j'y mettrai fin.

ARLEQUIN.

N'en faites pas venir la mode :
Paris, de Veuves seroit plein.

Air : *Lampons.*

Pour les Cordiers que d'emploi !
Le mariage, ma foi,
Bien mieux que le vol en France,
Conduiroit à la potence ;
Lampez, lampez, Camarades, lampez.

LE BOURGEOIS.

Air : *Des fraises.*

Non, non, j'y suis résolu !

ARLEQUIN.

Moi, j'aimerois mieux être
Mille & mille fois cocu,
Qu'une seule fois pendu.

LE BOURGEOIS.

Peut-être, peut-être, peut-être !
Êtes-vous marié ?

ARLEQUIN.

Non.

LE BOURGEOIS.

Eh bien, morbleu! taisez-vous donc.

Air : *De quoi vous plaignez-vous.*

De quoi vous mêlez-vous ?
Le chagrin que j'ai dans l'ame
Est un chagrin d'Époux,
Qui n'est connu qu'à nous.

ARLEQUIN.

Aimez-vous bien votre femme ?

LE BOURGEOIS.

Qui est-ce qui aime sa femme ?

ARLEQUIN.

Vous-même donc, vieux jaloux!
Qu'on aime, ou non la Dame,
De quoi vous plaignez-vous ?

Ce ne sont plus là, ce me semble, vos griefs.

Air : *Dedans nos bois il y a un Hermite.*

C'est d'après vous qu'on a peint dans la Fable
Le chien du jardinier.

LE BOURGEOIS.

Parbleu, Monsieur, je vous trouve admirable,
Et bien particulier ;
Tel est mon goût, je ne veux rien entendre
Et je veux me pendre,
Moi,
Et je veux me pendre !

ARLEQUIN.

Air : *Belle Brune.*

À votre aise ! à votre aise !
Je fournirai le licou, pour peu que le jeu vous plaise
À votre aise ! à votre aise !

Mais encore, n'allez pas vous pendre à l'étourdi. Êtes-vous bien sûr que votre femme le mérite ?

LE BOURGEOIS.

Air : *Des Pendus.*

Je n'en suis que trop sûr, hélas !
Je vais vous raconter le cas.
J'allois aux champs, quand la Drôlesse,
(Comme celles de son epèce)
Aussi-tôt, par un Maquignon,
A fait avertir son Mignon.

Air : *Menuet de la chasse.*

Mon homme est accouru.
Je suis revenu,
Plutôt qu'on a cru :
Il a disparu,
Du mieux qu'il a pu :
Je ne l'ai pas vu ;
Mais j'ai bien connu
Qu'il étoit venu.

ARLEQUIN.

Il y paroissoit ? Quel conte ! A quoi voit-on cela ?

LE BOURGEOIS.

Air : *Où êtes-vous, Byrhène, mon ami.*

Quand j'ai voulu me lever ce matin,
Comme, à tâtons, je cherchois ma culotte,
Au bas du lit, hélas ! j'ai mis la main
Sur un collet, & sur une calotte.

ARLEQUIN.

Patience ! il peut encore n'y avoir Abbé ni Page à fouetter. Votre femme a-t-elle encore son père ?

LE BOURGEOIS.

Et même un grand-père, que...

ARLEQUIN.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Même, dites-vous, un grand-père ?

LE BOURGEOIS.

Que fait l'un ou l'autre à l'affaire ?

ARLEQUIN.

Du bon vieux c'étoit le harnois.

LE BOURGEOIS.

Parbleu, vous me la baillez bonne !
Le rabat n'avoit que trois doigts;
Et la calotte étoit mignone.

ARLEQUIN.

Air : *Des Filles de Nanterre.*

C'est de quoi m'interdire;
Vous avez assez vu :
Je n'ai plus rien à dire,
Vous êtes bien cocu....

[*Il change d'air.*]

Fort cocu ! très-cocu ! vous êtes archicocu !

LE BOURGEOIS.

Air : *Carillon de Nantes.*

J'enrage !

J'enrage !

ARLEQUIN.

Ce n'est plus votre soupçon, c'est votre mal qui est une chimère.

LE BOURGEOIS.

Air : *Non, je ne ferai point ce qu'on veut que je fasse.*

Quoi ! vous ne voulez pas que je me pende encore ?
Quand ainsi l'on m'outrage & qu'on me déshonore.

ARLEQUIN.

Loin de vous plaindre, ami, de cet évènement,
Je vous en félicite, & fais mon compliment.

Vous voilà dans le bel usage, & sur le bon ton. Dites-moi ; votre femme est-elle jolie ? est-elle jeune ?

LE BOURGEOIS.

Eh, de par tous les diables, elle n'est que trop l'un & l'autre, plus que je ne voudrois, pour son honneur & pour le mien.

ARLEQUIN.

Vous n'êtes pas des plus opulens, à ce qu'il paroît ?

LE BOURGEOIS.

Il s'en faut bien ; & de-là, peut-être, vient tout le malheur.

ARLEQUIN.

Et d'où donc ? Les femmes veulent leurs aises, à quelque prix que ce soit.

Air : *Du Mirliton.*

Mille n'ayant rien en bourse,
Auroient eu de la vertu :
Sans la dernière ressource,
En ce siècle corrompu ;
C'est le mirliton, mirliton, mirlitaine, &c.

LE BOURGEOIS.

Air : *Allons gai, toujours gai.*

L'indigence importune
Mène à tout, en effet.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Courage! à la fortune,
Le premier pas est fait.
Allons gai, toujours gai, vivez gai.

LE BOURGEOIS.

Est-il possible! Sied-il même d'aller gai, étant ce que me voilà?

ARLEQUIN.

A quoi tient-il qu'on ne soit gai, quand on est riche? Et vous allez l'être: vous n'avez qu'à vouloir.

Air: *La femme à tretin, tretous.*

Rien dans ce siècle heureux, *bien.*
N'amène davantage
Les plaisirs, les ris & les jeux,
Dans un petit ménage,
Qu'une femme à tretin, qu'une femme à tretous, &c.

LE BOURGEOIS.

Air: *Lanturelu.*

Vous sautez les bornes.
Le beau passe-temps!
Dans mes pensers mornes,

Je crois voir les gens
Me montrer les cornes,
Et crier au front fourchu.

ARLEQUIN.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

Visions toutes pures, vous dis-je !

Air : *Pierrot se plaint que sa femme.*

Les cornes sont un fantôme,
Dont le Sage n'a point peur.
Portez-les en galant homme ;
Cependant ayez bon cœur.
Et laissez faire.

LE BOURGEOIS.

Très-volontiers ! mais l'honneur ?

ARLEQUIN.

Autre chimère !

Ne songez qu'à la félicité qui vous attend, & qui sera telle. Écoutez ; la voici. Mon oracle est plus sûr que ceux du grand Thomas. 1°, l'Abbé vous portera bonheur.

Air : *L'autre jour dans un bocage.*

Il amenera la presse ;
Je connois
Les petits Collets
Peu discrets :
Celui-ci de sa Maîtresse
Vantera les attraits
Secrets.
Le Seigneur brûle de les connoître :
Le commode Abbé l'en rend maître.
Après le Seigneur,
Entre en faveur
Un libéral Agioteur :
L'un vous donne son appui ;
Et l'autre tout le bien d'autrui.
Riche alors, autant que l'on peut l'être,
Vous pourrez fort bien,
Par le moyen
De vos écus,
Faire mille cocus.

Et si l'on vous montre au doigt, vous en montrerez mille autres.

LE BOURGEOIS.

Vous me persuadez. Je vous dois la vie. Je la perdois à beau jeu, je le vois, & vous remercie.

[*Sur le ton des quatre derniers vers.*]

Je ferai fort bien
Par le moyen
De mes écus,
Mille & mille cocus.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, *seul.*

Je me moque des Jaloux; je les renvoie consolés, & je le suis. Monsieur le Docteur, ne pourriez-vous pas vous rendre une visite à vous-même, & vous guérir? Et dites-moi:

Air: *Turelututu, si ta femme étoit morte.*

Turelututu,
Si quelque jour ta femme
Te faisoit cocu....
Voyons, que ferois tu?

[*Il rêve.*]

Air : *Le cabaret est mon réduit.*

Je le sens bien, j'enragerois :
Je ferois sans faute une esclandre !
Je battrois, je m'enivrerois ;
Mais je n'irois pas me pendre !
Mais je n'irois pas ; mais je n'irois pas ;
Mais je n'irois pas me pendre.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, une petite FILLE.

ARLEQUIN.

DES ENFANS ici ! Je n'aurois pas cru qu'on extravaguât avant l'usage de raison.

[*La petite Fille pleurant.*]

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

Avec quelle impolitesse
Le cruel s'en va !
Hélas ! la pauvre Princesse,
Elle est tombée en foiblesse,
Elle en mourra. *bis.*

Air : *L'amour me fait, lonlanla, &c.*

Une si jolie femme
Méritoit du retour.

ARLEQUIN.

De qui parlez-vous-là si tendrement, petite mignone ?

LA PETITE FILLE.

C'est d'une jeune Dame,
Plus belle que le jour,
Que l'amour fait lonlanla;
Que l'amour fait mourir.

Air : *Larironfa lala leralire.*

Aux pieds de son Amant,
Qui malhonnêtement
La quitte, sans lui faire,
Larironfa lala lerarire;
La quitte, sans lui faire
Le moindre compliment.

ARLEQUIN.

Le brutal.

LA PETITE FILLE.

Air : *Bannissons la mélancolie.*

En la voyant ainsi trahie,
J'ai senti toute sa douleur ;
Et je me suis évanouie,
Tout cela m'a serré le cœur.

ARLEQUIN.

Bel exemple pour vous, dans un temps ! car, mon enfant, voilà comme tous les hommes sont faits : & où cette scène-là s'est-elle passée ?

LA PETITE FILLE.

Dans une grande Maison, au fond d'un cul-de-sac, vis-à-vis la rue Fromenteau.

ARLEQUIN.

J'y suis : je connois cette Dame : c'est la Princesse Armide.

LA PETITE FILLE.

Ah, oui : tout juste !

Air : *Vivons pour ces Fillettes, vivons.*

Mon Dieu ! qu'elle m'a fait pitié ! *bis.*
Ah, qu'elle est de bonne amitié !

ARLEQUIN.

Fi donc, songez, ma chère,
Que c'est une sorcière, songez
Que c'est une sorcière.

Et que son Amant a fait même, en homme sage, de la planter là.

LA PETITE FILLE.

Elle une sorcière ! il faut être vieille, pour être sorcière : il n'y en a point de cet âge là.

ARLEQUIN.

Sorciérissime.

LA PETITE FILLE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Oh, bien ! si toutes les sorcières
Ont cette beauté, ces manières,
Cette grâce à chanter des vers,
Du sabbat, l'assemblée immonde
Forme les plus jolis concerts,
Et le plus beau cercle du monde.

Air : *Tant de plaisir, cher Tircis m'inquiète.*

Quel adieu tendre à l'ingrat qu'elle adore !
Et de quel ton sa tendre voix l'implore !

Ah ! que je sens l'ennui qui la dévore !

Ah ! ah ! ah ! ah ! j'y crois être encore.

[*Elle se pâme*].

ARLEQUIN, *lui mettant un flacon sous le nez.*

Eh, mais, mais ! voilà une pauvre enfant, qu'Armide a ensorcelée. Elle ne mourra jamais, que d'un Opéra-morbus.

LA PETITE FILLE, *reprenant ses esprits, chante tendrement.*

Vous partez, Renaud, vous partez.

Un endroit, en récompense, bien réjouissant & bien gai.

Air : *Du bon branle.*

C'est quand il fait le beau dormeur,
Et que là, sans qu'il branle,
Des Bergers de toute couleur
Viennent le mettre en belle humeur,
Et font un petit branle :
Cette danse a mis dans mon cœur
Tous les ressorts en branle.

ARLEQUIN.

Mais savez-vous bien, petite malheureuse

que ces Bergers-là sont des Diables que la sorcière a fait sortir des Enfers, pour corrompre Renaud.

LA PETITE FILLE.

Vous avez beau dire, je n'en crois rien.

Air : *Ton humeur est Cathéreine.*

Oui bien, si ce sont des Diables,
Vraiment ils sont dangereux !
Car je les trouvois aimables :
J'en ai vu même un d'entr'eux,
Je confesse ma folie,
Qui m'a si bien sû tenter,
Que j'aurois été ravie,
Qu'il eût voulu m'emporter.

ARLEQUIN.

Taisez-vous donc, petite effrontée ! vous n'êtes pas sage !

LA PETITE FILLE.

Tant mieux. Car voici ce qui se disoit là.

Air : *Les Filles de Nanterre.*

On dit qu'à mon âge,
Quand on a des appas,

Vouloir être trop sage,
C'étoit ne l'être pas.

Air : *Turelure lure.*

Je ne donnerai pas, non,
Dans ce travers, je vous jure.

ARLEQUIN.

De la bouche du Démon
Turelure :
Sort cette morale impure.

LA PETITE FILLE.

Robin turelurelure.

ARLEQUIN.

C'est Ubalde & le chevalier Danois qu'il falloit écouter.

LA PETITE FILLE.

Je ne me souciois guères de ce qu'ils chantoient : toute mon attention étoit pour la pauvre Armide, qui ne les savoit pas là.

ARLEQUIN.

Ce que vous avez vu, fait une mauvaise impression sur vous.

LA PETITE FILLE

Air : *La Têtard.*

Je trouve l'effet charmant,
J'en suis plus douce, & plus tendre.
De moi, mon petit Amant
Désormais peut tout attendre.
Je le veux, je le veux, je le verrai,
Quoi qu'on puisse me défendre.
Je le veux, je l'aurai, je le prendrai,
Pour Époux, bon-gré, mal-gré.

ARLEQUIN.

Vos parens seroient des imprudens, de ne pas marier une fille qui prend tant de goût à l'Opéra.

LA PETITE FILLE.

Ils ne veulent pas pourtant en entendre parler.

ARLEQUIN.

Leurs raisons ?

LA PETITE FILLE.

Le pauvre jeune homme & moi nous n'avons rien.

Air: *D'une main je tiens mon pot.*

Mais je sais un bon moyen
D'avoir beaucoup de bien.

ARLEQUIN.

Et quel ?

LA PETITE FILLE.

Je vais mettre à la loterie :
J'y suis heureuse, & je parie,
A mon joli futur, en dot
D'apporter le gros lot.

ARLEQUIN.

On voit de ces dots-là plus de douze fois par n : mais faites mieux, attendez le choix de vos arens : laissez-là le vôtre ; & faites-vous sage ux dépens d'Armide. Que vous apprend son désespoir ?

LA PETITE FILLE.

Je ne vous le dirai pas : mais je vous dirai bien ce que m'apprend le départ de ce méchant Renaud.

ARLEQUIN, *à part.*

Voyons un peu de sa morale.

LA PETITE FILLE.

Air : *Adieu panier, vendanges sont faites.*

Fi de ces mignons de couchettes,
Avec qui dans un rendez-vous,
Quand ils ont un peu fait les fous,
Adieu panier, vendanges sont faites.

ARLEQUIN.

Tirez, tirez plutôt cette leçon des malheurs d'Armide.

Air : *De Joconde.*

Ainsi dans l'empire amoureux,
Toujours la joie outrée,
Le plaisir, les ris, & les jeux,
Font le branle d'entrée :
Mais l'ennui, quelques jours après,
Quand la joie est partie,
Fait, sans faute, avec les regrets,
Le branle de sortie.

LA PETITE FILLE.

Air : *La bonne aventure, ô gué.*

Je me sens de vos discours
Assez pénétrée :

Mais à bon compte toujours,
Dansons avec les amours
Le branle d'entrée, ô gué! le branle d'entrée.

ARLEQUIN.

Voilà ce qui s'appelle une enfant bien élevée à la Parisienne! Oh, qu'elle va faire l'admiration & l'orgueil du père & de la mère!

SCÈNE IX.

ARLEQUIN *seul.*

Air : *Ah! que Colin l'autre jour me fit rire.*

LA BELLE école, en effet de sagesse,
Pour bien régler le cœur de la jeunesse;
Il n'est rien tel que l'Opéra!
Ah! ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah,
Ah, ah, ah!

Air : *Du branle de Metz.*

Mon emploi pourtant m'oblige
De dire la vérité;
Dans ce pays enchanté,

On ne voit plus de prodige :
De ses dangereux appas,
La Musique le corrige :
On entend bien du fracas,
Mais le cœur ne branle pas.

Quand le doux poison d'Armide aura achevé de faire son effet, quelque nouveauté suivra, qui servira d'antidote. Je vois venir quelqu'un, par le chemin de la vanité. Un Roi ! il n'y a pas de jeu à ceci ; fuyons.

SCÈNE X.

UN COMÉDIEN FRANÇOIS, *en habit à la Romaine, déclamant avec emphase.*

Ah, puisqu'il brave ainsi l'autorité suprême,
Je saurai soutenir l'honneur du diadême !
Personne impunément ne déplaît à son Roi :
Je le suis : qu'il périsse ! hola ! Gardes. A moi !

Air : *tique, tique, taque, lonlanla.*

C'est bien déclamer, cela ! *bis.*
Vive Melchior Zapata ! *bis.*

Je

Je crois que l'on va bien faire
Tique, tique, taque, lonlanla ;
Je crois déjà du Parterre
Entendre le brouhaha.

(*à part*).

Mais voilà un Acteur forain qui répète aussi rôle. Je crois avoir vu ce visage-là quelque-t.

SCÈNE XI.

ERROT, en Roi de Cocagne, & le COMÉDIEN François.

ERROT *chantant, sans voir le Comédien François.*

Air : *O lire, ô lire.*

Si vous me raisonnez, *bis.*
Je vous donne du Sceptre
Ô lire, ô lire,
Je vous donne du Sceptre par le nez.

Il en donne en effet, par le nez du Comédien].

LE COMÉDIEN François.

Prendras-tu garde à ce que tu fais, Maraud !

PIERROT.

Maraud, vous-même ! Monsieur Melchior Zapata : je ne sais pas de quel Royaume aujourd'hui vous êtes Roi ; mais sachez que je suis aujourd'hui Roi de Cocagne, & que nous pouvons traiter de couronne à couronne.

LE COMÉDIEN François.

Je ne te reconnoissois pas, mon pauvre Pierrot, depuis quinze ans que nous ne nous étions vus.

PIERROT.

Fin de l'air : *Non je ne ferai point*, *&c.*

Quel plaisir de vous voir, & de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller.

Je ne vous avois jamais vu qu'en habit de Sganarelle. Vous avez fait fortune à ce qu'il paroît.

LE COMÉDIEN François.

Air : *Une Perruquière près de S. Merri.*

Oui, tout me prospère :
J'avois, mon enfant,

Pour ne la pas faire,
Un trop beau tourelourirette,
Un trop beau lonladerirette,
Un trop beau talent.

PIERROT.

A qui le dites-vous? N'ai-je pas vu naître vos talens, & connu des premiers vos rares dispositions pour parler en public.

Air: *Vous êtes un mal-adroit Cocher, M. l'Abbé.*

Vous n'aviez pas cinq ou six ans,
Que vos parens
Vous livrèrent à vos talens;
Les jambes nues,
Vous couriez les rues,
Pour y crier
A plein gosier:
Faites décrotter vos souliers,
Monsieur l'Abbé,
Faites décrotter vos souliers.

LE COMÉDIEN François.

Chaque chose a ses degrés: je me faisois aux regards du public; & comme Démosthènes, quand

il déclamoit au bord de la mer, la bouche pleine de cailloux, je m'exerçois à me délier la langue.

PIERROT.

Vous êtes noble, & grand dans vos comparaisons : aussi eûtes-vous toujours de l'élévation dans vos vues. Votre second projet d'avancement fut de monter plus haut que le toit des maisons.

Air : *Ramonez-ci, ramonez-là.*

Faisant le petit espiègle,
Criant delà, comme un aigle,
Vous déclamiez bien déjà :
Ramonez-ci, ramonez-la, la, la, la,
La cheminée du haut en bas.

LE COMÉDIEN François.

Tu seras, Pierrot, toute ta vie, un polisson né pour faire rire.

Air....

Moi, je me fais considérer
Avec l'art de faire pleurer.

PIERROT.

Par ma foi, vous avez beau dire,
Tous ces Messieurs m'en sont témoins :
On aime mieux ceux qui font rire.

LE COMÉDIEN François.

Oui, mais on les estime moins.

PIERROT.

Vous voulez dire que les Sots, n'estimant les gens que par l'habit, votre vêtement à la Romaine vous paroît plus respectable, que ma souguenille de boulanger. Le Public en pense autrement; il me bat des mains aussi volontiers qu'à vous. En effet; d'où partons-nous? & qui sommes-nous? pour n'être pas tous égaux à ses yeux. A la descente des cheminées, un vendeur d'orviétan vous engagea. Les héritiers de Brioché vous enrôlèrent. Vous vous décrassâtes dans les Provinces; & de-là vous parvintes au *non plus ultra*.

LE COMÉDIEN François, *gravement.*

Un grand Capitaine ne rougit point d'avoir été simple soldat. Et toi, où en es-tu?

PIERROT.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.*

Je suis toujours, comme autrefois,
Un simple histrion de campagne.

LE COMÉDIEN François.

Et quels sont tes rôles ?

PIERROT, *fièrement.*

Les Rois.

LE COMÉDIEN François.

Oui, je vois, les Rois de Cocagne.
Adieu ; car je serois honteux,
Qu'on nous vît ensemble tous deux.

PIERROT.

Sa Majesté comique le prend aussi trop au tragique. Eh quoi, vous me méprisez, parce que...

LE COMÉDIEN François, *déclame :*

Non ; je te vois, ami, toujours des mêmes yeux :
Mais les temps sont changés, aussi-bien que les lieux.
A la Société je dois ce décorum.

PIERROT.

Air : *Ma raison s'en va beau train.*

Hélas ! vous oubliez le temps,
Où nous courions tous deux les champs :
Qu'au bord d'un ruisseau,
Nous trempions dans l'eau,

Les croutes d'une miche ;
Et que nos habits en lambeau,
Étoient doublés d'affiches,
Lonla,
Étoient doublés d'affiches.

Hélas ! vous me juriez alors tant d'amitié !
Dieux ! n'en reste-t-il pas du moins quelque pitié ?

LE COMÉDIEN François.

Mon ami, viens ce soir à l'Hôtel ; demande-moi au foyer : mais ne vas pas dire que tu es de la Foire. Aux sottises qu'on y dit de nous, mes Confrères te jetteroient, comme une bûche, sur les chenets.

PIERROT.

Air : *Dans votre Village.*

Parler à ces Drilles
De leur premier temps,
C'est à des Traitans
Parler de leurs vieilles mandilles ;
Mais je vais, je croi,
De pair avec toi.

LE COMÉDIEN François.

Passe ton chemin, misérable ambulant! il n'y a pas moins de différence entre nous & vous, qu'entre nos Auteurs & les vôtres.

PIERROT.

Air: *La femme à tretin.*

Bon pour vos vieux Auteurs; *Bis.*
Car pour tous vos modernes,
Ce sont, ma foi, tous, des diseurs
De franches balivernes:
Ce n'est que du fretin,
Tretin, tretis, tretous;
Tretous, tretis, tretin.

Air: *Vivent les Gueux.*

Vous feriez de longues diettes,
Le plus souvent,
Si vous n'aviez que les Poëtes
Du temps présent!
Pour faire subsister le Corps,
Vivent les morts!

Quant à nos Auteurs, n'en dites point de mal : sont de bons diables qui veulent bien nous faire vre un peu aux dépens de leur gloire.

Air : *O reguingué, ô lon lan la.*

Vous en avez même entre vous,
De ces [1] bonnes gens faits pour nous,
Qui vous fournissent, coups sur coups,
Plus pour le pain que pour la gloire,
Des Pièces faites pour la Foire.

Voyons donc sur quoi vous fondez vos prééminces.

LE COMÉDIEN François.

Air : *Si dans le mal qui me possède.*

Nos pensions, la résidence,
Pour les Auteurs notre mépris,
Notre Hôtel & nos beaux habits;
Nos fils reçus en survivance;
Nos Actrices, dont la moitié,
Se gardent bien d'aller à pié.

---

1 Le Grand, le Sage, Fuzelier, &c.

PIERROT.

Oh, pour des Actrices en carosse, nous vous en offrons autant.

Air : *La bonne aventure, ô gué.*

Sur un théâtre aussi-tôt
Qu'une Créature,
Fait son rôle comme il faut,
Elle peut compter bientôt
Sur une voiture, ô gué,
Sur une voiture !

Tout le reste ne prouve rien. Il n'y a qu'une différence entre nous ; c'est que nous sommes des troupes de campagne, & vous de garnison : lesquelles valent mieux ?

Air : *Du cap de Bonne-Espérance.*

Vous & nous sommes sur terre,
Les singes du genre humain ;
L'art d'amuser & de plaire,
Fait tout notre petit gain.
Des Magots qu'on apprivoise
Dans une maison bourgeoise,

Sont peut-être moins plaisans,
Que ceux qui courent les champs.

LE COMÉDIEN François.

Air : *lere la, lere lanlere.*

Nous avons l'honneur, tour-à-tour,
D'amuser la Ville & la Cour.

PIERROT.

Et nous, toute l'Europe entière.

TOUS DEUX ENSEMBLE, *se poussant du coude l'un l'autre successivement, & le Comédien François le premier.*

Lere la !

PIERROT.

Lere lanlere !

LE COMÉDIEN François.

Lere la !

PIERROT.

Lere lanla !



SCÈNE XII.

ARLEQUIN, LA VÉRITÉ, PIERROT, LE COMÉDIEN.

ARLEQUIN, *du fond du Théâtre, à la Vérité, voyant ces deux hommes aux prises.*

Air : *Des fraises.*

Est-ce Pierrot que je voi,
Qui, d'un bras sacrilège,
Ose coudoyer...

LA VÉRITÉ, *riant.*

Et toi,
Tu craignois un plaisant roi
De neige, de neige, de neige.

Fi donc! Tu ne vois pas que ce n'est qu'un Comédien, qui a la mine d'un Roi; comme toi celle de mon premier Ministre? Écoutons, d'ici, le sujet de leur querelle.

LE COMÉDIEN François.

Je vois d'où vous vient cette audace. Parce qu'on vous laisse jouer quelques semaines ici, par an, vous vous imaginez être nos pareils; comme il y a de mes Camarades qui se croyent de petits Seigneurs, à cause qu'ils en jouent le rôle quelques momens par jour : mais nous y ferons mettre ordre, par un bon Arrêt.

Air : *Mordienne de vous, quel homme êtes-vous.*

Nous vous chasserons,
Canaille infidelle!

PIERROT.

Oui, oui, nous verrons!
Vous m'la baillez belle!
Avec cela,
[*Comptant de l'argent dans sa main*]
Contre vous, pour elle,
Notre Troupe aura
Toujours l'Opéra.

LA VÉRITÉ *les abordant.*

Qu'y a-t-il, Messieurs? Je suis la Vérité. Quel est le sujet de votre dispute?

LE COMÉDIEN François, *gravement.*

La préséance. Il s'agit
De savoir qui des deux, dans un étroit passage,
Des vains honneurs du pas doit avoir l'avantage.

PIERROT.

Air : *Menuet d'Hésione.*

Moi, je gage que notre Arbitre
Avouera ce que je soutiens.
Une querelle de Chapitre,
Sied mal à des Comédiens.

LE COMÉDIEN François.

Quand nous nous trouvons sur le pavé, à moi le dessus, à lui le dessous. A la même porte : à moi le devant ; à lui le derrière.

PIERROT.

Nego totum.

LA VÉRITÉ.

Air : *Sans dessus dessous, sans devant derrière.*

Selon moi, Pierrot a raison. *bis.*
Croyez-moi, Messieurs, sans façon, *bis.*
Agissez-en, comme confrères,

Sans dessus dessous, sans devant derrière;
Le Public en tas vous met tous
Sans devant derrière, sans dessus dessous.

LE COMÉDIEN François.

Maugrebleu de la triste vérité!

Air: *Vivons pour ces Fillettes, vivons.*

Pourquoi la consulter aussi! *bis.*
Elle avoit belle affaire ici
D'apporter ses lumières.

PIERROT *le prenant sous le bras, & l'entraînant en dansant, & sautant, & le forçant d'en faire autant.*

Vivons comme confrères
Vivons,
Vivons comme confrères!



SCÈNE XIII & *dernière.*

ARLEQUIN, OLIVETTE, LA VÉRITÉ.

LA VÉRITÉ.

Air : *N'oubliez pas votre houlette, Lisette.*

Tenez, voici votre Olivette
Seulette,
Et qui ne vous voit pas.
Courez vous cacher à deux pas !
Vous saurez son ardeur secrète. [*Il y va*].
[*A Olivette*].
A quoi rêvez-vous, Olivette,
Seulette ?
Vous soupirez tout bas.

OLIVETTE.

Je songe au bonheur de ma cousine, qui est mariée d'aujourd'hui,

Air connu.

J'ai vu sa noce, un seul petit moment :
Et je me sens, tout je ne sais comment.

Air :

Air : *Ne m'entendez-vous pas.*

J'ai vu dans le fracas,
Les Époux disparoître ....

LA VÉRITÉ.

Vous voudriez bien être,
Le Juge en pareil cas ?
Avouez-le-nous ?

OLIVETTE.

Hélas !

LA VÉRITÉ.

ensez, pensez tout haut ! point de grimaces !

OLIVETTE.

Air : *Quel plaisir de passer notre vie, &c.*

Mais vraiment,
Que, dans le mariage,
J'envisage
D'avantage
Et d'agrément !
Qu'il est doux,
De se voir la poulette,

La minette,
L'amusette
D'un Époux !
Quel espoir
Pour une jeune fille !
Je frétille,
Je petille,
Et je grille,
Grille, (*trois fois*).
De m'y voir !

Vous m'avez dit de penser tout haut : si j'ai mal parlé, prenez que je n'aye rien dit.

LA VÉRITÉ.

Air : *De la Palisse.*

Vous voyez que l'Opéra,
Sages mères de familles,
N'est pas le seul rémora
De la vertu de vos filles.

Air : *Dérouillons, dérouillons, ma Commère.*

Des noces la trompeuse allégresse
Ne fait pas moins triompher l'Amour :

L'Hymen, heureux en ce seul jour,
Éblouit la crédule jeunesse,
Et prend plaisir quand tout y rit,
D'aiguiser, d'aiguiser l'appétit.

[*à Olivette*].

Vous jugez des plaisirs du mariage par la joie des noces: mais ce ne sont que des chimères.

OLIVETTE.

Air: *Et vogue la galère.*

Ce sera mon affaire:
Faux, ou vrais, en tout cas,
Chimère, ou non chimère:
Passons le premier pas;
Vogue après la galère
Tant qu'elle, tant qu'elle, tant qu'elle, &c.

LA VÉRITÉ.

Fin de l'air de la Tétard.

Mariez, mariez, mariez-vous!
Croyez-m'en: ne tardez guère.
Mariez, mariez, mariez-vous:
Choisissez vîte un Époux.

Vous en avez un déjà, sans doute en vue?

OLIVETTE.

Air: *Je suis Madelon Friquet.*

C'est un petit fréluquet :
Nous brûlons d'un feu réciproque :
Chacun m'assure en secret,
Qu'à plus d'un vice il est sujet.
Je le crois un fripon parfait :
Mais qu'on m'approuve, ou qu'on s'en choque;
Tout comme il est, il me plaît :
Je suis Madelon Friquet, &c.

LA VÉRITÉ.

Il est donc bien joli?

OLIVETTE.

Air: *Du gourdin.*

Il est passablement vilain :
Mais il est drôle & badin.
Vous ririez trop, je vous jure,
Si vous voyiez sa figure,
Et sa grotesque parure
Lure, lure, lure, lure, lure.

LA VÉRITÉ.

Et vous le nommez ?

OLIVETTE.

Arlequin.

ARLEQUIN, *tout joyeux.*

Guin, guin, guerelin guin, guerelin, &c.

Air : *Quel plaisir de passer notre vie, &c.*

Me voici !
Ma petite mignone,
Ma frippone,
Ma bouchone ;
Grand-merci.
Ça, la main !
Vas, tu seras Brunette,
La Minette,
La poulette,
L'amusette,
L'amourette
D'Arlequin !

LA VÉRITÉ.

Sans déchet,
Qu'une amitié si pure,

Cent ans dure,

Comme elle est !

ARLEQUIN & OLIVETTE *ensemble.*

Cent ans dure,

Cent ans dure,

Lure, lure, lure, lure, lure, lure,

Comme elle est.

Allons, mes amis, sortons des Espaces imaginaires, & passons aux noces de la Cousine, pour en augmenter la joie, par une double fête.

DIVERTISSEMENT.

Le théâtre change, & représente un Village, où il y a une noce.

Air, *de M. Voisin.*

UNE BERGÈRE.

LES DESIRS, la crainte, & l'espoir,
Tout est chimérique à Cythère :
La peine & le plaisir que l'on y croit avoir,
Ne sont au fond qu'une chimère,

Puisque, là, malgré nos soins,
L'erreur est inévitable :
D'entre ces erreurs, du moins,
Choisissons la plus aimable.

Des objets qui nous ont charmés,
Que le cœur soit fidèle, ou traître ;
Croyons-les toujours enflammés
De tout l'amour, qu'ils font paroître :
La douceur de nous croire aimés
Nous vaudra le plaisir de l'être.

Les desirs, &c.

[*On danse.*]

VAUDEVILLE.

Jeune homme de bouillante ardeur,
Qui brûlant de placer son cœur,
Cherche une sensible Bergère ;
Si l'argent n'est son pourvoyeur,
Il court après une chimère.

Vieil Époux, la froide amitié
Croit, de ta fringante moitié

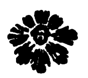
Fixer l'humeur vive & légère :
Ta prétention fait pitié ;
Tu te repais d'une chimère.

PAR-TOUT cocuage fait peur ;
En Espagne, il est en horreur ;
En Italie, il désespère :
Mesdames, pour votre bonheur,
En France, il n'est qu'une chimère.

Au Parterre.

MESSIEURS, s'il en est parmi vous,
Qui ne soient pas contens de nous ;
Ma foi, nous ne pouvons qu'y faire :
Quelqu'un qui voudroit plaire à tous,
Courroit après une chimère.

FIN.



LA ROBE DE DISSENTION,

OU

LE FAUX-PRODIGE,

OPÉRA-COMIQUE,

EN DEUX ACTES,

Joué à la Foire Saint-Germain, en 1726.

PERSONNAGES.

LÉANDRE, *Cavalier François, Amant d'Isabelle.*

DOM PÈDRE, *Cavalier Espagnol, Amoureux d'Elvire.*

DOM FERNAND, *Cavalier Espagnol, Amoureux d'Isabelle.*

ISABELLE, *Maitresse de Léandre, & Sœur de Dom Pèdre.*

ELVIRE, *Sœur de Dom Fernand, Maitresse de Dom Pèdre.*

OLIVETTE, *Femme de Guzman.*

LAZARILLE, *Valet de Dom Pèdre.*

GUZMAN, *Valet de Dom Fernand, Époux d'Olivette.*

L'ALGOUAZIL, *Dom Harpalos.*

ARLEQUIN, *Dom Balivernos.*

TROUPE *de Femmes.*

TROUPE *d'Esprits Élémentaires.*

LES QUATRE NATIONS, *pour le dernier Ballet.*

La Scène est dans une Ville d'Espagne.

LE FAUX-PRODIGE,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente une Ville.

ARLEQUIN *vêtu à l'Espagnole, & suivi de quatre Danseurs, habillés en Esprits élémentaires.*

OH ÇA, CAMARADES, vous voilà travestis comme il faut, pour représenter des Génies élémentaires. Que chacun de vous songe à bien jouer son rôle, quand il faudra danser. Entrez cependant dans cette maison, d'où je vous tirerai quand il en sera temps. Pour moi je vais.... Mais j'apperçois mon Maître, qui n'a, je crois, guère envie de rire.



SCÈNE II.

LÉANDRE, ARLEQUIN.

LÉANDRE.

Air : *Des folies d'Espagne.*

CRUEL Amour ! dont les funestes charmes,
Sous quelques fleurs cachent un noir venin ;
Tes feux vont donc s'éteindre dans mes larmes.

ARLEQUIN, *l'approchant par derrière.*

Éteignez-les plutôt dans le bon vin.

Un monologue amoureux ! & la larme à l'œil !

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Quoi ! vous donnez dans ces excès ?
Vous, aimer de la sorte !
Voilà qui n'est guère François ;
Ou le Diable m'emporte.

Mais il est vrai que nous sommes en Espagne ; je vous pardonne ces folies.

LÉANDRE, *sans le regarder.*

Air : *M. de la Palisse est mort.*

Laisse-moi seul, ou tais-toi !

ARLEQUIN.

Votre chagrin me résiste ?

LÉANDRE.

Comment être gai, dis-moi....

ARLEQUIN.

C'est de n'être jamais triste.

Air : *Mordienne de toi.*

C'est la vérité.

LÉANDRE, *le repoussant toujours sans le regarder.*

Laisse-moi, te dis-je,
Ta sotte gaîté
Me choque & m'afflige.
Mordienne de toi
Et de.....

[*Le regardant tout à coup, & surpris de voir son habillement*].

Un habit à l'Espagnole ! Arlequin.

ARLEQUIN.

Air : *La jeune Isabelle.*

Paix, bouche indiscrette ;

LÉANDRE.

Est-ce bien toi.

ARLEQUIN.

Non.

Comme de jaquette,
J'ai changé de nom.
Maintenant en homme
Qui fait le gros dos ;
Arlequin se nomme
Dom Balivernos.

LÉANDRE.

Air : *L'on n'aime point dans nos forêts.*

Dom Balivernos ! &c, dis-nous,
Cet habit, ce nom, pourquoi faire?

ARLEQUIN.

Bon ! les grands Seigneurs & les fous
N'ont d'autres raisons d'ordinaire,

Dans ce qu'ils font qu'un *je le veux*;
Et je suis, je crois, l'un des deux.

LÉANDRE.

Oh, pour cela oui; tu es un fou & tu ne seras jamais qu'un fou. Regarde le bel effet de tes promesses.

Air : *Quand le péril.*

Sur tes soins, tes pas & tes veilles,
Tu voulois que je fisse fond!
Vois comme mes affaires vont?

ARLEQUIN.

Vos affaires, Monsieur,
Elles vont à merveilles.
Ne craignez rien.

LÉANDRE.

Je ne t'ai donc pas dit que Dom Pèdre donne ma chère Isabelle, sa sœur, en mariage à Dom Fernand.....

ARLEQUIN.

Qui donne aussi sa sœur Elvire à Dom Pèdre; pardonnez-moi, je sais cela; vous me l'avez dit mille fois.

LÉANDRE.

Mais tu ne sais donc pas que ces deux mariages là se font aujourd'hui ? dans une heure ou deux au plus tard.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, je sais tout cela.

LÉANDRE.

Air : *Quand le péril.*

Que viens-tu donc, à mes oreilles,
Chanter que je ne craigne rien ?
Et que mes affaires vont bien ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, à merveilles.

LÉANDRE.

A merveilles !

Même air.

Quand tout s'apprête & s'appareille
Pour m'ôter l'objet de mes feux ;

ARLEQUIN.

Oui, je vous le dis, une, deux,
Et trois fois ; à merveille !

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Air : *Dedans nos bois, il y a un Hermite.*

Quelle vapeur te trouble la cervelle?

ARLEQUIN.

J'ai le cerveau très-sain.

LÉANDRE.

J'ai contre moi le frère d'Isabelle

Son devoir, le destin :

Dans les horreurs de cet état funeste,

Qu'est-ce qui me reste?

ARLEQUIN.

Moi.

Moi! moi! je vous reste.

Moi, dis-je ; & c'est assez.

LÉANDRE.

La belle ressource!

ARLEQUIN.

Tenez-vous en repos seulement.

LÉANDRE.

Air : *Des Pélerins.*

Ah, que ton avis m'importune!

Moi, du repos!

LÉANDRE.

Au fait. Que lui as-tu fait croire qui fasse à mes affaires?

ARLEQUIN.

Vous savez bien cette longue robe noire que m'a prêtée hier un Algouazil?

LÉANDRE.

Eh bien, cette robe......

ARLEQUIN.

Fera notre fortune; j'ai fait accroire à votre rival Dom Fernand, que cette vilaine robe noire étoit du plus beau couleur de feu du monde, & enrichie d'une broderie merveilleuse. Mais que ce rouge & cette broderie ne paroissoient qu'aux yeux des maris, dont les femmes étoient irréprochables. Sa jalousie a pris feu.........

LÉANDRE.

Ah, je prévois! il veut la faire voir au frère d'Isabelle, avant son mariage.......

ARLEQUIN.

Justement. Il la dansera. Je tiens encore un prodige tout prêt, dans cette maison-là, pour achever de l'enjôler, & je vous promets......

Air : *Y-avance, y-avance.*

Mais, voici Guzman, son valet,
A qui je deviendrois suspect,
S'il nous voyoit en conférence ;
Y-avance, y-avance, y-avance,
Ne gâtons pas la manigance.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, GUZMAN.

GUZMAN, *à Arlequin qui s'en va.*

Air : *Ton himeur est Catherène.*

Hola, Monsieur l'Astrologue,
Faisons les choses sans bruit.
Je suis dans le catalogue
De ceux que la robe instruit :
Je me suis mis en ménage,
Dont j'ai tous les sens ravis,
Car je crois ma femme sage
Sauf votre meilleur avis.

Air : *A la façon de Barbari, mon ami.*

Aurai-je la permission

De regarder la robe ?

ARLEQUIN, *à part.*

Courage, l'hameçon est bon,

Tout le monde le gobe.

[*Haut*].

Oui, vous la verrez, pourquoi non ?

GUZMAN.

La faridondaine la faridondon

Que je vais être réjoui !

Biribi.

ARLEQUIN.

A la façon de Barbari,

Mon ami.

[*Il s'en va*].

SCÈNE IV.

GUZMAN, LAZARILLE.

LAZARILLE.

QU'EST-CE que c'est donc que cette robe ?

GUZMAN.

Rien, rien.

LAZARILLE.

Et ne pourrois-je pas la voir aussi?

GUZMAN.

Qui empêche? Oui-dà. Je le prétends bien comme cela.

Air: *Comme un coucou que l'amour presse.*

Oh ça, mon ami Lazarille,
Ton Maître & le mien, Dieu-merci,
Ne vont faire qu'une famille;
N'en faisons tous deux qu'une aussi.

Air: *Très-volontiers, très-volontiers.*

Disons-nous nos secrets;
De compère à compère,
De valets à valets,
On ne se doit rien taire.
Parlons nous d'amitié.

LAZARILLE.

Très-volontiers, très-volontiers, j'y taupe.

GUZMAN.

Et sur quel pié
Est ta moitié.

LAZARILLE.

Ce n'est qu'une salope.

GUZMAN, *à part.*

Cela vise au noir.

LAZARILLE.

Air, *du carillon de Mélusine.*

Quand je suis hors de la maison;
Son cœur est gai comme un pinçon:
C'est Margot carillon. Mais diantre!
Sitôt que Lazarille rentre,
Gnin, gnan, gnon, gnan, gnin, gnan, gnon,
C'est mademoiselle Grognon.

GUZMAN, *à part.*

Au noir, au noir! tout droit au noir.

LAZARILLE.

Et la tienne?

GUZMAN.

Je t'en dirai des nouvelles une autre fois; fais seulement ma commission auprès de ton Maître.

Air: *Tarare ponpon.*

Dis-lui que tout soit prêt pour la cérémonie;
Qu'Elvire & Dom Fernand l'attendent dans ce lieu.

LAZARILLE.

La robe, je t'en prie!

GUZMAN.

Tu la verras. Adieu:

[*à part*].

Mais pour la broderie

Fort peu.

SCÈNE V.

GUZMAN, OLIVETTE.

GUZMAN.

AH! ah! ma Femme, ah, ah!

OLIVETTE.

Quoi? ah, ah!

Air: *Que faites-vous Marguerite.*

Qu'est-ce donc qui me tracasse?

Depuis plus d'une heure ou deux.

GUZMAN.

Ah, ah!

Nous vous tenons dans la nasse:

OLIVETTE.

Oh, parle donc, si tu veux !

GUZMAN.

Air : *Lonlanla derirette.*

Pour tout savoir j'ai des moyens ;
Et pour ce coup-ci, je te tiens,
Lonlanla derirette,
Comme le rat fait la souris.

OLIVETTE.

Oh, je te mets au pis.

Air : *Le cabaret est mon réduit.*

Tu voudrois en vain m'émouvoir
Avec ta menace équivoque ;
Toute Femme aimant son devoir,
En le faisant bien, s'en moque,
En le faisant bien,
En le faisant bien,
En le faisant bien, s'en moque.

GUZMAN.

Air : *La bonne aventure ô gué.*

Ce que j'ai tant desiré,
L'on me le procure ;

Enfin bientôt je saurai,
Si je suis deshonoré ;
La bonne aventure !
O gué !
La bonne aventure !

Oh ça, ma femme, crois-moi ; prends le bon parti.

Air : *Mordienne de toi.*

Mon front n'a-t-il pas
Eu quelque disgrâce ?
Avoue, en ce cas
Tout de bonne grâce.

OLIVETTE.

Mordienne de toi,
Et de ta menace !
Mordienne de toi !
Que veux-tu de moi ?

GUZMAN.

Air : *Du Fleuve d'oubli.*

Je veux que sans feintise
Tu dises.......

OLIVETTE.

Quoi, bourru, u, u, u, u!
Veux tu que je te dise
Que je t'ai fait cocu, u, u, u, u!
Ou bien, si, pour te complaire,
Tu veux que j'aille, di;
Biribi,
Te le faire,
Té le faire?

[*en fureur*].

Non, Monsieur, non; je suis une brave femme, entendez-vous? Preuve de cela, c'est que voilà une paire de soufflets que j'ai l'honneur de vous appliquer, & qui seront suivis de mille autres, si vous doutez encore un moment de ma vertu.

GUZMAN.

Fort bien.

Air: *Du bon branle.*

Cette douceur que je te voi,
Qui t'est si naturelle,
Prouve quelque chose pour toi.
Je me moquois; vas je t'en croi,

Tu m'as été fidelle.
Pour t'appaiser, apprends de moi
Une bonne nouvelle.

OLIVETTE.

Quelle nouvelle ?

GUZMAN.

Air : *Lanturelu.*

C'est une nouvelle
Qui met à quia,
L'espèce fémelle.
L'on distinguera
La femme fidelle
De la femme d'un cocu.

OLIVETTE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

Que nous vient-il conter avec ses visions ?

GUZMAN.

Eh, oui, oui, des visions ! Nous disions d'abord comme toi.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Pour nous fermer la bouche

Le Sorcier qui promet
Cette pierre de touche,
Tout devant nous a fait
Prodige sur prodige,
Garants de celui-là.
En un mot, rien, vous dis-je,
N'est plus sûr que cela.

OLIVETTE.

Et qu'est-ce que c'est que cette pierre de touche ?

GUZMAN.

C'est une robe couleur de feu, brodée par le Diable.

Air : *Je ne suis pas si Diable.*

Mais qui ne paroît telle
Qu'à ceux qui sont....

OLIVETTE.

Eh quoi ?

GUZMAN.

Frères d'une Pucelle,
Ou maris tels que moi :
Gens de toute autre espèce
N'y verront que du noir.

OLIVETTE.

OLIVETTE, *d'un air menaçant.*

Qu'on ait la hardiesse
De l'aller voir,
De l'aller voir.
Et que je le sache.

GUZMAN.

Pourquoi donc ? Serois-tu fâchée de me voir convaincu de ta fidélité ?

OLIVETTE.

Oui, sur tout autre témoignage que sur le mien.

Air : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Mari, qui sur ces fariboles,
Ne s'en tient pas à nos paroles,
Mériteroit bien de se voir
Pourvu des noms qui l'effarouchent;
Et le mériter, & l'avoir,
Sont ici deux points qui se touchent.

GUZMAN.

Tu fais plus la méchante que tu ne l'es. Je verrai le rouge & la broderie malgré toi. Adieu.

Je cours avertir tous nos Voisins d'un si beau secret.

Air : *Ah, que Colin l'autre jour me fit rire !*

L'on connoîtra ceux de la confrairie.
J'en sais plus d'un, qui, de la broderie
Ne verra que le canevas,
Ah, ah, ah, ah, ah, &c.

OLIVETTE, *seule, après avoir rêvé un moment en se mordant les doigts.*

Et moi je cours animer les Voisines, à venir mettre en pièces, avec moi, l'homme de la maudite robe dont on nous menace.



SCÈNE VI.

ISABELLE, D. ELVIRE, OLIVETTE.

OLIVETTE, *continuant, en s'adressant à Elvire & à Isabelle.*

Air : *Aux armes, Camarades.*

AUX ARMES, filles, femmes !
Secondez mon dessein,
Peuple féminin.
Aux armes, filles, femmes !
Mesdames, sonnons le toçsin.

Ah, Madame Elvire ! ah Madame Isabelle ! tout est perdu ! tout est perdu !

ELVIRE.

Qu'est-ce que c'est, Olivette ? Te voilà donc bien alarmée ?

OLIVETTE, *crie.*

Air : *O reguingué, ô lonlanla.*

A l'aide ! main-forte ! au secours !
Un Sorcier, l'horreur de nos jours,

Va découvrir tous nos bons tours!
Toutes subtilités sont vaines;
L'on saura toutes nos frédaines!

ELVIRE.

Air: *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Tout-à-l'heure, Isabelle
Et moi, nous en parlions;
Et de cette nouvelle
Nous nous entretenions.

OLIVETTE.

Prévenons cette injure,
Et, d'un monstre importun,
Délivrons la Nature;
C'est l'intérêt commun.

ELVIRE.

Je vous avoue aussi, ma chère Isabelle, que cette robe m'inquiète. Je vous en ai dit la raison.

ISABELLE.

Air: *Lampons, lampons.*

Elvire, vous avez tort,
De vous alarmer si fort.

ELVIRE.

Hélas ! ma chère Isabelle,
Ma crainte est si naturelle !

ISABELLE.

* Non, non,
Non, non,
Vous n'avez point de raison.

OLIVETTE.

Comment, mort-non-pas de ma vie ! point de raison.

Air : *De nécessité nécessitante.*

De nécessité nécessitante,
Encore que le Diable nous tente,
Bon-gré mal-gré falloit être sage,
Madame a raison, quand elle enrage.

ELVIRE.

Tout doucement Olivette, vous m'interprêtez mal. Je crains que la robe ne soit noire à toute épreuve ; & que la broderie, qui ne se laisse voir qu'à de certaines personnes, ne soit une franche imposture. En ce cas, voici mon inquiétude.

Air : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Dom Pèdre aussi-bien que mon frère,
Peut ajouter foi toute entière
A ce que dit Balivernos ;
Je crains, en fille raisonnable,
Que le prodige ne soit faux.

OLIVETTE.

Et moi, qu'il ne soit véritable.

ISABELLE.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Quoi! s'il étoit vrai, tu craindrois.....

OLIVETTE.

Assurément, je tremblerois.

ELVIRE.

Pour Guzman, ce langage....

OLIVETTE.

Eh bien,

ELVIRE.

N'est pas d'un bon présage,
Vous m'entendez bien.

OLIVETTE.

Et vous m'entendez mal. Quand je dis que je tremblerois ;

Air : *Un certain je ne sais qu'est-ce.*

Non pas pour le passé vraiment ;
Mais je vous le confesse,
C'est l'avenir qui m'intéresse.
Car enfin, parlons franchement :
Il prend un certain je ne sais qu'est-ce,
Il est un certain petit moment,

[*Changement d'air*].

Où les femmes, où les femmes, où les femmes....

En un mot, on ne sait ce qui peut arriver ; & je gage, au fond du cœur, que vous en pensez comme moi.

ELVIRE.

Je t'ai dit tout ce que j'en pense. De la charlatanerie, d'un côté ; & trop de crédulité, de l'autre : c'est tout ce que je crains.

ISABELLE.

Air : *Cette guenon que je nourris.*

Et pour moi, qui prends un Amant,
Plus complaisant,
Que Dom Fernand ;
Et qui ne juge pas trop bien,
D'une personne
Qui nous soupçonne ;
Je ne crains rien.

Air : *Ce n'est qu'une médisance.*

Car, si le prodige est vrai ;
Du moins ma gloire, à l'essai,
Trouvera son avantage.
S'il est faux ; Léandre est sage,
Sa flamme en profitera :
Dom Fernand perdra courage ;
Et Léandre le prendra.

OLIVETTE.

Oh ! nous voici bien. Je crains qu'il ne soit vrai ; vous craignez qu'il ne soit faux ; & vous, vous ne craignez ni l'un ni l'autre.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Je ne rencontre pas ici
Des gens de mon parti, *bis.*
J'en vais chercher, & j'en aurai,
Plus que je ne voudrai. *bis.*

SCÈNE VII.

ELVIRE, ISABELLE.

ELVIRE.

QUOI? vous ne pourriez aller trouver votre frère, avant que le mien lui fît voir cette robe, & le prévenir sur ......

ISABELLE.

Non, mon frère est occupé des préparatifs d'une fête; j'espère peu de le pouvoir joindre à propos. En tout cas, ne vous inquiétez point; quoi que lui puisse dire Dom Fernand. Dom Pèdre est raisonnable; il pense de vous comme vous méritez, & ne donnera point à l'étourdie, dans le merveilleux; soyez tranquille. Adieu.

SCÈNE VIII.

ELVIRE, *seule.*

HÉLAS!

Air : . . . . .

Tout prêt de goûter la douceur
D'un bien qui le charme,
Qu'un tendre cœur,
D'un prompt malheur,
Aisément a peur!
Une ombre, un rien,
Dans le mien
Jette l'alarme.
L'Amour est un Dieu léger
Autour de qui vole le danger.
Toujours ses ris
Sont suivis
De quelque larme.
Plus le calme semble heureux,
Plus on le doit croire dangereux.

SCÈNE IX.

ELVIRE, D. FERNAND.

ELVIRE.

Air : *Dupont mon ami.*

MON frère, entre nous,
Vous n'êtes pas sage ;
Je crains bien pour vous,
Qu'on ne vous engage
A quelque fâcheux écart,
Dont vous reviendrez trop tard.

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.*

Avec sa robe admirable,
Balivernos m'est suspect.....

D. FERNAND.

De cet homme vénérable
Ne parlez qu'avec respect ;
Non, non, ma sœur, votre frère
N'est pas un visionnaire.
Je doutois : mais j'ai tout cru ;
Quand j'ai vu ..... ce que j'ai vu.

ELVIRE.

Air : ....

Vous offensez Isabelle,
Qui, quelque jour, peut savoir
Ce que vous soupçonnez d'elle,
Et c'est pour vous en vouloir.

D. FERNAND.

L'épreuve est trop de saison pour ne la pas faire.

Air: *Vous parlez Gaulois.*

Si c'étoit déjà mon Épouse,
Peut-être mon ame jalouse,
Ne la feroit pas;
Ne la feroit pas,
Mais près de l'être, c'est de faire
Une épreuve si nécessaire,
Justement le cas,
Justement le cas.

ELVIRE.

Et moi, mon avis seroit .....

D. FERNAND, *d'un air austère.*

Air : *Tarare pompon.*

Craignez-vous que la robe à mes yeux ne soit noire ;
Est-ce Isabelle, ou vous, pour qui vous remontrez ?
Servez mieux votre gloire.

ELVIRE.

Mais si.....

D. FERNAND.

Elvire, vous m'outrez !
Et vous me feriez croire......
Rentrez !

[*Elle sort*].

SCÈNE X.

D. FERNAND, *seul.*

CHARMANTE Isabelle ! pardonnez ce desir curieux aux égaremens d'un cœur passionné !

Air : *Pour la Baronne.*

La Jalousie,
Contre vous me fait trop oser !

Mais mon amour me justifie.
Un tendre excès doit excuser
La jalousie.

Je sens toutefois une certaine repugnance à risquer l'épreuve de cette robe ! hélas ! une douce illusion ne vaudroit-elle pas mieux qu'un éclaircissement qui peut m'être mortel ! [*Il rêve profondément sur le devant du théâtre, tandis qu'Arlequin tire, de la maison prochaine, les Danseurs qu'il y avoit mis, & les disperse, à la muette, sur les ailes du théâtre*].

SCÈNE XI.

D. FERNAND, ARLEQUIN.

D. FERNAND, *se croyant toujours seul.*

Air : *L'autre nuit, j'apperçus en songe.*

NON ! je tremble en vain à l'approche
De la terrible vérité ;
Et de ma curiosité
Je me fais en vain un reproche :

Je sens, malgré moi, que mon cœur
Craint moins le trépas que l'erreur.

[*Appercevant Arlequin*].

Ah, Seigneur Balivernos ! de quel doute allez-vous me tirer !

ARLEQUIN.

Air : *Mordienne de toi.*

Écoutez, Seigneur,
Avant toute chose,
Que d'aucun malheur
Je ne sois la cause !
Dom Balivernos
Au moins présuppose.....

D. FERNAND.

Soyez en repos,
Changeons de propos.

ARLEQUIN.

Non pas, non pas, s'il vous plaît, ceci est sérieux.

Air : *Zon, zon, zon.*

Dom Fernand, par hasard,
A-t-il une compagne ?

Point de coups de poignard ;
Car, je sais qu'en Espagne,
Et zag, zag, zag.....

Diable, depuis le meurtre de Messaline, dont je fus cause innocente, en montrant ma robe à l'Empereur Claudius, j'ai juré.....

D. FERNAND.

Comment donc, Seigneur, il y a quinze ou seize cents ans de ce que vous dites là ! Étiez-vous au monde alors ?

ARLEQUIN.

Pouє ! il y avoit dix ou douze siécles que j'étois majeur. J'ai près de trois mille ans, tel que vous me voyez. Je ne vous avois pas dit cela !

D. FERNAND.

Non. Trois mille ans ! Cela est admirable !

ARLEQUIN.

Je naquis en Grece, pendant le siège de Troye, où mon père étoit allé.

D. FERNAND.

Oui-dà ?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Balivernos, que vous croyez peut-être un nom Espagnol, est un nom en *os*, de l'ancienne Grèce; comme Tenedos, Lemnos, Lesbos, Argos.

D. FERNAND.

Effectivement.

ARLEQUIN.

Je suis fils d'un Caporal Grec; & ma mère me mit au monde, jour pour jour, dix ans après le départ de mon père.

D. FERNAND.

Dix ans?

ARLEQUIN.

Oui. Cette grossesse de dix ans donna de grands soupçons contre la conduite de ma mère.

D. FERNAND.

Je le crois bien.

ARLEQUIN.

Oh, crac, d'abord! Voilà mes gens soupçonneux. Vous croyez fort mal. Est-ce trop que dix

ans? & une mère ne portera-t-elle que neuf mois, un fruit qui doit vivre trois ou quatre mille ans?

D. FERNAND.

Vraiment, j'ai tort; vous avez raison.

ARLEQUIN.

Au reste, comme la naissance des rares Personnages est toujours accompagnée de quelque événement singulier; on a remarqué, qu'au même instant que je sortois du ventre de ma mère, mon père entroit dans le ventre du cheval de Troye; & cette rencontre de ventre, fit dire aux Tireurs d'horoscopes, que je serois fort sujet à mon ventre; & en effet,

Air : *Nannon dormoit.*

Dès le matin,
Sitôt que je m'éveille,
Je veux du vin :
Mais du vin d'une oreille.

D. FERNAND.

J'en ai chez moi de bons.

ARLEQUIN.

Allons, allons,

Allons boire bouteille, allons.

D. FERNAND.

Tantôt, tantôt; revenez à votre robe, & montrez-la-moi. Et soyez sûr que ce n'est ni pour une sœur, ni pour une femme que j'en veux faire l'épreuve.

ARLEQUIN.

Oh! mais, tant-pis.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Car on ne voit, quoi que l'on fasse,
Sans l'un ou l'autre, que du noir.

D. FERNAND.

Montrez-la-moi toujours, de grâce,
Je vous dis que je la veux voir!
Je la veux voir!
Je la veux voir!

ARLEQUIN.

Mais vous ne verrez que la place.

D. FERNAND.

Peut-être ; c'est un à-savoir.

ARLEQUIN.

Ah ! vous le prenez sur ce ton-là ! vous en allez être convaincu. [*Il déploie la robe, & Dom Fernand demeure tout étonné & très-affligé de ne voir que du noir.*]

D. FERNAND.

Quoi ! c'est là du couleur de feu !

ARLEQUIN.

Le plus beau ponceau du monde.

D. FERNAND.

Et il y a là de la broderie ?

ARLEQUIN.

La plus belle & la plus riche qu'on puisse imaginer. S'il y avoit ici quelque frère, ou quelque mari, comme il me les faut, vous verriez, vous verriez ce qu'il en diroit. Mais, quand je vous dis que ce n'est pas pour vous que ces raretés-là sont visibles ?

D. FERNAND.

Malheureuse Elvire ! ô sœur indigne de moi !

ARLEQUIN.

Dès que vous n'avez point de sœur, & que vous êtes curieux, croyez-moi :

Air : *J'en ris comme elle.*

Pour pouvoir d'un si beau trésor
Être témoin fidèle,
Mariez-vous, comme un Milord,
A quelque jouvencelle
De bas âge, & qui soit encor
A la mammelle.

D. FERNAND.

D. Balivernos, il me faut rendre un service. Êtes-vous discret ?

ARLEQUIN.

Oui ; parlez.

D. FERNAND.

J'épouse, tout-à-l'heure, une jeune personne, & je vous avouerai une chose.

Air : *Le branle de Metz.*

Son frère, qui la gouverne,
Reçoit chez lui quelque-fois,
Certain Cavalier François....

ARLEQUIN.

C'en est assez, je discerne,
Et je devine cela ;
Ce Cavalier vous lanterne ;
Il est François ; vous voilà
Au fait de ces Messieurs-là.

Air : *Des Feuillantines.*

On ne peut les heberger,
Sans danger,
Dans le pays étranger ;
C'est là leurs grandes manies,
De planter [*bis*] des colonies.

D. FERNAND.

Je tiens nos femmes & nos sœurs très-mal en sûreté, où ils sont.

ARLEQUIN.

Air : *Larira.*

Vous avez raison, la Plante ;
Ils sont tous sur ce ton-là, larira.

Après tout, ils ne font à autrui que ce qu'ils veulent bien qu'on leur fasse.

Air : *Ma raison s'en va beau train.*

Quand je fus chez eux aussi,
Montrer cette robe-ci ;
Frères & maris,
Sur-tout à Paris,
La virent toute unie ;
Presque personne, en ce pays,
Ne vit ma broderie,
Lonla,
Ne vit ma broderie.

D. FERNAND.

Oh çà, vous comprenez donc à présent mon dessein, qui est de faire voir cette robe au frère de ma Maîtresse.

ARLEQUIN.

Bien avisé ! Vous saurez par-là que penser de la sœur.

Air : *Les Amours triomphans.*

Je vous en suis garant ;
Car si ce frère,

De la robe ignorant
Tout le mystère,
La trouve toute noire,
L'innocent vous l'avouera :
Alors, preuve notoire,
Que notre François aura,
Talera, &c.

Qu'est-ce que c'est ; vous voilà tout pensif? Voudriez-vous de moi quelque nouveau prodige, qui vous?....

D. FERNAND.

Ah! je ne suis que trop convaincu de votre......

ARLEQUIN.

Non pas pour vous vouloir persuader ; mais pour vous amuser dans vos rêveries amoureuses.

D. FERNAND.

Volontiers.

ARLEQUIN.

Je vais faire tomber des nues un divertissement.

Air : *Ho! ho! tourelouribo.*

Dom Balivernos a votre affaire,
Ho! ho! tourelouribo.

A moi, Peuple élémentaire !
Ho ! ho ! tourelouribo !
[*Les Danseurs paroissent.*]
Chantez, dansez, pour me plaire,
Ho ! ho ! ho ! tourelouribo !

Air : *Du Tapedru.*

Bluâtre Ondain,
Que le corps vous frétille
Plus dru qu'une anguille !
Gnome souterrain,
Bondissez comme un daim !
Sylphe, imitez,
A chaque capriole,
Un balon qui vole !
Salamandre, ayez
Le feu dessous les pieds.

Danse d'Esprits élémentaires.

ARLEQUIN.

Quelque petite maxime d'Opéra maintenant.

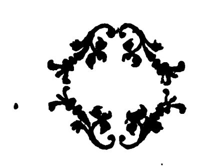
UNE NYMPHE.

Air : *Musique de M. R.*

ıs la flamme & les airs, sous la terre & dans l'onde,

L'Amour vole indifféremment ;
Cet aimable maître du monde,
Est par-tout dans son élément.
Il suit le Cyclope horrible
A l'entour de ses fourneaux ;
La Nymphe inaccessible,
Jusque sous les eaux ;
Le Buveur insensible,
Au fond des caveaux ;
Et l'oiseau paisible
Aux nids les plus hauts.
Dans la flamme & les airs, sous la terre & dans 'c
L'Amour vole indifféremment ;
Cet aimable maître du monde,
Est par-tout dans son élément.

La Danse recommence.



VAUDEVILLE.

PLAIRE à qui sait nous charmer,
Est des biens le moins frivole;
Avec l'heureux temps d'aimer,
Le temps des plaisirs s'envole:
Vivons & mourons, en aimant,
La tendresse est notre élément.

POUR UNE SYLPHIDE.

VOUS, dont l'amour turbulent,
Comme l'air, est plein d'orages,
D'un doux raccommodement,
Vous avez les avantages.

VOUS, vivez toujours en aimant,
La tendresse est votre élément.



SCÈNE XII.

ARLEQUIN, D. FERNAND.

ARLEQUIN.

EH BIEN, que dites-vous de cela ?

D. FERNAND.

Que vous êtes, en effet, un homme extraordinaire.

ARLEQUIN.

Je vais maintenant satisfaire la curiosité de plusieurs gens de la ville & de la campagne, qui m'attendent avec la plus grande impatience, pour voir ma robe merveilleuse. Adieu.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. FERNAND, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Air : *La verte jeunesse.*

QUELLE moquerie !
A la ville, aux champs,
Pour ma broderie
Point d'yeux clairvoyans!
Si riche & si belle,
Parmi les humains,
Ne trouvera-t-elle
Que des Quinze-vingts ?

D. FERNAND.

Patience aussi ; vous ne la venez de montrer encore qu'au frère d'une fille-de-chambre, &

qu'au mari d'une jolie Limonadière : que vouliez-vous qu'ils y vissent ? Sont-ce là des gens dans le cas d'en juger ?

ARLEQUIN.

Amenez-m'en donc.

D. FERNAND.

Mon valet Guzman va venir.

Air : *Zeste, zeste, zeste.*

Il en jugera bien ;
Car sa femme est fort sage :
Tout du moins son langage,
Son geste, son maintien,
Et son dehors modeste,
Semblent répondre de cela.

ARLEQUIN.

Et zeste, zeste, zeste !
Cette robe découvrira
Bientôt le reste.

D. FERNAND.

Bon, le voici. Déployez votre robe, & voyons ce qu'il en dira.

SCÈNE II.

D. FERNAND, GUZMAN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *dépliant sa robe, & l'exposant comme un tableau de Chantre du Pont-Neuf, dit, pendant qu'il plante le bâton :*

Air : *La beauté, la rareté, la curiosité.*

VIENNE voir qui pourra de ma robe nouvelle
La beauté !
C'est le droit du garçon dont la sœur est pucelle,
La rareté ;
Ou de l'heureux époux dont la femme est fidelle,
La curiosité.

GUZMAN.

Air : *Des fraises.*

La mienne ne triche pas.

ARLEQUIN.

Nous allons le connoître.

GUZMAN.

Je verrai le canevas
Tout brodé du haut en bas.

ARLEQUIN.

Peut-être, peut-être, peut-être.

GUZMAN.

Air : *Talaleri, talalerire.*

Parbleu, mettez de la partie
Ce bon mari qui passe-là.
A l'aspect du noir, je vous prie,
Voyons un peu ce qu'il dira ;
A ses dépens nous allons rire.

ARLEQUIN.

Volontiers.

GUZMAN.

Talaleri, talaleri, talalerire.

Air : *Belle Brune.*

Lazarille, Lazarille !



SCÈNE III.

D. FERNAND, LAZARILLE, ARLEQUIN, GUZMAN.

LAZARILLE.

QUOI? qu'est-ce? A brailler si fort
Qui diable ainsi s'égosille?

GUZMAN.

Lazarille!
Lazarille!

Air : *Réveillez-vous, Belle endormie.*

Je ne veux pas qu'on te dérobe,
Le plaisir de considérer,
Les raretés de cette robe
Qu'on a promis de te montrer.

LAZARILLE.

Air : *Turelututu rengaine.*

Voyons donc cette Simarre,
Si rare, si rare,
Dont l'on fait tant de fanfare.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas sans raison.

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

La broderie assurément
Est toute des plus belles.

GUZMAN.

Montrez, montrez-nous seulement,
J'en dirai des nouvelles.

ARLEQUIN.

Même air.

Mon ami, vous couchez gros jeu;
Car peu de gens l'ont vue.

GUZMAN.

Montrez, vous dis-je.... Ah, ventrebleu!
[*Arlequin déploie là sa robe tout-à-coup.*]
Aurois-je la berlue?
[*Il se frotte les yeux.*]

ARLEQUIN.

Air : *De quoi vous plaignez-vous?*

Vous vous frottez les yeux;
Vous voyez tout noir, je gage:

Vous vous frottez les yeux,
Et n'en voyez pas mieux.

GUZMAN, (*tout bas.*)

Il a raison, dont j'enrage.
(*haut.*)
Vous vous trompez, mon ami;
C'est qu'un si bel ouvrage
M'a d'abord ébloui.
(*à part.*)
Ah, la Carogne!

ARLEQUIN, *à part.*

Il le prend bien; profitons-en. (*haut.*) Oh ça, vous voyez donc la broderie & le couleur de feu?

GUZMAN.

Si je les vois? assurément. Et qui est-ce qui ne les verroit pas?

LAZARILLE.

Ma foi, c'est moi?

D. FERNAND (*à part.*)

Que je suis à plaindre! ô Elvire! Elvire!

GUZMAN.

Je ne puis me lasser de l'admirer. (*bas.*) La Chienne !

ARLEQUIN, *à part.*

L'impudent ! (*haut.*) Remerciez bien votre femme.

Air : *Ma Sœur, je vous félicite.*

Ami, je vous félicite ;
Voilà sa vertu dans son jour.
Oh çà, soyez donc dans la suite,
Sûr de son tourelour, tourelour,
De son tendre & fidèle amour.

GUZMAN.

Grâce au Ciel ! je sais maintenant à quoi m'en tenir.

ARLEQUIN.

Eh bien, que dites-vous de cette robe ? Croiriez-vous qu'elle paroît noire à bien des gens ?

GUZMAN.

Air : *Ce n'est qu'une médisance.*

Quoi ! ce ponceau merveilleux,

Seroit noir à bien des yeux?
Ce n'est qu'une médisance.

LAZARILLE.

Au fond, comme en apparence,
Noir il a toujours été,
L'est, & le sera, je pense;
C'est la pure vérité.

ARLEQUIN *à Guzman.*

[*Arlequin rit, en montrant du doigt Lazarille, qui rit aussi du bout des dents.*

Et de la broderie, qu'en dites-vous? heim!

GUZMAN *s'écrie.*

Air : *Pour la Baronne.*

Ah! qu'elle est belle.

LAZARILLE.

Par la sambleu! vous avez tous
Perdu, je pense, la cervelle.

GUZMAN, *à D. Fernand.*

Eh vous, Monsieur, qu'en dites-vous!

[*Montrant du bout du doigt un endroit de la robe.*]

Ah! qu'elle est belle!

Air : *Carillon de Nantes.*

Ce bouquet
Est parfait !

D. FERNAND.

Je me tais ; mais, en secret,
J'enrage !
J'enrage !

LAZARILLE.

Air : *Il faut que je file, file.*

Heureux Mortels que vous êtes,
De voir ce qu'on ne voit pas !

GUZMAN.

C'est qu'il est si peu de têtes,
Si peu de maris, hélas !
Qui ne soient pourvus d'aigrettes !

ARLEQUIN.

Et vous êtes dans le cas,
Heureux Mortels que vous êtes,
De voir ce qu'on ne voit pas !

Oh çà, je vais maintenant vous expliquer les histoires que vous voyez représentées sur cette

robe. Comme elle sert de clef à l'histoire secrette des maris, on a pris plaisir d'y peindre les espiégleries de quelques femmes.

Air : *des Pendus.*

(*Arlequin montre, avec une baguette, sur la robe.*)

Vous voyez-là, premièrement,
L'histoire d'un grand accident,
A l'encontre d'un Commissaire,
Qui, comme il advient d'ordinaire,
Met la police chez autrui,
Et ne la peut mettre chez lui.

LAZARILLE, *tirant ses lunettes & les mettant.*

Qui diantre; cela seroit-il comme il le dit? Attendez donc que je prenne des lunettes; car, au diable si j'y vois rien.

GUZMAN, *à part.*

Je n'y vois pas davantage que ce vieux cocu-là. (*haut.*) Après, Seigneur Balivernos, après! Contez-nous-çà, contez-nous-çà, de ce Commissaire.

ARLEQUIN.

Air : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Voyez, tandis qu'il fait en maître,
Jetter ici par la fenêtre,
Les meubles d'un Tendron dolent,
Les siens, chez lui, saisis d'emblée,
Par cet Huissier, nommé Galant,
A qui l'on donne main levée.

GUZMAN.

Hélas ! les pauvres maris ne sauroient être par-tout ! (*à part.*) Ouf! je crève !

LAZARILLE, *essuyant ses lunettes.*

Eh, mais! je suis donc aveugle ? (*Il les remet*)

ARLEQUIN, *à D. Fernand.*

Ah, Seigneur ! quel dommage que vous n'ayez point de sœur !

GUZMAN.

Qui vous dit que le Seigneur Dom Fernand......

D. FERNAND.

Te tairas tu ?

GUZMAN, *à part.*

C'est-à-dire qu'Elvire ne vaut pas mieux que ma femme.

ARLEQUIN, *continuant de montrer.*

Air précédent.

Voyez là cet époux honnête,
Chez qui ce grand repas s'apprête,
Qui prend ses gants & son manteau,
En faveur de ce bon apôtre,
Celui qui donne le cadeau,
Qui vient de quitter l'un & l'autre.

GUZMAN, *à Lazarille.*

[*Sur le ton des deux derniers vers.*]

Ami, voilà votre tableau;
Cette histoire est toute la vôtre.

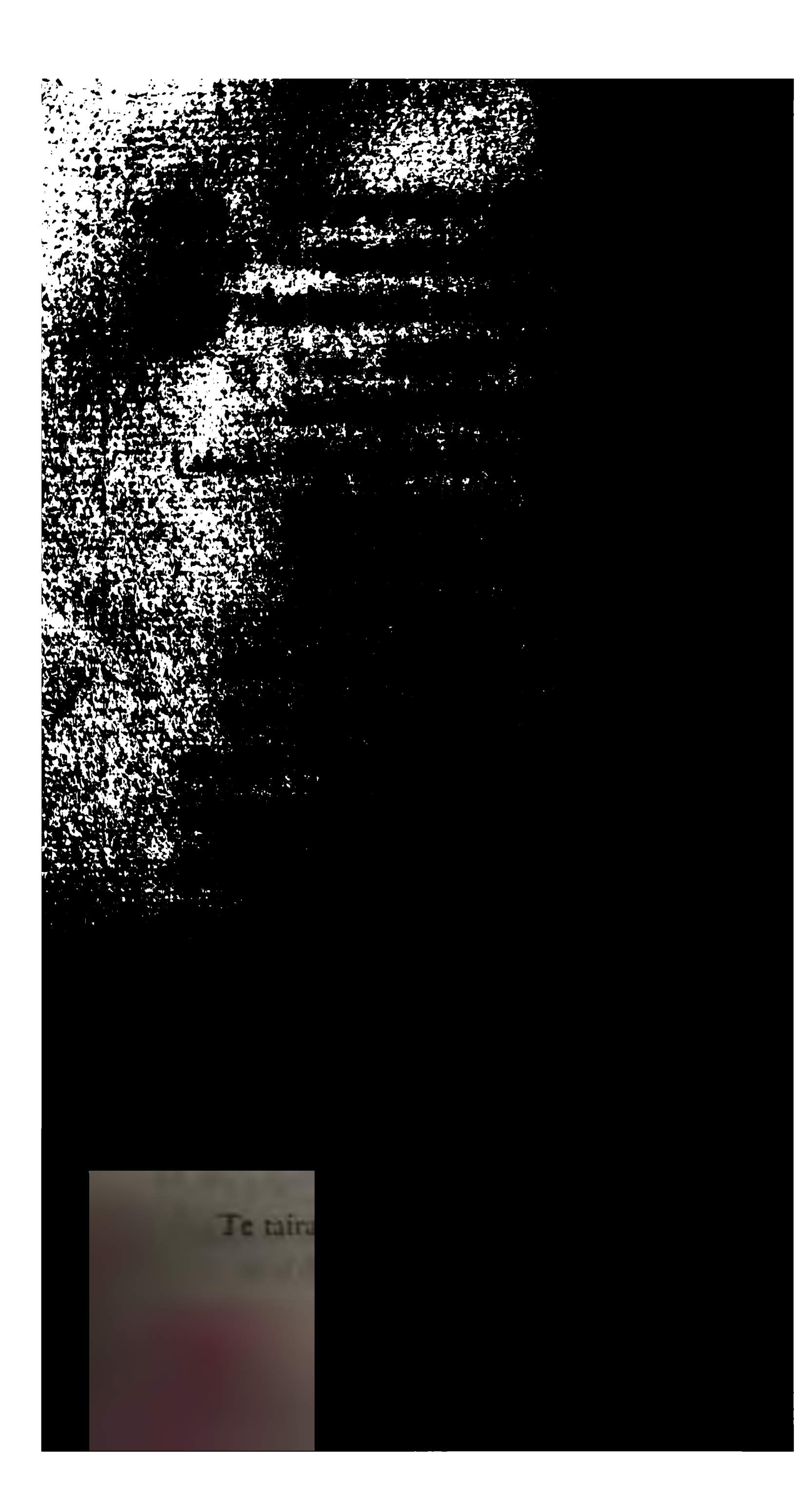
LAZARILLE.

Air: *Amis, sans regretter Paris.*

Je ne sais qu'en penser pourtant.

GUZMAN.

Vas, tais-toi, pauvre bête,



LAZARILLE.

Les cornes, en les écoutant,
M'en viennent à la tête.

GUZMAN.

Elles y étoient bien toutes venues auparavant.

ARLEQUIN.

Air : *Peuple infidèle & barbare.*

Voyez ce Juge à l'auditoire,
Qu'une Belle serre de près ;
Par un Arrêt contradictoire,
Il lui fait gagner son procès :
Tandis que, sans savoir un mot
De droit ni de chicane,
Sa femme chez lui, par défaut,
En secret le condamne.

LAZARILLE, *serrant ses lunettes, au Parterre*

Air : *Pierre Bagnolet.*

Y voyez-vous donc quelque chose ?
Messieurs, parlez de bonne-foi ?
Le croirai-je ? ou s'il en impose ?
Du noir est tout ce que je voi !

GUZMAN, *lui touchant sur la tête.*

Oh, je le croi!

Oh, je le croi!

LAZARILLE.

Pourquoi donc, s'il vous plait?

GUZMAN.

Pour cause

Que ta femme sait mieux que toi.

LAZARILLE.

Oh, je m'impatiente à la fin de tout ceci, & je suis las de voir que je ne vois rien.

[*Il s'en va.*]

SCÈNE IV.

D. FERNAND, GUZMAN, ARLEQUIN.

GUZMAN.

COMMENT y verroit-il quelque chose, quand il a des cornes qui crèvent les yeux à tout le monde, & qu'il n'en voit rien lui-même.

ARLEQUIN.

Air : *J'en avons tant ri.*

Il est de ces gens tant & plus ;
J'en avons tant vus.
A quoi rêvez-vous là-dessus ?

GUZMAN.

Peste soit la pécore !

ARLEQUIN.

J'en avons tant vus !
J'en verrons bien encore !

GUZMAN.

Poursuivez, poursuivez, Seigneur Balivernos ; & dites-nous un peu (*marquant un endroit de la robe*) ce que cela représente. Voilà un homme d'une plaisante figure.

ARLEQUIN, *bas.*

Je vais payer ton effronterie. [*haut.*] Cet homme-là fait [*de telle ou telle façon ; il dépeint Guzman.*]

GUZMAN, *à part.*

Cela me ressemble.

ARLEQUIN.

Air : *M. le Prevôt des Marchands.*

C'est un des plus prudens maris,
Qui, comme un autre, s'y voit pris ;
Mais qui, dans son malheur, est sage ;
Et qui, loin de jeter son feu,
Prenant la chose avec courage,
Fait bonne mine à mauvais jeu.

GUZMAN, *embarrassé.*

Oui-dà ? Et cette femme ?

ARLEQUIN.

Quelle femme ? C'est un moulin-à-vent, que vous me montrez.

GUZMAN.

Eh, oui ; ce moulin-à-vent ? c'est ce que je voulois dire. J'ai si fort ma femme en tête que..... (*bas.*) Ah, la guenon ! nous compterons ensemble tantôt.

D. FERNAND, *à part.*

Je ne puis plus me contenir, Seigneur Balivernos ; repliez cette robe, & rentrons.

SCÈNE V.

D. FERNAND, ARLEQUIN, OLIVETTE, GUZMAN.

OLIVETTE.

AH! AH! je vous y attrape donc, Monsieur le pendard.

Air : *Le fameux Diogène.*

Quoi, malgré ma défense,
Vous avez l'impudence
D'aller au Charlatan ?

[*à Arlequin.*]

Et toi, maudit Satyre,
Donne que je déchire,
Ta robe de Satan.

GUZMAN.

Elle me querellera encore !

ARLEQUIN, *froidement.*

Qui est cette femme-là ?

GUZMAN.

C'est mon honnête épouse.

ARLEQUIN.

Comment, Madame; mais, vous n'y pensez donc pas?

Air : *M. Charlot.*

Quand votre époux
Voit la robe brodée,
Qui confirme l'idée,
Qu'il avoit de vous;
Quand, grâce à nous,
Votre sagesse éclatte
Sous les yeux de tous;
Vous nous grondez?
Vous êtes une ingratte.

OLIVETTE, *étonnée.*

Vous me confondez.

D. FERNAND.

Reste de l'air de M. Charlot.

Oui, charmante Olivette,
Cette robe, à nos yeux,

De la vertu parfaite,
Par un trait merveilleux,
Vient de rendre un sûr témoignage ici.

ARLEQUIN.

Voilà le grammerci.

D. FERNAND, *à Guzman.*

Air : *Si dans le mal qui me possède.*

Tu la croyois déjà fidelle ;
T'en voilà plus sûr maintenant.
Si tu l'aimois auparavant,
Guzman, que ton respect pour elle,
Et tes feux redoublent encor.
Aime-la bien ; c'est un trésor.

ARLEQUIN, *en s'en allant, à Guzman.*

C'est un trésor ! un trésor !



SCÈNE VI.

GUZMAN, OLIVETTE.

GUZMAN, *après avoir considéré quelque temps sa femme, en silence.*

EH BIEN, Monsieur le Trésor, qu'est-ce que c'est ? vous ne dites mot ?

Air : *Lanturelu.*

Quelle est donc, m'Amie,
Ta réflexion ?
Tu parois ravie
D'admiration !
Et toute ahurie
D'ouir vanter ta vertu.

OLIVETTE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

On ne dit rien qui m'étonne.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Mais c'est que tes doutes pour moi,
Ne sont pas des risées ;

Et que j'enrage, quand je voi
Mes plaintes méprisées.
Tu m'ajoutes donc moins de foi
Qu'à des billevezées.

GUZMAN.

Billevezées ! Oh, je ne prends pas ceci pour des billevezées, moi.

OLIVETTE.

Vas, je les méprise trop, pour m'en prévaloir. Tiens, ton Balivernos est un fourbe honnête, qui flatte agréablement ses dupes. Il leur fait accroire que sa broderie n'est visible qu'à ceux à qui l'on voudroit ressembler ; Galbanon. Sa robe sera une robe ordinaire ; & sa broderie également invisible à tout le monde.

GUZMAN.

La règle n'est pas si générale que je n'y sache plus d'une exception. Oh, que non ! tout le monde n'a pas le privilége de voir la broderie.

OLIVETTE.

Je gage que si.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Ton sentiment n'est pas le nôtre ;
Oui, le mari d'une Albreda
Qui danseroit à l'Opéra,
La verroit comme un autre.

GUZMAN.

Vas donc demander, par exemple, à Lazarille, comment il l'a vue.

OLIVETTE.

Quoi ! il l'auroit vue noire ?

GUZMAN.

Comme mon chapeau.

OLIVETTE.

Et toi, brodée ? Oh bien, à la bonne heure : cela me passe ; & j'en reviens toujours à dire, que je veux être crue quand je parle. Entends-tu ?

GUZMAN.

Ah ! ma petite femme, je vous demande bien pardon.

OLIVETTE.

Et je t'avois défendu de tenter cette épreuve-là.

GUZMAN.

Hélas! je t'assure que j'en ai la mort au cœur.

OLIVETTE.

Et c'est une marque que tu osois avoir encore de mauvais soupçons contre moi.

GUZMAN.

J'avois le plus grand tort du monde assurément.

OLIVETTE, *levant la main.*

Et tu mériterois que je recommençasse à te....

GUZMAN, *froidement.*

Eh, ma femme, tout doucement! s'il vous plaît. J'ai voulu me satisfaire; je suis content: je suis cocu; que je ne sois pas encore battu.

OLIVETTE, *outrée.*

Comment scélérat! que veut dire ceci? Songes-tu.....

GUZMAN, *perdant contenance.*

Air: *Des Trembleurs.*

Songe toi-même à te taire!
Ne fais pas tant la Mégère!

C'est à moi d'être en colère
De ce que je viens de voir.

OLIVETTE.

Quoi, malgré l'estime, traître,
Que tout à l'heure ton maître
Pour ta femme a fait paroître....

GUZMAN, *crie de toutes ses forces.*

Je n'ai rien vu que du noir!

OLIVETTE, *se mettant à pleurer.*

Oh! du noir, du gris, du jaune.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Ayes vu ce que tu voudras!
Je ne m'en dédis pas. *bis.*
Je n'ai que trop fait mon devoir.

GUZMAN.

Je n'ai vu que du noir! *bis.*

OLIVETTE.

Eh bien, c'est qu'il n'y a peut-être que du noir.

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

Guzman, vous n'êtes pas sage!

GUZMAN.

Non, non, je suis fou,
A t'étrangler dans ma rage,
Si j'en croyois mon courage,
Et moi itou!
Et moi itou!

SCÈNE VII.

GUZMAN, ARLEQUIN, OLIVETTE.

ARLEQUIN.

QUEL bruit est-ce que j'entends donc? Qu'est-ce à dire, mon ami, je crois que vous querellez votre femme.

Air: *Y-avance.*

Quoi donc, après vous avoir fait
Expérimenter un secret
Qui démontre son innocence?

OLIVETTE, *lui donnant un soufflet.*

Y-avance, y-avance, y-avance,
Avec ta belle expérience.

ARLEQUIN, GUZMAN.

ARLEQUIN.

OUAIS ! vous avez là une femme bien acariâtre !

GUZMAN.

Ne savez-vous pas comme les femmes de bien sont faites ?

Air : *Joconde.*

Faut-il que vous vous étonniez
De l'humeur de la Dame ?
Comme si jamais vous n'aviez
Connu d'honnête femme :
C'est un privilège qu'ont eu
De tout temps les Lucrèces,
D'être, pour prix de leur vertu,
Un tant soit peu diablesses.

ARLEQUIN.

Il est vrai. Que voulez-vous, mon enfant ?

Air : *De la Ceinture.*

La flatteuse, s'en fait conter,
Et la prude, sans cesse gronde.

Voilà comme on ne peut goûter
De parfait bonheur en ce monde.

Heureux du moins d'avoir, de deux choses, la meilleure! car avouez que c'est un grand soulagement, pour un homme, de dire, & de pouvoir penser : j'ai une honnête femme!

GUZMAN.

Oui.

ARLEQUIN.

Je suis charmé que vous goûtiez ce bonheur-là, & enchanté que j'aie eu celui de vous en procurer la connoissance.

GUZMAN.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Bien de la grâce. Adieu, Seigneur.
Je vais apprivoiser l'humeur
De cette bête fière;

ARLEQUIN.

Fort bien.

GUZMAN.

De la bonne manière!
Vous m'entendez bien.

ARLEQUIN, *à part.*

Mieux que tu ne crois. [*haut*]. Allez, mon ami, allez, & ne vous y épargnez pas. Comme j'aime les prodiges; mon grand plaisir, à moi, c'est de voir la paix entre gens mariés. (*seul*) Il y a ma foi bien de la charité de pacifier, comme cela, des ménages. Mais j'apperçois notre amoureux transi, toujours triste & rêveur, à son ordinaire. Il a grand tort.

SCÈNE IX.

LÉANDRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ALLONS, Monsieur.

Air: *Allons gai.*

Sortez de rêverie;
Quittez cet air fâcheux.
Point de mélancolie!
Vous êtes trop heureux.
Allons gai, &c.

[*Il veut faire danser son Maître*].

LÉANDRE.

Eh, laisse-moi avec tes saillies à contretemps! tu vois un homme au désespoir.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il donc de nouveau?

LÉANDRE.

Je viens de laisser Dom Pèdre à la porte de Dom Fernand; l'on va partir pour la cérémonie!

Air : *Charmante Gabrielle.*

Ô fortune cruelle!
J'en mourrai.

ARLEQUIN.

Diablezot!

LÉANDRE.

Adieu, chère Isabelle.

ARLEQUIN.

Peste soit du Nigaud!

LÉANDRE.

Cher Arlequin, je cède
Aux coups du sort.

Dom Fernand la possède !
Ton maître est mort !

ARLEQUIN.

Avant qu'on vous enterre ; Monsieur, dites-moi une chose ; que vous disoit Dom Pèdre ?

LÉANDRE.

Hélas ! Dom Pèdre me perçoit le cœur, en me témoignant un vrai regret de manquer mon alliance : & pourquoi en suis-je là ? Par une sotte timidité qui m'a fait parler trop tard.

Air : *Joconde.*

J'ai perdu, par ce seul défaut,
L'objet de ma tendresse !
Hélas ! un jour ou deux plutôt
J'obtenois ma maîtresse !

ARLEQUIN.

Vraiment, je ne m'étonne point,
Si la chose vous pique ;
Martin pesta, quand pour un point
Il perdit sa bourique.

Remettez-vous ; elle n'est pas perdue.

Air : *Lere la.*

Ma robe y va bientôt pourvoir.

LÉANDRE.

Hé tais-toi, cesse de vouloir
Me repaître d'une chimère !

ARLEQUIN.

Lere la lere lan lere .....

Air : *Non, non, il n'est point de si joli nom.*

L'on gobera la pilule
Ou je ne suis qu'un butor.

LÉANDRE.

De ton projet ridicule
Tu veux que j'espère encor !
Non, non.
Dom Fernand a trop de raison !
Ne le crois pas si crédule.

ARLEQUIN.

Non, non,
Dom Fernand malgré, sa raison,
Avalera le goujon.

Vous parlez, vous parlez; savez-vous où tout en est, pour parler ?

LÉANDRE.

Eh, où tout en peut-il être, que tout ne me soit funeste ?

ARLEQUIN.

Air : *Le long deça, le long delà.*

Votre entêtement m'étonne,
Quand on vous dit qu'on vous va
Faire voir votre bec jaune !
Et que Dom Fernand en a,
Le long deça,
Le long delà,
Tout le long de l'aune :
Jamais il n'en reviendra.

LÉANDRE.

Il seroit assez simple .....

ARLEQUIN.

Et comment ne le seroit-il pas, quand tout le monde est d'intelligence, avec moi, pour l'abuser. Guzman, qu'assurément je n'avois pas embouché

pour vous faire accroire que sa femme étoit fidelle, a vu par vanité, en présence de Dom Fernand, tout ce que j'ai voulu qu'il vît sur ma robe.

LÉANDRE.

Oui! cela doit avoir fait un bon effet.

ARLEQUIN.

Et votre rival actuellement la montre à huit ou dix voisins, tant frères que maris, qui nous rendent le même service.

LÉANDRE.

Ils sont donc au fait?

ARLEQUIN.

Il ne faut point douter que Guzman n'ait jasé. Ils prennent, comme lui, le parti de la discrétion, comme le plus sensé. Il faut les voir & les entendre! *(il rit).* La belle robe! Compère, admirez-moi cela! hein? Qu'en dites-vous? Oui, ma foi, voilà de la besogne bien faite! Seigneur Dom Fernand, envoyez-moi votre Brodeur! Cependant l'un se gratte à l'oreille; l'autre au front. Celui-ci

grince les dents; celui-là mord ses pouces; & je vous garantis plus d'une pauvre femme, qui n'y pense pas, bien étrillée tantôt, de cette affaire là.

LÉANDRE.

Je suis fâché, à travers tout cela, qu'Elvire en souffre, dans l'esprit de son frère.

ARLEQUIN.

Air : *Comment faire?*

En même temps que je vous sers,
Il est bien vrai que je dessers
Cette sœur auprès de son frère.
Tant pis pour elle! je voudrois
Contenter tout le monde; mais
Comment faire?

Ah! j'apperçois Dom Pèdre, avec Dom Fernand: la robe est montrée; profitez-en. Serviteur.

(*Il sort*).



SCÈNE X.

D. FERNAND, habillé comme au commencement, D. PÈDRE, LAZARILLE, LÉANDRE.

D. FERNAND.

ENFIN, Dom Pèdre, vous avez donc vu la robe toute noire.

D. PÈDRE.

Et comment donc?

D. FERNAND.

Adieu, plus d'alliance.

D. PÈDRE, *avec étonnement.*

Plus d'alliance? Quel discours!

D. FERNAND.

Ma sœur est indigne de vous, & la vôtre n'est digne que de.....

LAZARILLE.

Que diable tout ceci veut-il dire?

D. FERNAND.

D. FERNAND, *voyant entrer Léandre, continue ce qu'il avoit commencé.*

Que de ce Cavalier françois à qui elle est dûe. (*à Léandre*) Je vous cède Isabelle; épousez-la, Monsieur; j'y renonce: & je vous transmets tous les droits que la parole de D. Pèdre me donnoit sur elle.

LÉANDRE.

L'offre est trop agréable, pour ne pas l'accepter; & pour peu que D. Pèdre y consente.....

D. PÈDRE.

Ah, de tout mon cœur; allez, Monsieur, allez en porter vous-même la nouvelle à ma sœur. Quel mystère est-ce que ceci? Sur quoi donc enfin fondez-vous de si étranges soupçons?

D. FERNAND.

Air: *Je ne suis que sa suivante.*

Sur le témoignage constant
De cette robe, qui m'apprend
Ce que l'ardeur, qui me dévore,
Voudroit que j'ignorasse encore.

LAZARILLE, *à D. Pèdre.*

Entendez-vous quelque chose à tout cela?

D. PÈDRE.

Pas plus que toi.

D. FERNAND.

Vous aurez peut-être oui parler d'un certain fameux D. Balivernos?

D. PÈDRE.

D. Balivernos! non.

D. FERNAND.

C'est un homme extraordinaire, qui, par un secret surnaturel, a su broder une robe, de façon qu'il n'y a que les frères & que les maris, dont les sœurs & les femmes soient sages, qui voient cette broderie. Elle est invisible pour tout autre. Vous avez une sœur aussi bien que moi; cette robe me paroît noire & toute unie, aussi bien qu'à vous: concluez.

LAZARILLE.

Je conclus à des cornes. Je suis bâté! Je suis sanglé! ah la masque! attends! attends! je te.....

D. PÈDRE.

Air : *Menuet de M. Granval.*

Calme le courroux qui t'enflamme,

LAZARILLE.

Comme vous en parlez, Seigneur ?
Il s'agit, pour moi, d'une femme ;
Mais, pour vous, ce n'est qu'une sœur.

D. PÈDRE.

Demeure, te dis-je. *(à D. Fernand)* Quoi ! vous êtes assez bons, pour croire qu'il y a sur cette robe une broderie que nous ne voyons pas ?

LAZARILLE.

Pourquoi non, Monsieur ? cette broderie là, quoiqu'invisible, pourroit fort bien être réelle.

Air : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Semblable à ces cornes honnêtes,
Qui s'élevent sur tant de têtes,
Grandes comme des échalas ;
Sont-elles plus en évidence ?
Et parce qu'on ne les voit pas,
Doute-t-on de leur existence ?

D. FERNAND.

Et qui vous diroit que Pierrot, dont la femme est vertueuse, & cinq ou six frères plus heureux que nous, viennent de voir cette broderie, invisible à nous seuls ? Que diriez-vous ?

D. PÈDRE.

Qu'ils étoient sans doute instruits du secret de la robe, & qu'ils n'ont pas voulu avouer tout haut, ce qu'ils craignoient qui ne les déshonorât.



SCÈNE XI.

D. FERNAND, D. PÈDRE, LAZARILLE, OLIVETTE, GUZMAN.

OLIVETTE.

Air : *A boire, à boire, à boire.*

A L'AIDE ! à l'aide ! à l'aide !
Le Diable le possède,
De me rouer ainsi de coups !
Peste soit du maudit jaloux !

GUZMAN, *entrant, un bâton à la main.*

Air : *Je passe la nuit & le jour.*

Me donner un pareil soufflet !
Tenez-la bien que je l'assomme !

OLIVETTE, *se cachant derrière D. Pèdre.*

Messieurs, sauvez-moi, s'il vous plaît,
Des brutalités de cet homme.

D. PÈDRE.

Tu n'es qu'un brutal, en effet ;
Voyons, qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

GUZMAN.

Elle m'a fait....
Elle m'a fait....
Je sais bien ce qu'elle m'a fait.

D. FERNAND.

Air : *Lanturelu.*

Je prétens, sans rire,
Que tu parles net;
Vîte.

GUZMAN.

Ah! quel martyre!
La chienne m'a fait....
Puisqu'il faut le dire....
La chienne m'a fait cocu....

D. PÈDRE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

OLIVETTE.

Air : *Vraiment, ma Commère.*

En es-tu bien averti?

GUZMAN.

Vraiment, ma commère, oui.

D. FERNAND.

Tu vois donc ma robe noire.

GUZMAN.

Vraiment, mon compère, voire;
Vraiment, mon compère, oui.

D. FERNAND.

Air : *A la façon de Barbari.*

Comment donc en si peu de temps
Cela s'est-il pu faire ?
Mon ami, tout-à-l'heure aux gens
Vous disiez le contraire.
Vous nous en vantiez la façon;

GUZMAN.

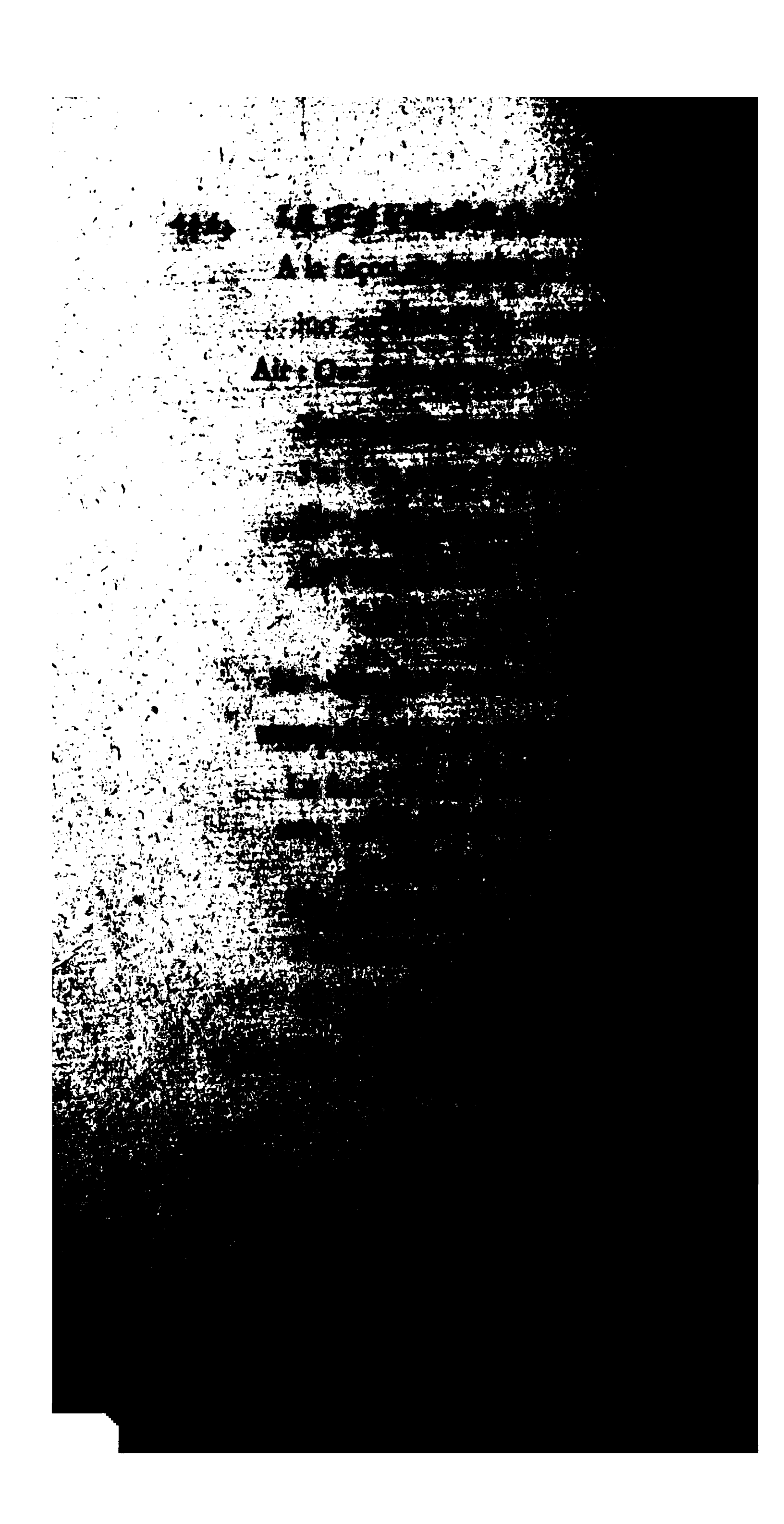
La faridondaine, la faridondon.

D. FERNAND.

Ton œil en étoit ébloui....

GUZMAN.

Biribi.



m'Amie.

de la robe

D. FERNAND.

ISABELLE.

qui a voulu

Commencez-vous donc,





SCÈNE XII.

D. FERNAND, D. PÈDRE, ELVIRE, ISABELLE, LÉANDRE, GUZMAN, OLIVETTE.

D. FERNAND, *tout ému, à Léandre.*

SEIGNEUR LÉANDRE, dites-moi, avez-vous une sœur ?

LÉANDRE.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

D. FERNAND.

Répondez, de grâce ; avez-vous une sœur ?

LÉANDRE.

Oui. Ma mère, depuis dix ans que j'étois fils unique, s'est avisée de m'en donner une, il y a cinq ou six mois, qui est en nourrice.

GUZMAN.

En nourrice ! Ah, pardi ! peut-être que celle-là sera pucelle.

D. FERNAND, *plus ému.*

Et comment trouvez-vous ma robe?

LÉANDRE.

Quelles questions sont-ce là?

D. FERNAND.

J'ai de fortes raisons pour vous les faire. De quelle couleur voyez-vous ma robe?

LÉANDRE, *d'un air étonné & naïf.*

Noire.

D. FERNAND, *avec un geste de désespoir.*

Noire! Ah, je suis trompé!

GUZMAN, *avec un transport de joie.*

Et moi aussi!

D. FERNAND.

Je suis trahi!

GUZMAN.

Et moi, non! Touche-là, Olivette; sans rancune!

D. FERNAND, *à D. Pèdre.*

Pardonnez-moi, mon cher D. Pèdre, en faveur

d'Elvire, l'offense que j'ai pu vous faire en tout ceci. (*à Isabelle*)

Air : *Le Seigneur Turc a raison.*

Je me suis bien attiré
La douleur mortelle
Dont je me sens déchiré ;
J'ai pu vous croire infidelle ;
Je porte, au fond des déserts,
Mes pleurs, ma honte & mes fers.
Adieu, chère Isabelle !
(*il s'en va*).

SCÈNE XIII.

D. PÈDRE, LÉANDRE, ELVIRE, ISABELLE, OLIVETTE, GUZMAN.

GUZMAN, *sur le ton des derniers vers.*

Et moi, ma poulette, & moi,
Nud-pieds pour l'amour de toi,
J'irois aux Dardanelles.

OLIVETTE.

Air : *Je n' saurois.*

Tu mériterois, infâme,
Que tes soupçons fussent vrais;
Sans encourir aucun blâme,
Je pourrois maintenant .... mais
Je n' saurois
Je suis trop honnête femme,
J'en mourrois.

D. PÈDRE, *à la compagnie.*

Oh ça, tout ceci vous passe, Je vais.....

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Non. Je viens de les mettre au fait. Et puisque mon alliance ne vous déplaît pas, excusez un Amant, qui n'a fait, dans son désespoir, que se prêter à ce qu'on faisoit pour lui. D. Balivernos est mon valet.....

SCENE

TOUS LES ACTE

ARLEQUIN

SCÈNE XV & *dernière.*

D. PÈDRE, D. FERNAND, LÉANDRE, ISABELLE, ELVIRE, OLIVETTE, GUZMAN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *faisant une profonde révérence à la compagnie.*

LÉANDRE.

QUE veut dire cela? Arlequin.

ARLEQUIN.

Ce sont des députés du beau Sexe, qui m'envoie faire le petit remerciment que vous venez de voir. [*Il declame en vers*].

La robe qu'à Creüse offrit jadis Médée,
Causa moins de fracas, dans Corinthe embrasée,
Que ma robe indiscrette en alloit faire ici.
Des femmes, en fureur, j'étois à la merci;
Et j'en voyois sur moi déjà fondre une armée,
Quand peu jaloux du sort du malheureux Orphée,

Air : *Quand Iris prend plaisir à boire.*

J'ai calmé leur inquiétude,
En avouant ma turpitude,
Et que le prodige étoit faux.
Après avoir bien ri de l'imposture;
Des coups de bâton sur le dos
Du pauvre Dom Balivernos,
Ont terminé [*bis*] son aventure.

OLIVETTE.

Air : *Gnia pas d' mal à ça.*

Le mien, double traître,
Souffre de cela.

GUZMAN.

Vous deviez bien mettre
Chez nous le hola.

ARLEQUIN.

Bon, bon! que sait-on, mon ami; peut-être que dans le fonds,

Gnia pas d'mal à ça,
Gnia pas d'mal à ça?

OLIVETTE.

OLIVETTE.

Taisez-vous Dom Balivernos : ou je pourrois bien être une Députée du beau Sexe, pour vous faire encore un remerciement.

[*L'on entend un grand bruit d'instrumens*].

D. PÈDRE.

C'est le divertissement que je m'étois chargé de tenir prêt. Il n'en est pas moins de saison ; & rien ne nous empêche d'en profiter.

ENTRÉE de quatre nations différentes ; un François, un Espagnol, un Turc, un Suisse, avec une Femme de chaque nation.

UNE FRANÇOISE *chante.*

La jalousie
Est une frénésie,
Dont l'amour peut aimer l'éclat.
Mais dans les nœuds d'hymen, elle est insupportable ;
Ce qui rend l'amant délicat,
Fait le mari déraisonnable.

[*La danse reprend*].

VAUDÈVILLE.

PAUVRE Mari, l'astre malin
Influera, s'il veut, sur ta tête ;
Toute ta vigilance en vain
Voudroit conjurer la tempête :
Le plus sûr est de filer doux,
Gâre, gâre, gâre les jaloux !

[*Le Chœur répète*].

UNE Femme est prompte à former
Le plan d'une douce vengeance :
Plus elle a donc de quoi charmer,
Plus on lui doit de confiance.
Le plus sûr est de filer doux,
Gâre, gâre, gâre les jaloux !

[*Le Chœur répète*].

L'ESPAGNOL près de sa Moitié,
Entretient une Sœur Écoute ;
Qu'en arrive-t-il ? Sans pitié,
On lui donne ce qu'il redoute ;

Le plus sûr est de filer doux,
Gâre, gâre, gâre les jaloux!

[*Le Chœur répète*].

LES SUISSES, près de leurs flacons;
Sur ce point là, rarement grondent;
Delà vient que, dans leurs cantons,
Moins qu'ici les cornes abondent.
Le plus sûr est de filer doux,
Gâre, gâre, gâre les jaloux!

[*Le Chœur répète*].

AU FOND du serrail d'un Sultan
La jalousie est en retraite;
Delà vient que sur son turban,
L'on voit une si belle aigrette.
Le plus sûr est de filer doux,
Gâre, gâre, gâre les jaloux!

[*Le Chœur répète*].

VISITEZ, Maris ombrageux,
La France, le pays des modes;

Loin d'y voir des Maris fâcheux,
Vous en trouverez de commodes ;
Le plus sûr est de filer doux,
Gâre, gâre, gâre les jaloux !

[*Le Chœur répète*].

ARLEQUIN, *au Parterre.*

MESSIEURS, s'il faut que par malheur,
Ceci ne vous amuse guères;
Sait-on qui rira de bon cœur ?
Les Italiens nos Confrères.
Mais si vous accourez chez nous,
Gâre, gâre, gâre les jaloux !

[*Le Chœur répète*].

FIN.



TIRÉSIAS,

OPÉRA-COMIQUE

EN TROIS ACTES;

PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE.

Donné à la Foire Saint-Laurent en 1722.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR,

ET ANECDOTE sur la Pièce de TIRÉSIAS, & sur LE MARIAGE DE MOMUS, ou LA GIGANTOMACHIE.

IL NE FAUT chercher dans ces deux Pièces ni régularité, ni plan, ni conduite ; mais beaucoup de gaîté & d'excellentes plaisanteries. Voici à quelle occasion elles furent faites l'une & l'autre.

FRANCISQUE, Directeur de l'Opéra-Comique, établi à la Foire, étoit souvent gêné par les entraves que les Comédiens Italiens faisoient mettre à son Spectacle. Il s'en plaignit un jour à PIRON, & lui dit, que, s'il n'avoit pitié de lui, il n'avoit plus d'autre ressource que l'hôpital. Il l'engagea donc à lui composer une Pièce, qui

pût, par sa gaîté, lui procurer une bonne recette, & le dédommager par-là de ses pertes. PIRON saisit le sujet de *TIRÉSIAS*, & s'y arrêta d'autant plus volontiers, que Francisque étoit beau, & qu'il aimoit, par cette raison, à jouer les rôles de Femmes, dont il se tiroit assez noblement dans les Parades.

PIRON n'ignoroit pas que Francisque avoit un ordre très-précis de se taire ; en sorte, que lui livrant sa Pièce, il lui représenta toutes les difficultés qu'il auroit à essuyer pour la jouer. En effet, Francisque fit toutes les démarches nécessaires, pour obtenir la permission de parler; il ne l'obtint point. Il voulut acheter le droit de contravention; mais on le mit à si haut prix, qu'il s'en passa, & mit despotiquement ses Acteurs en besogne; c'est-à-dire, qu'il afficha, de sa pleine autorité, & joua *TIRÉSIAS*. Quelle fut la surprise du Commissaire, quand les Acteurs parurent, & qu'il les entendit parler! Il fallut bien, par respect pour le Public, laisser jouer la Pièce, qui excita

des éclats de rire universels & continus, tant des Loges que de l'Amphithéâtre & du Parquet; mais la Pièce finie, & la toile baissée, Francisque, & toute sa troupe, allèrent coucher dans un cul de basse-fosse. On murmura de la rigueur de la punition, & le Commissaire n'en apporta point d'autre raison que la licence qui régnoit dans la Pièce.

Francisque qui cherchoit à recouvrer sa liberté, s'adressa, dans ces tristes circonstances, à PIRON; lequel, piqué du motif qu'avoit allégué le Commissaire pour faire emprisonner la Troupe, composa, au nom de Francisque, la Lettre suivante, adressée à M. d'Argenson, en forme de Manifeste, où il n'épargna ni le Commissaire, ni les Théâtres protégés.

MONSEIGNEUR,

C'EST EN TREMBLANT que je vous écris. Depuis quelque temps je suis si malheureux, & je tombe si fort de disgrâce en disgrâce, que j'ai lieu d'en appréhender une à chaque pas que je fais. Ainsi j'espère peu que vous me pardonniez la liberté que je prends. Mais l'affliction mortelle enhardit, & je ne saurois me refuser la consolation de mettre mes plaintes & ma justification, sous les yeux d'un Juge équitable & d'un Seigneur généreux. Il ne s'agit plus d'une grâce que la pitié n'a pu m'obtenir : il s'agit de montrer combien je mérite cette pitié, & de me laver des reproches dont la calomnie cherche à me noircir. On accuse *TIRÉSIAS* d'avoir souillé la scène par un Spectacle scandaleux. L'animosité, la brigue & la mauvaise humeur ont fait ce rapport à VOTRE GRANDEUR ; & si, par malheur, il s'y mêle quelque témoignage respectable, je vous prie, MONSEIGNEUR, de croire que je suis encore à savoir par où j'aurai pu le soulever contre moi.

Si je connoissois le moindre excès dans ma Pièce, je n'aurois pas osé me soumettre, comme je l'ai fait, à la déposer entre les mains du Magistrat. J'avoue qu'il s'y rencontre par-ci, par-là, quelques traits libres ; mais c'est de cette liberté, qui, de tout temps, caractérisa les Spectacles de la Foire, & que le goût du Public exige de nos Pièces, malgré nous & les Auteurs. D'ailleurs ces traits libres passent par les oreilles, sans les blesser, & vont à l'imagination, pour la divertir, & non pour la séduire. Si l'on veut nommer cette liberté une licence effrénée, il faudra jeter au feu la moitié des Comédies Françoises, tout le Théâtre Italien de Gherardi : & quel traitement faire au nouveau Théâtre Italien, qui, cette Foire même, avoit traité plus cavalièrement les choses qu'on n'avoit encore osé faire nulle part ? *TIRÉSIAS*, devenu femme, fait, à la vérité, des avances peu convenables à la retenue extérieure de son nouveau sexe. Mais ce jeu ne salit pas tant l'idée d'un Spectateur, qui ne se fait point illusion sur le dessous des cartes, & qui reconnoît toujours Arlequin pour ce qu'il est, que les lazzis dissolus de *Polyphême*, qui, sur le Théâtre Itâlien, paroissant

ivre, il y a quinze jours, se laissa tomber lourdement sur une Nymphe qu'il vouloit cajoler, Nymphe qui l'étoit réellement, du moins pour le sexe, & le Cyclope roula sans dessus-dessous un quart d'heure avec elle sur les planches. Dans le Prologue d'une Pièce qui succèda, sur le même Théâtre, à *Polyphême*; dès la première représentation de la Pièce, un Auteur venoit présenter une Comédie; Arlequin lui demandoit le titre: c'est, répondoit l'Auteur, *LA FORCE DE L'AMOUR, Pièce en un Acte. Je croyois*, répliquoit Arlequin, *que la Force de l'Amour, en demandoit au moins trois.* Bien plus, dans *LE JEUNE VIEILLARD*, dernier effort d'esprit, aussi mal reçu que les deux autres, *Agil* ne peut rajeunir, qu'en se faisant aimer de quelque jeune personne, malgré sa vieillesse. Il tente, pour cela, plusieurs épreuves; & en conte à plusieurs filles, qui, toutes, à cause de ses grandes richesses, lui disent qu'elles l'aiment. Cette espèce d'amour n'est pas de celle qu'il falloit pour le prodige; & le Valet d'*Agil* ne se fait pas faute de jeter mille ordures dans les différentes questions qu'il lui fait *à parte*, pour savoir s'il ne se sent point rajeunir. Tout cela cependant n'est

pas encore comparable au Prologue de la même Farce, où *LA FOIRE*, personnifiée par la Demoiselle *Flaminia*, demande, à deux Auteurs, des Pièces de leur façon. *Mademoiselle*, lui disent-ils, *ne comptez plus sur nous, nous sommes devenus Italiens*, équivoque horrible, & mal enveloppée, que *LA FOIRE* met encore en un plus grand jour, en repliquant : *Cependant, Messieurs, je vous ai vus ce matin à ma toilette, en meilleures dispositions.* Je parle ici d'un Théâtre réglé, ou soit-disant tel, & qui, par conséquent, devroit respecter les mœurs tout autrement qu'un Théâtre ambulant, à qui l'espèce de Spectateurs qui le suivent, donne quelques prérogatives. On ne peut toutefois rien m'imputer d'approchant. Vous voyez du moins par-là, MONSEIGNEUR, que si le zèle pour l'honnêteté publique, avoit véritablement animé le Commissaire contre moi, ce même zèle auroit bien mieux trouvé à se signaler contre la Troupe Italienne. Mais la politique de ceux-ci, & leurs facultés, bien au-dessus des miennes, n'ont que trop su mettre mon Persécuteur dans leurs intérêts; & rien aussi n'est plus visible que son esprit de haine & de partialité. Son ardeur à me nuire,

l'affectation de venir fermer la loge, avec tout l'éclat qu'il a pu, & à main armée, quand tout se seroit anéanti à l'aspect de l'ordre qu'il cachoit malicieusement, la violence enfin, qu'il exerce sur mes Camarades & sur moi; tout cela marque bien moins un Officier amateur de l'ordre, qu'un homme emporté, qui se sert odieusement des armes sacrées de la Justice, pour satisfaire un mécontentement particulier. Et je n'oserois implorer contre lui cette même Justice dont il abuse! Cependant, MONSEIGNEUR, un malheureux comme moi, dévoué au divertissement du Public, & contraint, par sa misérable profession, à errer de pays en pays, n'a d'autre recours que cette Justice, dont le dépôt vous a été confié pour le foible & pour l'étranger, comme pour le grand & le citoyen. Eh! que serois-je devenu mille fois, sans l'appui & la généreuse équité des Puissances qui dominoient aux lieux où l'on m'outrageoit? Laissez-vous toucher de compassion, MONSEIGNEUR; il est d'une grande ame de mesurer le plaisir de relever les malheureux, à l'impuissance où ils sont, d'en venir à bout par eux-mêmes.

FRANCISQUE.

Cette Lettre satyrique étoit plus capable, comme on en peut juger, d'allumer la colère du Commissaire, que de l'éteindre; & de faire pendre le pauvre Francisque, que de lui procurer sa liberté. Néanmoins il l'envoya avec la plus grande confiance, & sans y rien changer, à M. D'ARGENSON, qui ne manqua pas de la communiquer au Commissaire. N'étoit-ce pas tomber en bonnes mains? Le Commissaire jeta feux & flammes, parla hautement de réparation d'honneur; & n'exigea pas moins, pour dommages & intérêts, qu'un homme aux Galères. Il n'avoit pas tort; & Francisque méritoit une punition rigoureuse. Tout s'appaisa pourtant, mais toujours par la voie de la Justice. On sut désarmer le farouche honneur offensé. La Troupe de Francisque fut remise en liberté; mais avec de plus sévères défenses encore qu'auparavant, d'ouvrir la bouche. Toute cette manœuvre étoit conduite par les Italiens, qui, au mépris du titre de *Comédiens* DE *SON ALTESSE ROYALE*, & de l'honneur d'occuper à Paris l'Hôtel de Bourgogne, faisant mal leurs affaires,

étoient venus chercher fortune à la Foire. Ces Messieurs, en qualité de Farceurs privilégiés, traitoient les Troupes Foraines comme des chamberlans; & leur faisoient saisir la parole, s'il est permis de s'exprimer ainsi, comme marchandise de contrebande.

Francisque, en recouvrant sa liberté, n'en fut pas plus avancé. Il se trouva réduit à l'éloquence de Polichinelle, & aux nobles accens de Dame Ragonde. Dans cette extrémité il commanda donc au Tourneur une Troupe de bois bien complette. Ses Acteurs furent bientôt en état d'être mis sur pied. Il s'addressa encore à PIRON qui fabriqua, en une nuit, la Pièce intitulée, *Le Mariage de Momus* ou *la Gigantomachie*. La détresse où se trouvoit Francisque, ne permit pas à PIRON de mettre plus de temps à cet ouvrage. Le théâtre étoit resté de la grandeur ordinaire, & comme il étoit très-difficile, & même presque impossible de conduire, du haut de la charpente, les fils auxquels étoient attachées les Marionnettes,

tout

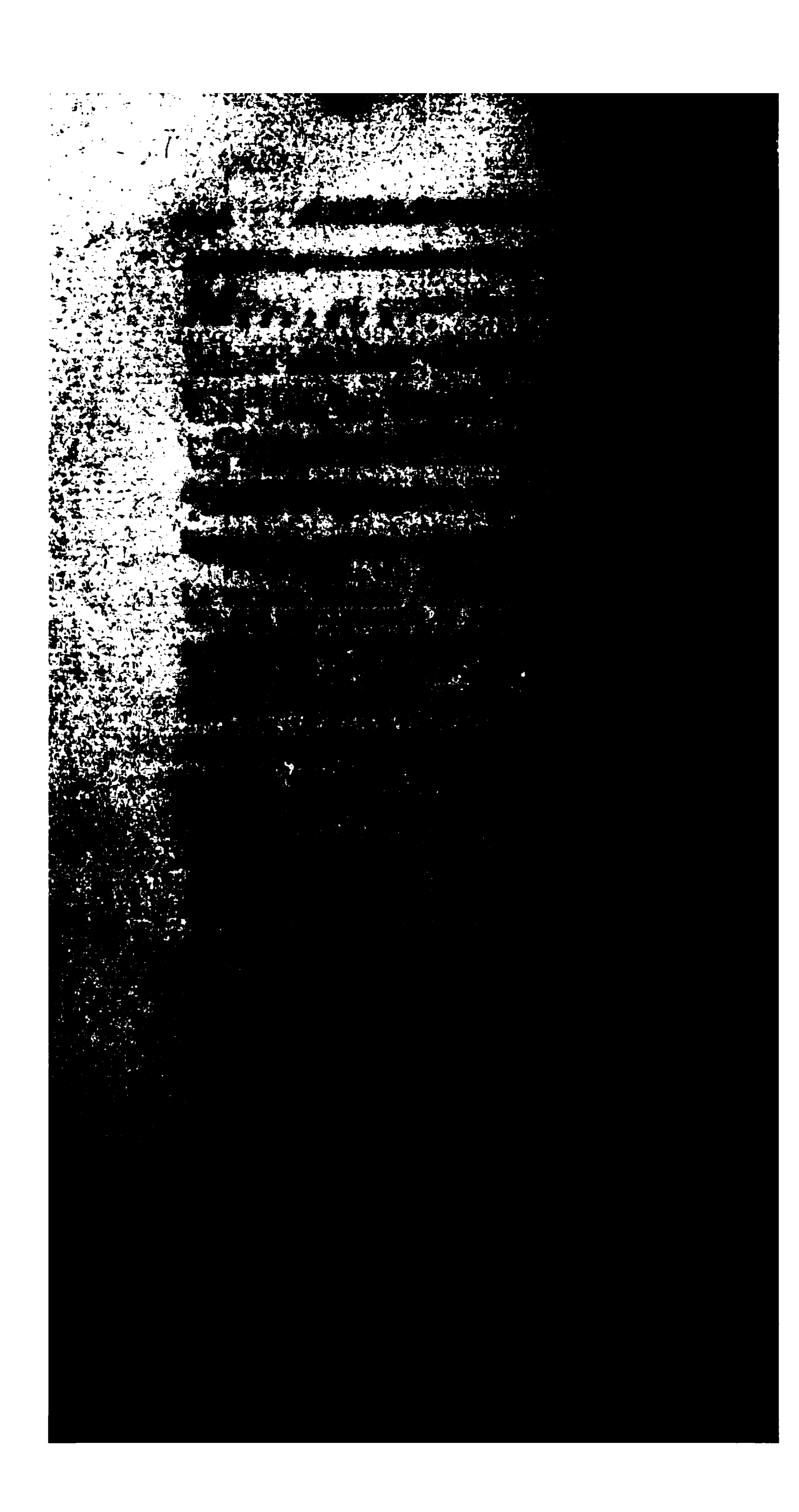
tout alla de travers, & occasionna une chûte complette.

Pour surcroît de disgrâce, Francisque voulant faire une espèce d'allusion de son état passé, à son état présent, avoit apprêté à rire aux railleurs par son Affiche, où, annonçant le *Mariage de Momus*, représenté par ses Marionnettes, il s'écrioit gravement, au bas, en Latin :

QUÆ SIT REBUS FORTUNA VIDETIS!

Virg. Æneid. lib. 2.

Cette nouveauté ridicule d'une citation Latine, dans une Affiche, & surtout dans une Affiche de Marionnettes, fut tympanisée, comme elle le méritoit. Euzelier qui composoit pour les Italiens, & qui travailloit alors au Mercure, n'oublia pas, dans son Journal, de parler de cette Affiche, à l'article des Spectacles, & ne manqua pas l'occasion de s'égayer sur le compte de PIRON & du pauvre Francisque, *lequel*, disoit-il, *n'avoit pas brillé avec ses Marionnettes, malgré son exclamation Latine, dont il avoit embelli son Affiche.* PIRON crut devoir faire une réponse au Mercure. La voici :



livré ma géniture aux bourreaux : & je me suis puni, en m'abandonnant aux rieurs ; mais, comme il arrive souvent qu'on est assez sot de blâmer ce que vous exaltez, on s'avise aussi quelquefois de prendre le parti de ce que vous attaquez. J'en ai fait la douce expérience, & soit par la pitié naturelle qu'inspire un malheureux, soit par égard pour une Pièce faite en une nuit, soit enfin, parce que mes Lecteurs lisent un peu mieux que des Marionnettes ne jouent, j'ai trouvé grâces devant bien des yeux. J'en reçois des complimens : je vous les dois, & je vous remercie. La chose sur laquelle encore vous ne m'avez point ménagé, c'est ce beau Latin dont j'ai décoré l'Affiche. Je passe, à quelques égards, condamnation sur votre critique. Rien, en effet, n'est plus déplacé : & ce fut une indulgence aveugle que j'eus pour le pauvre Francisque, qui veut toujours jeter quelque héroïsme sur ses guenilles. Il croyoit qu'il y

avoit là quelque chose de beau, de grand, de rare; oui, quant au ridicule, & je l'avoue. Disons pourtant que la mauvaise interprétation du passage Latin ajoute beaucoup à ce ridicule: & cette interprétation, MESSIEURS, est la vôtre. Vous dites que le sieur Francisque n'a pas brillé, malgré cette exclamation : *quæ sit rebus fortuna videtis!* Le mot de *malgré*, montre que vous prenez cette exclamation, pour une exclamation triomphante. Vous avez tort, MESSIEURS, elle est plaintive. Dès que *fortuna* n'est point le nom de la Déesse, dans une phrase Latine, & surtout en vers, ce mot n'a point de signification déterminée : c'est, pour ainsi dire, un mot mitoyen, qui attend son sens de ceux qui l'entourent. Or Francisque, dans son Affiche, fait un piteux étalage de sa disgrâce, en faisant voir, étant réduit à des Marionnettes, combien il est déchu de sa gloire. La citation reçoit donc un sens tout-à-fait opposé

à celui que vous lui donnez ; sens d'autant plus facile à saisir, que c'est le sens originaire : j'avois même exprès bien désigné l'endroit où j'avois pris cette citation. Mais peine inutile, puisqu'elle ne vous a servi à rien. Soyez assez généreux, MESSIEURS, pour rendre ma lettre publique. Vous détromperiez peut-être bien des gens sur ma Pièce, qui la condamneroient, sans l'avoir lue, comme vous avez condamné mon exclamation Latine, sans l'avoir entendue. Je serois, avec toute l'estime que vous méritez, MESSIEURS, votre, &c. PIRON.



PERSONNAGES

DU PROLOGUE.

ARLEQUIN.

COLOMBINE.

UN SEIGNEUR.

UN DOCTEUR.

SCARAMOUCHE.

PIERROT.

M. SANS-PAIR.

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN, *tendant son chapeau au Parterre.*

PAUCISSIMI SIGNORES, on recommande à vos charités de pauvres gens ruinés par le feu [1]. [*à Colombine*] Allons donc, ma femme, mendie donc aussi de ton côté.

COLOMBINE.

Vas te promener ! tu n'es qu'un lâche, & qu'un vilain : ce n'est pas être homme ! où est le courage ? A ta place, le Ciel me pardonne, j'aimerois mieux, je crois .....

1 Francisque, Directeur d'une Troupe de Comédiens, revenoit ruiné, de Lyon, où il avoit perdu tout son bagage, le feu ayant pris à son Théâtre, & causé un très-grand incendie.

ARLEQUIN.

Eh bien, quoi ! courage toi-même ! acheve : qu'aimerois-tu mieux ? que j'allasse sur les grands chemins, mériter de.... fi donc ! vas-t'en dire cela à d'autres. Je n'aime pas la mode [1].

COLOMBINE.

Je ne dis pas cela : mais.....

ARLEQUIN.

Mais, mais, toi-même, qui jases tant, & qui ne laisses pas d'être encore passablement jeune & jolie, où est ton savoir faire ? Que ne sais-tu te retourner ? Que ne....

COLOMBINE, *lui donnant un soufflet.*

Impudent ! à qui parles-tu ? Penses-tu que j'aime plus la mode que toi ? Parlons sérieusement : tu as de l'esprit ; tu sais le Théâtre : au lieu de gueuser, comme tu fais, indigent pour indigent, je me ferois Auteur, & Poëte même, en cas de besoin.

1 C'étoit le temps qu'on expédioit tous les jours cinq ou six Cartouchiens.

ARLEQUIN.

Encore va ! ton premier avis me menoit à la mort : celui-ci commue la peine, & se contente de m'indiquer les galères.

COLOMBINE.

Tu as raison : fais mieux ! tu as une belle main, tu écris bien : *item*, il faut vivre : mets toute gloire à bas. Eh bien, je serai la femme d'un Scribe : fais toi commis du visa [1] : il en faut quatre mille : on reçoit le premier venu.

ARLEQUIN.

La belle ressource ! bien vêtus le reste de cet été, & l'hiver prochain tout nuds.

COLOMBINE.

D'ici-là, peut-être, la Troupe nous aura rejoints.

---

[1] C'étoit le temps du visa des billets de banque.

SCÈNE II.

UN SEIGNEUR, ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN, *tendant son chapeau.*

MONSEIGNEUR, ayez pitié de votre pauvre Arlequin, qui vous a fait tant rire la dernière Foire, & qui, depuis, vient d'être brûlé à Lyon.

LE SEIGNEUR.

Tu as été brûlé ?

ARLEQUIN.

Bouilli, rôti, traîné par les cendres. Voyez, j'en prends mon visage à témoin : il est encore tout en charbon.

LE SEIGNEUR.

Pauvre garçon !

ARLEQUIN.

Hélas ! oui : triste exemple de la vicissitude des choses d'ici bas ! il y a trois mois, vous m'avez

vu le seul homme échappé des eaux, & par conséquent, possédant la Monarchie universelle; aujourd'hui, Monseigneur, vous me voyez sans sou ni maille, & le seul de mes camarades, échappé du feu.

LE SEIGNEUR.

Je prends part à ton affliction: on a parlé ici de cet incendie, &, puisque tu y jouois un premier rôle, conte-m'en quelque circonstance. Je ne serai pas fâché de l'entendre.

ARLEQUIN.

Infandum!

LE SEIGNEUR.

Va te promener avec ton *renovare dolorem.* Au fait.

ARLEQUIN.

Quanquam animus meminisse horret.....

LE SEIGNEUR.

Finiras-tu! ou commenceras-tu, bourreau!

ARLEQUIN.

Incipiam. Il étoit minuit, & je dormois pro-

fondément, [car on n'a que cela à faire à côté de sa femme] quand je crus voir en songe mon théâtre plus illuminé que de coutume, & de raison. Nous jouions le *Jeune Vieillard.* Tous les Spectateurs nous jettoient des camouflets : ils nous environnoient de tourbillons de fumée, qui commençoient à nous suffoquer : j'éternue, & me réveille. J'étouffois en effet ; tous les camouflets du Parterre & la fumée étoient dans ma chambre, & j'y voyois tout flamber. Quelle chienne d'illumination ! quels diables de camouflets ! je saute à bas du lit, sans faire de bruit, pour ne pas effrayer ma femme qui dormoit le plus tranquillement du monde : c'eût été un meurtre de troubler son sommeil ! j'enfile les degrés plus vîte que le pas : je gagne au pied, & m'enfuis dans l'équipage de Bias.

LE SEIGNEUR.

Sans avoir rien sauvé de ton petit fait ?

ARLEQUIN.

Pas un chausson. Quand j'eus repris mes sens,

je voulus revenir, pour tâcher de racrocher quelque chose.

[*Il déclame*].

Mais le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de tout le quartier, une seconde Troye,
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
A travers les charbons, va piller le Troyen.

LE SEIGNEUR.

Eh pas tant d'emphase! dis-moi ta misère, & finis!

ARLEQUIN.

Voyant donc que tout étoit frit, & qu'il n'y avoit plus rien à faire, je pris le sage parti du pieux Enée, c'est-à-dire, la clef des champs, & me mis en route, à la vérité, plus légèrement que lui; un père, un fils, ni des simulacres à porter, & traîner: mais moins heureusement; car il y perdit Creüse.

LE SEIGNEUR.

Et tu retrouvas la tienne?

ARLEQUIN.

Eh quoi donc ! la voilà toute éplorée : cela se perd-il, comme on veut ! elle eut le nez assez bon, pour s'éveiller, avant que d'étouffer, & pour être sur la piste, avant que la bête fût assez loin pour n'avoir plus à la craindre.

LE SEIGNEUR.

Ah, voilà parler bon langage d'Arlequin. En récompense, dès que tu m'amuses, je veux faire une bonne action dans ma vie : je venois d'emprunter ces deux cents louis, à un drôle de la Place-Vendôme, trop fier de les avoir prêtés à un homme de ma qualité, pour oser s'aviser de me les redemander jamais. Je les portois ce soir à une Princesse d'Opéra, qui se seroit demain moquée de moi. Tiens : prends-les. Ayes-nous seulement de jolies Actrices, & nous nous accommoderons. Serviteur !



SCÈNE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

BONNE aubaine, ma femme! aidons-nous à la mériter, ne fût-ce que pour escamoter tous les Théâtres.

COLOMBINE.

Tu nous glisses-là dans un joli train.

ARLEQUIN.

Tu fais bien la dégoûtée. Dans le train des Théâtres plus grands, que tu ne les imagines; je n'aurois qu'à t'en croire, nous avancerions bien nos affaires.



SCÈNE IV.

LE DOCTEUR, ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN, *embrassant le Docteur.*

EH, TE VOILA, cher ami! *Quibus, Doctor, ab oris, expectate venis?*

COLOMBINE.

Bon! nous revoici au pays Latin; cela ne finira pas sitôt.

LE DOCTEUR.

Ruit alto à culmine Troja! fuit Ilium, & ingens gloria, gloria Teucrorum; ferus omnia Jupiter Argos transtulit....

COLOMBINE.

Au Diable, votre chien d'argot, & votre maudit Latin! il a pensé nous faire perdre tout à l'heure, les deux cents louis, que, Dieu-merci, nous avons.

LE DOCTEUR.

Deux cents louis !

COLOMBINE.

Tout autant. Nous les avons gagnés, en parlant françois à un honnête Gentil-homme, qui, comme vous voyez, l'a bien entendu, & l'a bien parlé aussi.

SCÈNE V.

SCARAMOUCHE, *& les Acteurs de la Scène précédente.*

SCARAMOUCHE.

BON DI, SIGNOR ARLECHINO ! *ecco il Dottor :* ne vous a-t-il pas counté notre aventoure, & comme nous avons hourousement escapé du fou.

COLOMBINE.

Pour moi, j'en suis au premier mot. Ils ne se sont dit que du Latin, & c'est un jargon que j'entends encore moins que ton baragouin. Conte-moi donc ça de ton mieux ; & tu sauras notre chance, après, à loisir.

SCARAMOUCHE.

Nous nous sommes éveillés à l'odour de la carbouaade, que nous étions à demi couits. Quelle surprise, quand nous nous sommes apperçous que c'étoit de notre peau même que venoit l'odour....

ARLEQUIN, *au Docteur.*

Docteur, tombons sur lui à belles dents! de cochon rôti, vive la peau! (*lazzi*).

SCARAMOUCHE.

Pian piano! in poco di patienza. Le cochon n'est pas routi, mais nous allions l'être à point, & le rôt même eût senti diablement le brûlé, sans les poumpes de la Ville, qui jouèrent sur nous le plus à propos du monde. Grâce donc à dix, ou douze mouids d'eau, nous nous en tirâmes sains & saufs, à quelques cheveux, & quelques poils de barbe près. Par bonheur il n'en manque pas un à ma belle moustache.

LE DOCTEUR.

L'eusses-tu perdue toute entière, & que nous eussions ici le reste de notre Troupe!

SCARAMOUCHE.

Vous l'allez avoir : je l'ai laissée derrière, d'impatience contre Pierrot. Ce faquin-là, depuis Lyon, n'a fait dans la route, que rire à gorge déployée; & quand on lui demande de quoi il rit; il ne répond qu'en riant encore plus fort. Tenez, le voici : interrogez-le ?

SCÈNE VI.

PIERROT,

& les Acteurs de la Scène précédente.

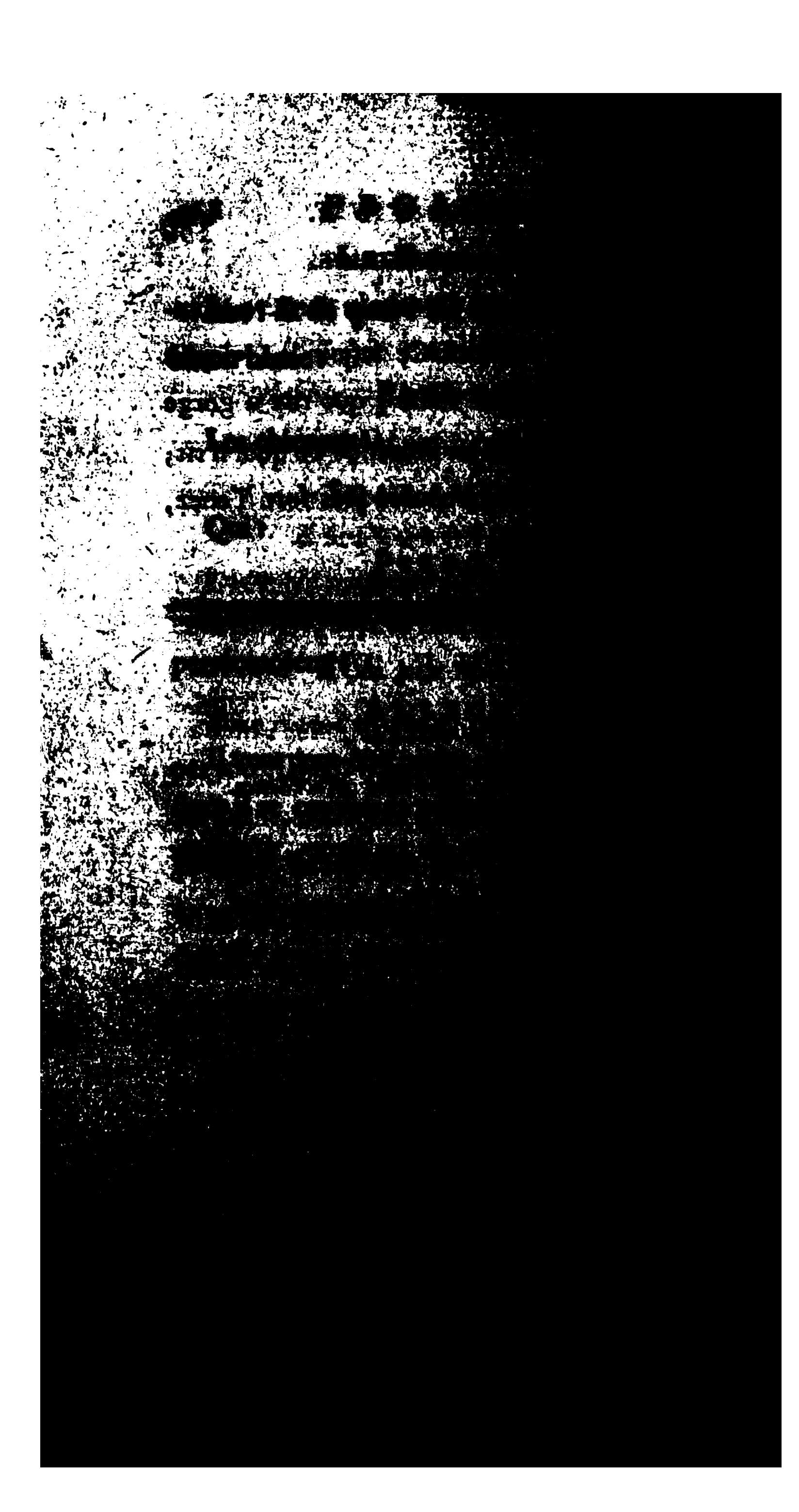
PIERROT, *riant de toutes ses forces, & faisant des Lazzi.*

ARLEQUIN.

Ris, Jean-Farine : on t'a frit de bons œufs. Est-ce assez rire ? Nous en diras-tu enfin le sujet ?

PIERROT.

Ah, que c'est bien fait, & que j'en suis bien-aise !



ARLEQUIN.

Nous veux-tu persifler, d'ici à mille ans. Dis-nous donc enfin qui étoient ces chiennes, si friandes de ta peau?

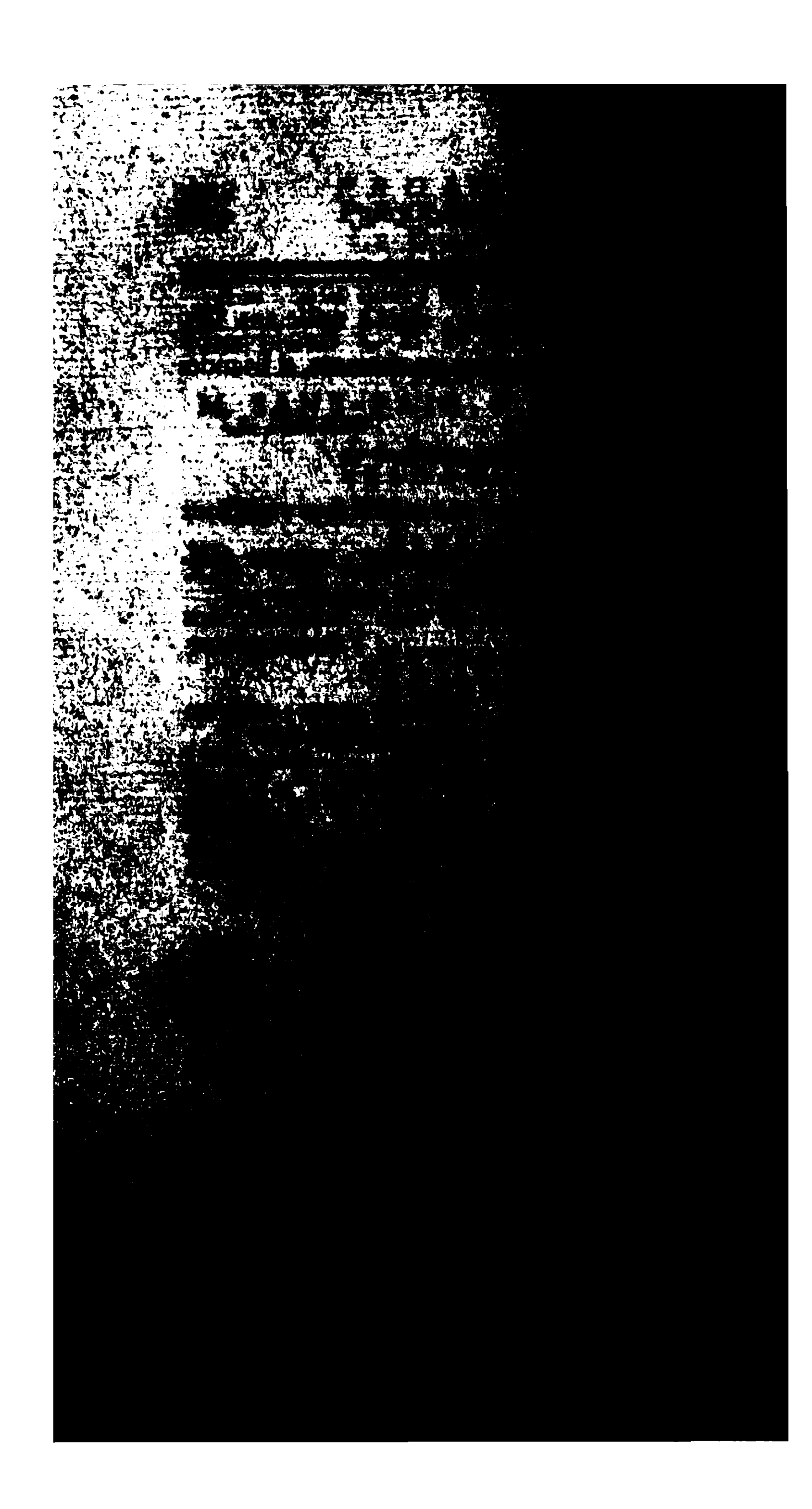
PIERROT.

Vous ne le devinez pas? & il faut vous tout dire? vous en avez tâté pourtant, comme moi. Les puces.....

ARLEQUIN.

Vas-t'en au Diable, avec tes puces: nous en avons bien une autre à l'oreille.....mais paix! voici qui nous l'ôtera, peut-être: il est un peu décousu: cela m'a tout l'air d'un Poëte, & ce ne sont pas là, souvent, les plus mauvais.





LE DOCTEUR, *à part.*

Ce seroit bien le cas de dire ici : *Medice, cura te ipsum.*

COLOMBINE.

Le mal est grand : il nous faut un grand remède.

SANS-PAIR.

Ne vous inquiétez pas : c'est une Pièce toute originale, & pleine de feu.

SCARAMOUCHE, *à Pierrot qui s'enfuit.*

Qu'est-ce qui te fait fouir ainsi brusquement ?

PIERROT.

Dès que j'entends parler du feu, je me crois encore à Lyon.

ARLEQUIN.

Venons d'abord au fait, M. Sans-pair, & faisons marché. Considérez l'exiguité de nos fonds. Que vous faut-il ?

SANS-PAIR.

A qui parlez-vous, bonnes gens ? Je ne viens point ici pour de l'argent.

ARLEQUIN.

Nul Auteur n'y vient que pour cela. Que venez-vous donc y chercher, de la gloire ?

SANS-PAIR.

De la gloire.

ARLEQUIN.

Vous êtes bien de votre pays, & justifiez bien votre nom de Sans-pair. Vous n'avez pas en effet votre pair parmi nos Auteurs. Vous êtes le premier qui ne nous ayez pas parlé d'argent.

SANS-PAIR.

Est-il possible ! ô turpitude ! Et voilà comme se dégrade la noblesse du premier des arts libéraux. Que l'ouvrier vende son labeur, les marchands leurs étoffes, les merciers leurs guenilles ; les musiciens des sons ; les danseurs & les danseuses leurs gambades, & cétéra : les Neuf Pucelles ne mettent point de prix à leurs faveurs, elles sont gratuites, & leurs dignes favoris impayables.

ARLEQUIN.

Vous ne cherchez que de la gloire ! Vous êtes

un brave homme. Mais je ne serois qu'un frippon, si je ne vous prévenois pas qu'il ne se trouve point de cette drogue-là dans nos boutiques : c'est au Tripot du Fauxbourg Saint-Germain qu'est le magasin.

SANS-PAIR.

Il y a de la contrebande là, comme ailleurs. La gloire est par-tout où l'on fait bien ; & n'est nulle part où l'on fait mal. Allons notre chemin ! Qui m'aime me suive ! Prenez toujours cela ; &, croyez-moi, la Troupe & moi, nous y trouverons notre compte.

COLOMBINE.

Du moins, Monsieur, considérez le petit nombre, & l'état où nous sommes. N'exigez pas bien des acteurs, & ne nous constituez pas en frais.

SANS-PAIR.

Ne vous inquiétez pas ; j'ai eu égard à tout cela.

LE DOCTEUR.

Le titre de votre Pièce ?

SANS-PAIR.

Les Danaïdes.

PIERROT.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

SCARAMOUCHE.

Diable ! cela sera beau ! Ce sont, je crois, d'oune famouse Beauté dont j'ai oui parler, qui s'appeloit la Thébaïde.

SANS-PAIR.

La Thébaïde n'est pas loin du lieu de la scène, qui, d'abord, est en Égypte.

ARLEQUIN.

Et, où est-elle ensuite ?

SANS-PAIR.

Aux Enfers.

ARLEQUIN.

Aux Enfers ! Nous voilà bien, pour le coup, à tous les Diables.

SANS-PAIR.

Tout en est plein à l'Opéra : je vous en ferai donner des vieux qui ne servent plus de rien.

ARLEQUIN.

Que faudra-t-il encore ?

SANS-PAIR.

Un tonneau percé.

ARLEQUIN.

Trente pour un, s'il les faut. J'ai encore celui sur lequel je me sauvai du déluge, à cheval; & nous ne sommes pas à un trou près. Est-ce tout?

SANS-PAIR.

Une petite bagatelle encore, & tout sera dit.

ARLEQUIN.

Achevez.

SANS-PAIR.

Il ne faut plus que cinquante lits nuptiaux; cinquante poignards; quarante-neuf cruches; un Roi; cinquante Princes; cinquante Princesses; cinquante Confidentes....

ARLEQUIN.

Cinquante mille bucentaures, & galions de Diables, de Diablesses, & de Diablotins vous emportent dans vos vieux Enfers, de venir demander à trois tondus, une femme, & deux pelés, de quoi jouer cent cinquante personnages.



SCÈNE VIII.

LA TROUPE.

ARLEQUIN.

NOUS voilà aussi avancés qu'auparavant. Qu'allons-nous devenir, mes Amis ?

LE DOCTEUR.

C'est bien appliqué : *Quare me temnitis ?*

COLOMBINE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE DOCTEUR.

Cela veut dire : Pourquoi êtes-vous des ânes, & m'en croyez-vous un ?

ARLEQUIN.

Qui vous fait dire cela, Docteur ?

LE DOCTEUR.

La sottise qui vous fait chercher des Pièces, quand vous en avez une de ma façon.

ARLEQUIN.

Tirésias ?

LE DOCTEUR.

Oui. Les rôles n'étoient-ils pas sus, & la Pièce n'étoit-elle pas affichée la veille de notre désastre? A quoi tient-il, en attendant mieux, que nous ne la donnions sur le champ ?

TOUS, *excepté Arlequin.*

Il a raison. *Vivat, vivat, notre Doctor, qui tam benè parlat !*

ARLEQUIN.

Je ne demanderois pas mieux; mais M. l'Auteur ne songe pas que nous ne sommes point ici en Province, devant des Messieurs à trompette de bois.

LE DOCTEUR.

Que veut dire cet Arlequin-là avec sa trompette de bois ?

ARLEQUIN.

Voilà déjà mon Auteur & sa vanité en l'air.

LE DOCTEUR.

Il parle de ma trompette, comme de son épée. (*à la Troupe.*) Allons, allons, mes amis, jouons toujours. La recette lui prouvera bientôt, que ma trompette prétendue de bois, est une belle & bonne trompette d'argent.

LA TROUPE *le suivant.*

Vivat, vivat, Doctor, qui tam benè parlat.

ARLEQUIN, *seul*

Tirésias, soit! Il auroit pu réussir au Fauxbourg de la Guillotière; mais ici, à celui de S. Laurent, gâre les sifflets! Autant vaudroit une seconde grillade.

Fin du Prologue.



PERSONNAGES.

TIRÉSIAS.

JUPITER.

CARICLÉE.

JUNON.

NAÏS, *Confidente de Cariclée.*

MOPSE, *Aubergiste.*

CLÉANTIS, *Femme de Mopse.*

UN BARBIER.

GANIMÈDE.

TROUPE DE PAYSANS.

TIRÉSIAS,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIRÉSIAS, MOPSE.

TIRÉSIAS [1].

L'HEURE du rendez-vous est prête à sonner : (*il regarde à sa montre*), deux heures ! rien que cela ! j'ai cru qu'il en étoit près de six. Quand viendra donc le sieur Mopse ? Il ne songe guère à ses hôtes, & à un hôte comme moi ! Ah, te voilà enfin ! je couche chez toi : je te croyois voir paroître à mon lever : je sors du lit à une heure, & tu arrives à deux !

MOPSE.

Vraman, Monsieu, comme vous en parlez !

[1] Tirésias est une espèce de Petit-Maître, représenté par Arlequin.

Je voudrois vous voir, comme à moi, su les bras une grosse auberge, aux portes d'une grande ville, vous varriez eun biau train, & vous vous en tireriez drôlement, je pense. A mon retour de la ville, avisez mon embarras. L'iavoit eun bourgeois avec eune jolie fille, qui vouloit, veuille guieu, veuille guiable, se faire ouvrir eune chambre, où il ne sait pas qu'il trouveroit sa femme enfermée avec eun joli cœur. L'iavoit tapage dans l'autre; le feu prenoit à la cheminée de celle-ci; eun gros écot, dans la bagarre, décampoit de celle-là sans payer; on crioit du fond de la cave qu'eune pièce de vin s'enfuyoit .....

TIRÉSIAS.

Eh, vas te promener, avec ton train de chien! songe seulement à me préparer la chambre que tu sais: à l'embellir de ton mieux, & à m'apprêter un bon soupé. Qu'est-ce que ce gros paquet, que tu tiens-là?

MOPSE, *le dépliant.*

Tenez, ai-je bon goût? Ce sont des afutiaux de femme, dont je viens de faire emplette pour la mienne, & c'est ce qui m'a tenu toute la matinée.

TIRÉSIAS.

Comment donc, tu t'y entends! cet habillement-là, & ses assortimens, iroient à une Dame de l'Aréopage : elle en feroit ses beaux jours.

MOPSE.

Oh, je voulons qu'alle soit brave : ce n'est pas tant pour l'amour d'elle, que pour afin de faire bouquer la belle-sœur, qui, pour ostant qu'alle est la famme d'un Commis de Buriau, le porte aussi biau qu'eune Aréopagesse, & voire même qu'eune Madame de Finance. Vartugoi! si son homme est peu ou prou dans les affaires du public, je n'y sommes pas moins, pour queuque chose itou : & ......

TIRÉSIAS.

Tais-toi, bavard éternel! tiens, voilà de l'or...

MOPSE, *le prend, & s'en va.*

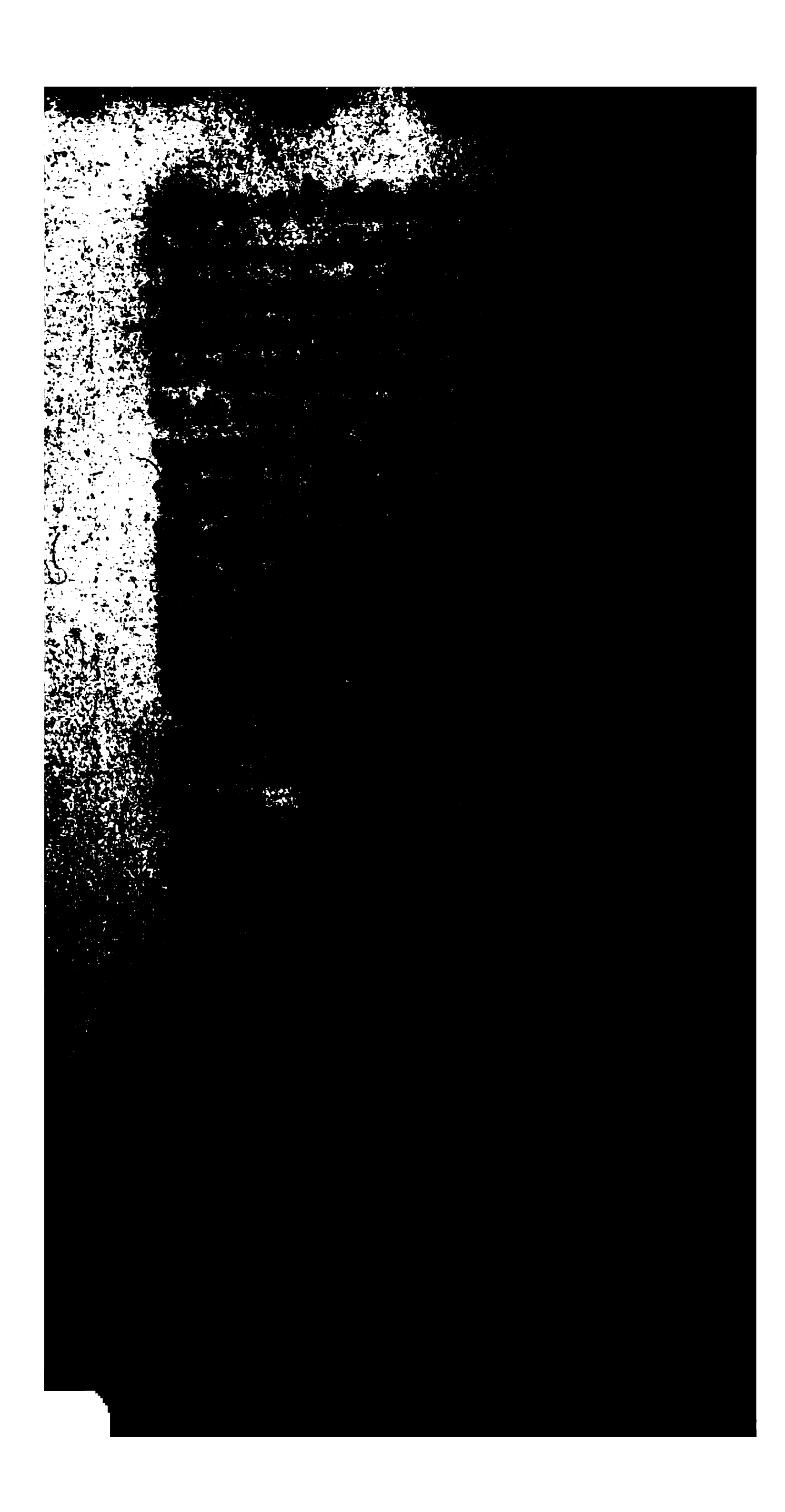
Votre sarviteur, Monsieu, je ne dirai pu mot.

TIRÉSIAS, *l'arrêtant.*

Vas-t-en, mauvais plaisant, & songe à ce que tu dis : bonne chère, bon vin, deux couverts; personne qui vienne nous troubler.

MOPSE.

Ah, ah! vlà qui sent sa partie fine.



MOPSE.

Vous avez mieux pris tous deux vote bisque, que ce pauvre Pyrame & sa Thisbé. Madame Cariclée, n'aura pas peur ici que le loup la mange en arrivant.....

TIRÉSIAS.

Çà, çà, nous jaserons demain: cours dire, au premier barbier, de me venir raser tout-à-l'heure, & vîte.

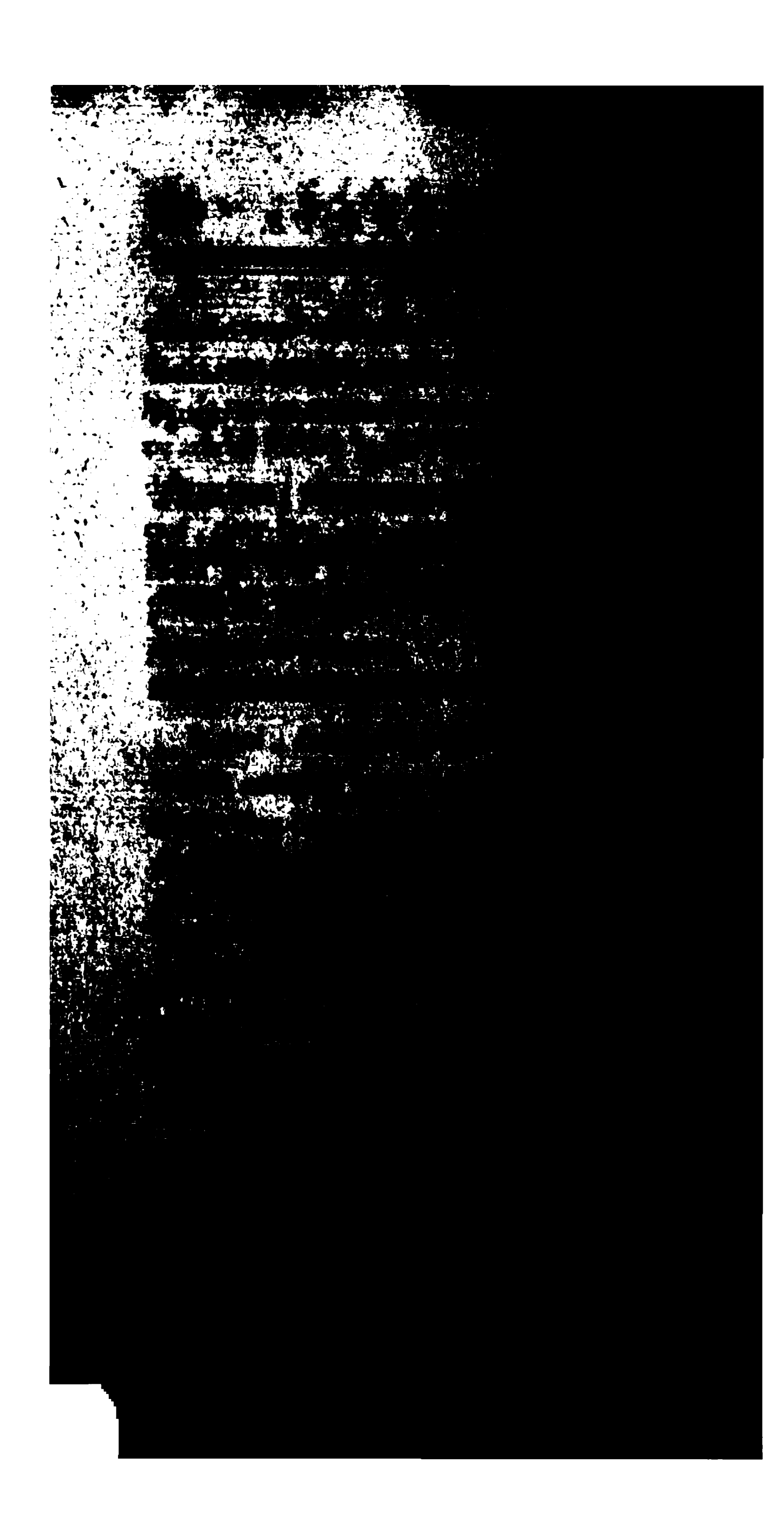
SCÈNE II.

TIRÉSIAS, *seul.*

Air : *J'avois promis à ma Maîtresse, &c.*

ÉLOIGNEZ-VOUS; fâcheuse image,
Que me raproche un songe affreux !
Je touchois au moment heureux,
Près de la Belle qui m'engage;
Lorsque, par un coup imprévu,
Fait comme elle, je me suis vu.





LE BARBIER, *repassant son rasoir.*

Il y a quelque galanterie sur jeu : il vient faire ici des siennes : je verrai cela tantôt dans les astres : car pour que vous le sachiez, Monsieur, je suis un peu Astrologue.

TIRÉSIAS, *s'impatientant.*

Ce n'est pas un Astrologue qu'il me faut ; c'est un Barbier : rase-moi, ou vas-t-en.

LE BARBIER, *repassant tranquillement son rasoir.*

Vous êtes bien vif ! M. votre père ne me traitoit pas comme cela.

TIRÉSIAS.

Que ton rasoir soit bon, du moins !

LE BARBIER.

Il est de velours, vous n'en sentirez que le vent.

TIRÉSIAS.

Pourvu que ce ne soit pas le vent de bise, qui coupe le visage.

LE BARBIER, *lui attachant le linge.*

Ah ! l'honnête homme que c'étoit, que M. votre

Père ! il n'étoit jamais si aise, que lorsqu'il me voyoit : bon jour, mon Barbifuge, me disoit-il.

TIRÉSIAS, *riant.*

Barbifuge, ha, ha, ha ! Vous vous appelez Barbifuge ? Vous avez-là un plaisant nom !

LE BARBIER.

Qu'a ce nom-là de si extraordinaire ? N'appelle-t-on pas Fébrifuge, le remède qui chasse la fièvre ? Il est tout naturel de me nommer Barbifuge, puisque je chasse la barbe.

TIRÉSIAS.

Vous avez raison, il y a de l'analogie, & même plus que vous ne pensez : car il en est de l'un, comme de l'autre ; le remède que vous dites, chasse la fièvre, comme vous chassez la barbe : toutes les deux reviennent du jour au lendemain. Ça, ça, laissons ces balivernes, & dépêchons.

LE BARBIER, *le savonnant.*

Pour revenir à M. votre père, & au cas particulier, qu'il faisoit de moi.....

TIRÉSIAS, *qu'on savonne toujours.*

Dieu lui fasse paix ! songe à ce que tu fais : au

train que tu vas, ma barbe sera revenue d'un côté, quand tu auras fini l'autre ! pouhas ! au Diable ! tu m'as savonné la langue.

LE BARBIER.

Le moyen, Monsieur, quand vous parlez toujours ? laissez-moi ce soin-là. Faites, comme faisoit M. votre père. Ma savonnette étoit un bâillon pour lui : c'est alors qu'il prenoit plaisir à m'entendre, & qu'il étoit ravi de tenir, de la première main, les nouvelles du ciel, de la terre, & du quartier.

TIRÉSIAS, *le repoussant.*

Bourreau, savonneras-tu mille ans ?

LE BARBIER.

Aussi, Monsieur, vous savez le proverbe : voilà votre barbe à moitié faite.

TIRÉSIAS.

A ton compte, tu n'en aurois donc plus qu'une moitié à faire.

LE BARBIER.

Pardonnez-moi, Monsieur ; prenez que je n'aye rien dit ; comme je prends que je n'aye rien fait. Procédons.

SCÈNE IV.

TIRÉSIAS, BARBIFUGE, MERLAN.

MERLAN, *au Barbier.*

NOTRE BOURGEOIS, laissez tout-là ! Au feu ! La maison de l'Épicier, qui touche à la nôtre, est toute en flamme ! Écoutez le tocsin.

TIRÉSIAS, *se levant précipitamment.*

Me voilà bien barbouillé : on me laisse en bel état !

LE BARBIER, *le forçant de se rasseoir.*

Qu'appelez-vous, Monsieur ; on vous y laisse ! non certes. Je prétends bien faire la barbe à d'autres, avant de lâcher mon rasoir. Il faut que mes Pratiques soient servies avant tout Il y a une cloison, entre l'Épicier & moi : sonne, sonne tocsin ! tu ne me fais pas peur ; j'en ai encore pour une heure à me reconnoître : je l'avois toujours bien dit : & qu'on se moque de mes prédictions, après cela ! toutes ces maisons-là sont des paquets d'allumettes.

TIRÉSIAS.

Est-ce fait ?

LE BARBIER.

Patience, Monsieur ! je veux vous laisser les joues, comme celles d'une fille de quinze ans. Voici encore des poils sous la gorge ; ne branlez pas !

TIRÉSIAS.

Est-ce fait enfin ?

LE BARBIER.

Encore un petit coup sur cette joue ci.

TIRÉSIAS.

Ah, chien ! tu me viens de faire une estafilade !

LE BARBIER.

Vous remuez toujours, aussi : c'est votre faute.

TIRÉSIAS, *essuyant le sang.*

Peste soit du bavard, & du mal-à-droit !

LE BARBIER.

Cela ne m'est jamais arrivé, avec Monsieur votre père ....

TIRÉSIAS.

Misérable, cours donc à ta maison qui brûle !

SCÈNE V.

Le Théâtre change, & représente un bocage agréable, avec une hôtellerie dans le voisinage.

MOPSE, CLÉANTIS.

CLÉANTIS.

AH, MON AMI, la jolie pelouse! le bel endroit! dis donc?

MOPSE.

Oui, ma foi, ça fait tribouiller le sang dans le cœur.

CLÉANTIS.

Je ne saurois voir ce gazon, si dru, si verd, qu'il ne me prenne envie de m'étendre dessus.

MOPSE.

Et moi de même itou: mais je n'ons pas de tamps à pardre: avançons.

CLÉANTIS.

Je ne sais comment, ni pourquoi: mais tiens, je te trouve ici pu joli, & pu à mon gré, qu'à la maison.

MOPSE.

Pour moi, je te trouve là, comme ici, & ici tout comme là. Passons chemin : vas donc !

CLÉANTIS.

Ste vardure, ste fontaine ; ces petits oisieaux qui gazouillent : tu ne trouves pas tout ça pu charmant, que note chambre à couché, pendant la nuit ?

MOPSE.

Hé bian, couche ici, si tu veux : tu m'en diras demain des nouvelles : adieu.

CLÉANTIS.

Tu n'étois pas si pressé de me quitter, quand tu me faisois l'amour.

MOPSE.

Oh, c'est qu'alors, nous ne nous retrouvions pas, comme je voulions, & qu'à st' heure, c'est tout au contraire.

CLÉANTIS.

Quoi, le cœur ne te dit plus rian ?

MOPSE.

Oh, le cœur .... le cœur des gens mariés ne.... sinon, que chacun fasse son taîme. Fesons donc

le nôte. J'ons de la besogne au logis, qui nous attend. Lia, comme tu sais, eun joli Monsieu, & eune jolie Demoiselle qui doit venir. Il leur faut préparer à soupé ; & pour demain drès le matin, un déjeûné.

CLÉANTIS.

Le bon-homme ! qui songe pu au passetan des autes, qu'au sien !

MOPSE.

Chacun son tour. L'ia temps pour tout. Marchons.

CLÉANTIS.

Ils auront bian ri lé permié !

MOPSE.

Sont ceux qui riont lé darnié, qui riont le mieux : ne le dit-on pas ? Ils auront bian ri, & j'aurai bian pillé.

CLÉANTIS.

Ainsi le bien vient en dormant : à moi, non.

MOPSE.

A bon Entendeur demi-mot : est-ce assez ? Quand ça finira-t-il ?

CLÉANTIS.

Quand tu voudras. Vaut mieux tard que jamais. Hélas! ste chanson, dont note voisine nous casse la tête, n'est pâs tant eune chanson, qu'on diroit bian. (*Elle chante*).

Air: *Faire l'amour la nuit & le jour.*

Un Galant, jour & nuit
Nous suit, & cherche à plaire:
Mais un Mari nous fuit,
Et ne veut plus nous faire,
L'amour,
La nuit, ni le jour.

MOPSE.

Réponse à la tienne: il n'est aussi que tu n'ayes autant de fois entendu chanter au voisin:

(*Il chante*).

Air: *Le Seigneur Turc à raison.*

Quand j'aimions, je ne pouvions,
Farmé les prunelles:
Je soupirions, je rêvions,
Nos amours étions nouvelles,

Je

Je son mari maintenant,
Putôt que d'en faire autant,
J'irions au Dardanelles.

Tian vlà le Monsieu qui accourt au devant de nous: je te le disois bian; tu m'amusois ici, pendant que j'avions d'aute affaire.

CLÉANTIS.

J'y mettrai bon ordre : tu peux le lui dire. (*à part*). Oui, oui, j'y mettrai bon ordre! patience! à deux de jeu!

SCÈNE VI.

TIRÉSIAS, MOPSE.

TIRÉSIAS.

MOPSE, mon cher ami, est-ce toi?

MOPSE.

Oui, c'est moi: qui seroit-ce donc? Qu'avez-vous, Monsieu, que vous voilà si renfrogné? La Belle ne vient pas: ni peut-être ne viendra?

TYRÉSIAS, *déclamant.*

Non, avant que la nuit, ami, soit arrivée,
L'Amour amenera dans ce lieu Cariclée.

Il va, dans un moment, des momens le plus doux!
En couronnant mes feux, lui donner un époux.
Je vais jouir enfin de celle que j'adore :
Je tremble toutefois; & de quoi? Je l'ignore.

MOPSE.

Ah, le drôle de jargon que vous parlez-là! c'est tout fin droit comme ces Monsieux de notre Châtiau jaspillent sur des trétiaux qu'ilz avont dressé dans le vestibule. Mais qu'est-ce que c'est donc que ça, Monsieu, qui vous fait geindre, sans qu'ous sachiais s'que c'est?

TIRÉSIAS.

Tais-toi! J'ai mes raisons. J'enrage.

MOPSE.

Vous êtes pourtant bien plus heureux que moi: jugez si j'enrage itou. Du moins vous avez le plaisir de l'être; & moi, il s'en faut bien que je le sois. Mais tenez, Monsieu, c'est que vous êtes amoureux. Je l'étois gnia pas long-temps; je sais bian ce qu'en vaut l'aune : on avoit biau faire & biau dire, il me manquoit toujoux queuque chose. A la parfin des fins, quand de queuque en queuque chose, j'eus tout aivu; ce fut tout le contraire, &

vlà où le bât me blesse. A st'heure que je ne veux pu rian, l'autre veux toujoux.

TIRÉSIAS, *à part.*

Esprit foible, faut-il qu'une vaine chimère
Te vienne ainsi troubler, quand rien ne t'est contraire !

[*à Mopse.*]

Écoute un songe affreux, noir enfant de la nuit,
Dont l'image par-tout me tourmente & me suit.

MOPSE.

Bon ! j'aurons bientôt de la Tragédie : voici déjà les rêves.

TIRÉSIAS.

Je dormois....

MOPSE, *l'interrompant.*

Vous étiez donc couché ?

TIRÉRIAS.

Eh, Butor ! cela va sans dire : ne se couche-t-on pas avant que de dormir ?

MOPSE.

Et ne dort-t-on pas itou devant que de rêver ? ça devoit donc s'en aller sans dire, itou.

TIRÉSIAS.

Oui, malgré mon amour, & les vives alarmes,
Dont tu sais qu'il se plaît à mélanger ses charmes
Après de longs ennuis, un sommeil gracieux
Avoit de ses pavots appesanti mes yeux....

MOPSE, *bâillant.*

Ça exprime si bian qu'ous dormiais, que ça me fait bâiller. Après : vous dormiais donc?...

TIRÉSIAS.

Quand j'ai vu dans ces lieux, que s'est peints mon idée,
Arriver, en tremblant, l'aimable Cariclée.
Mopse, qu'elle étoit belle ! & qu'un tendre embarras
Sur un front innocent met de grâce & d'appas !
Mes yeux, dans cet état, la trouvoient adorable :
L'endroit, ses feux, les miens, tout étoit favorable.
Juge de mes transports, embrassant ses genoux !
» Du sort de votre Amant, rendez les Dieux jaloux!
» Ce n'est plus votre Amant, c'est un Époux fidelle.
Hélas ! si j'en doutois, serois-je ici? dit-elle.
C'en fut assez. J'allois... Mais le Ciel ennemi
Par un prodige affreux, te le dirai-je, ami !

S'opposant tout-à-coup au bonheur de ma flamme :
Je suis... Je suis !...

MOPSE.

Eh bien, vous êtes, quoi ?

TIRÉSIAS, *criant encore plus fort.*

Je suis !

MOPSE, *du même ton.*

Un fou !

TIRÉSIAS.

Je suis devenu femme !

MOPSE.

Ouf ! je ne m'attendois pas à cettui-là : vous avez donc bian enragé tous deux ? car ce n'est pas dans ces occasions-là, que chacun aime son semblable ; & qu'avez-vous répondu à çà ?

TIRÉSIAS.

Furieux, dans mon sein, aux yeux de Cariclée,
J'allois, pour la venger, me plonger mon épée.
Quand.....

[*Il se tait, en riant*].

MOPSE.

Poursuivez : quand ?

TIRÉSIAS, *du ton naturel.*

Quand un vent de tous les Diables a poussé le volet de ma fenêtre, & m'a réveillé.

MOPSE.

Et ça vous a bian soulagé ?

TIRÉSIAS.

Je t'en réponds : j'ai rêvé quelquefois qu'on me menoit pendre ; d'autres fois que le Diable m'emportoit : mais un Amant, sur le point d'être heureux, songer qu'il devient femme !

MOPSE.

Ma foi oui, c'est pis que le Diable, & que la potence : je le sens bian.

TIRÉSIAS.

Depuis ce matin, je ne m'en suis pas encor bien remis : ce songe ne me sort pas de la tête. Il me lanterne en ce moment.

MOPSE.

Air : *Allons gai.*

Laissez-là cette idée !
N'avez-vous pas senti,
A votre réveillée,
Que le songe a menti ?

Allons gai,
Toujours gai,
D'un air gai!
Talari, &c.

TIRÉSIAS.

Oh çà: ferons-nous bonne chère? Serons-nous seuls?

MOPSE.

Ne vous inquiétez pas: vous serez content.

TIRÉSIAS.

Vas, laisse-moi! [*il le rapelle*] De la discrétion; entends-tu?

MOPSE.

Eh, fi donc, Monsieu! ça, se dit-il, seulement? Si je ne savions pas nous taire, vote mère & vos sœurs, ne nous ferions pas l'honneur de venir si souvent.



SCÈ

TIRÉS

BON, me voilà bien

n'aurois pas besoin

oublié de le chapitrer,

hier qu'il m'a

épreuve de patience

douceurs de l'attente

SCÈNE VIII.

LE BARBIER TIRÉSIAS.

LE BARBIER.

AH, AH ! je vous y attrape donc ! Monsieur le galant. On vient de vous entendre. Je m'étois bien douté qu'il y avoit de la galanterie sur jeu. Je vous ai suivi tout doucement : & je vois que j'avois bien imaginé. Pourquoi vous cacher de moi ? Ne vous suis-je pas tout dévoué, par l'amitié que je portois, à feu M. votre père !

TIRÉSIAS.

Eh bien, oui, bourreau, oui, j'ai ici un rendez-vous. Une Dame que j'attends va venir. Elle est sur le point de paroître ! Es-tu content ? Retire-toi. Il ne faut que ta présence, pour la faire fuir.

LE BARBIER.

Voyez-vous, Monsieur, toutes ces parties secrètes-là ne sentent rien de bon. Tout est dangereux de nuit : Je vous en ai averti ; vous êtes menacé d'un malheur. Peut-être approche-t-il!

TIRÉSIAS.

Eh, non, traître ! non, ce malheur n'approche plus ; il est tout arrivé, pour la seconde fois, avec toi. Si tu as tant envie de le détourner ; vas-t-en ? Sinon (*il tire son épée*), malheur à toi !

LE BARBIER.

Mais, Monsieur, pardonnez mon importunité, à l'amitié que j'avois pour Monsieur votre Père.

TIRÉSIAS.

Fuis donc ! j'entends du bruit. Disparois, ou...

LE BARBIER.

Hélas ! où est Monsieur votre père !

(*Il fait encore un mouvement pour revenir : Tirésias en fait un autre pour le menacer, ce qui le détermine à s'en aller*).

TIRÉSIAS.

Ce n'est pas là un homme ! c'est un Diable collé sur mon dos. Mais quelle lumière vient éclairer ces lieux. Qui vois-je ! Jupiter ! Ah, que ceci m'annonce-t-il !

SCÈNE IX.

JUPITER, TIRÉSIAS.

JUPITER.

Air : *Réveillez-vous, Belle endormie.*

Je suis le Maître du tonnerre,
Qui vient à vous en suppliant.

TIRÉSIAS.

Dites-moi ce que je puis faire,
Qui mérite un honneur si grand!

JUPITER.

Air de l'Europe galante : *J'ai senti pour vous, &c.*

Je sens pour Cariclée une flamme parfaite :
Je n'ai jamais aimé, comme j'aime en ce jour.
Alcmène fut ma dernière amourette :
Et voici mon premier amour.

TIRÉSIAS.

C'est bien de l'honneur pour elle : mais, où en voulez-vous venir ? Je suis de tous les hommes, celui qui peut le moins vous servir là dedans.

JUPITER.

C'est pourtant sur toi que je jette les yeux, pour me servir. Je viens de déclarer mes sentimens à Cariclée : mais l'ardeur que la petite insensée a de te venir joindre ici, l'a rendue sourde à toutes mes propositions. J'ai donc recours au stratagême, dont je me servis, pour donner au monde le grand Alcide. Tu sais qu'Alcmène n'ayant d'amour que pour Amphitrion, je pris la figure de cet heureux époux : cela me réussit, & j'ai devancé ta Cariclée pour te prier de....

TIRÉSIAS.

De quoi, s'il vous plaît ?

JUPITER.

De t'éloigner d'ici, & de me laisser prendre ta place pour l'y recevoir.

TIRÉSIAS.

Fort bien !

JUPITER.

Vas, sois sûr, qu'elle ne t'en voudra point de mal : car je prendrai si bien ta ressemblance qu'elle y sera parfaitement trompée, & qu'elle croira n'avoir été qu'avec toi.

TIRÉSIAS.

Air : *De Lanturelu.*

Le beau rôle à faire
Que vous m'offrez là !

JUPITER.

Songe à me complaire.

TIRÉSIAS.

Comptez sur cela.

JUPITER.

A me satisfaire
Te voilà donc résolu ?

TIRÉSIAS.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

JUPITER.

Quoi ! tu aurois la sottise de refuser l'honneur d'un partage avec moi ? Vaux-tu mieux qu'Amphitrion ? Quand il sçut que c'étoit Jupiter qui l'avoit trompé, il ne s'en formalisa point : loin delà même, il s'en tint très-honoré.

TIRÉSIAS.

Air : *De Landerirette.*

Oh ! le cas est bien différent :
Songez donc que je suis amant,
Landerirette ;
Et que je ne suis pas mari,
Landeriri.

Je dois le devenir tout-à-l'heure : c'est une des clauses du traité de notre rendez-vous. Vous venez un jour trop tôt. Demain, que sait-on ! mais à cette heure, *nescio vos.*

JUPITER.

Air : *Ma raison s'en va beau train.*

De ta Maîtresse il sortiroit
Un héros qui t'honoreroit.
Que je tiens tout prêt ;
Qui déjà voudroit
Recevoir la lumière.

TIRÉSIAS.

Ma foi je n'en ai pas besoin :
Qu'il s'aille faire faire plus loin :
Qu'il s'aille faire faire.

JUPITER.

Air *de Trompette.*

D'où te vient, malheureux, une audace si rare?
Je veux qu'on m'obéisse; &, sans tant de raison,
Vîte, qu'on s'y prépare!
Sinon, je te réponds
Qu'il t'en cuira.

TIRÉSIAS.

Tarare
Ponpon.

Air: *Des Trembleurs.*

Quand je verrois votre foudre,
Prête à me réduire en poudre,
Je ne pourrois me résoudre
A vous céder sur cela.

JUPITER.

Vas, tu as trop d'amour pour être sage: moi, je dois l'être, malgré le mien.

[*Il continue l'air*].

J'ai honte de mon écart!
J'y remedierai bien: car

Je boirai ...

Que mon ...

Tant mieux pour ...

laissez cependant les ...

inquiets; voilà que ...

[*Il le frappe de son ...*

Il est bon ...

J'étois, il n'y a qu'un moment, fort & assuré sur mes pieds : je ne suis à présent pas plus ferme qu'une poule huchée sur les siens, craignant même que le vent ne me fasse tomber. J'avois une voix mâle ; à l'heure qu'il est, je l'ai efféminée, & variée par des sons ridicules. Que suis-je donc devenu ? Comment donc, j'ai le menton doux comme celui d'un enfant ? Un teton ! deux tetons ! haye ! haye ! haye ! mon songe est accompli ! je suis fille de pied-en-cap, fille achevée. Fille ! moi ? c'est bien pour rire. Peut-être que je rêve encore. Non, ma foi ! j'ouvre bien les yeux. La chose est réelle : il n'y a point de réveil à espérer. « [1] Ah ! » quel chaos d'idées que je n'avois jamais eues ! » l'esprit féminin se développe chez moi. Ah ! ah ! » ah ! le plaisant galimatias que l'esprit d'une » femme ! Ah ! la drôle de chose ! Ma foi, il faut » l'être pour savoir qu'en dire. J'ai grande peur de » valoir encore moins sous cette peau-ci, que sous » l'autre ». Feroit-il encore assez de jour pour me voir ? [*il tire son miroir.*] Ah ! comme j'ai le teint clair & délicat ! Comme j'avois déjà senti que j'ai conservé mon cœur libertin, je ne suis pas surpris

[1] Copié de Timon.

SCÈNE XI.

CARICLÉE, TIRÉSIAS.

CARICLÉE, *retenant Tirésias qui veut fuir.*

Ne fuyez pas, c'est moi ; c'est votre Cariclée.
Parlez-lui ; rassurez une Amante alarmée ;
Sûre, en vous embrassant, d'embrasser un époux ;
Mais qui rougit d'oser ce qu'elle ose pour vous.

TIRÉSIAS, *tendrement.*

(*bas.*)
Je ne payerai jamais tant d'amour, dont j'enrage.

CARICLÉE.

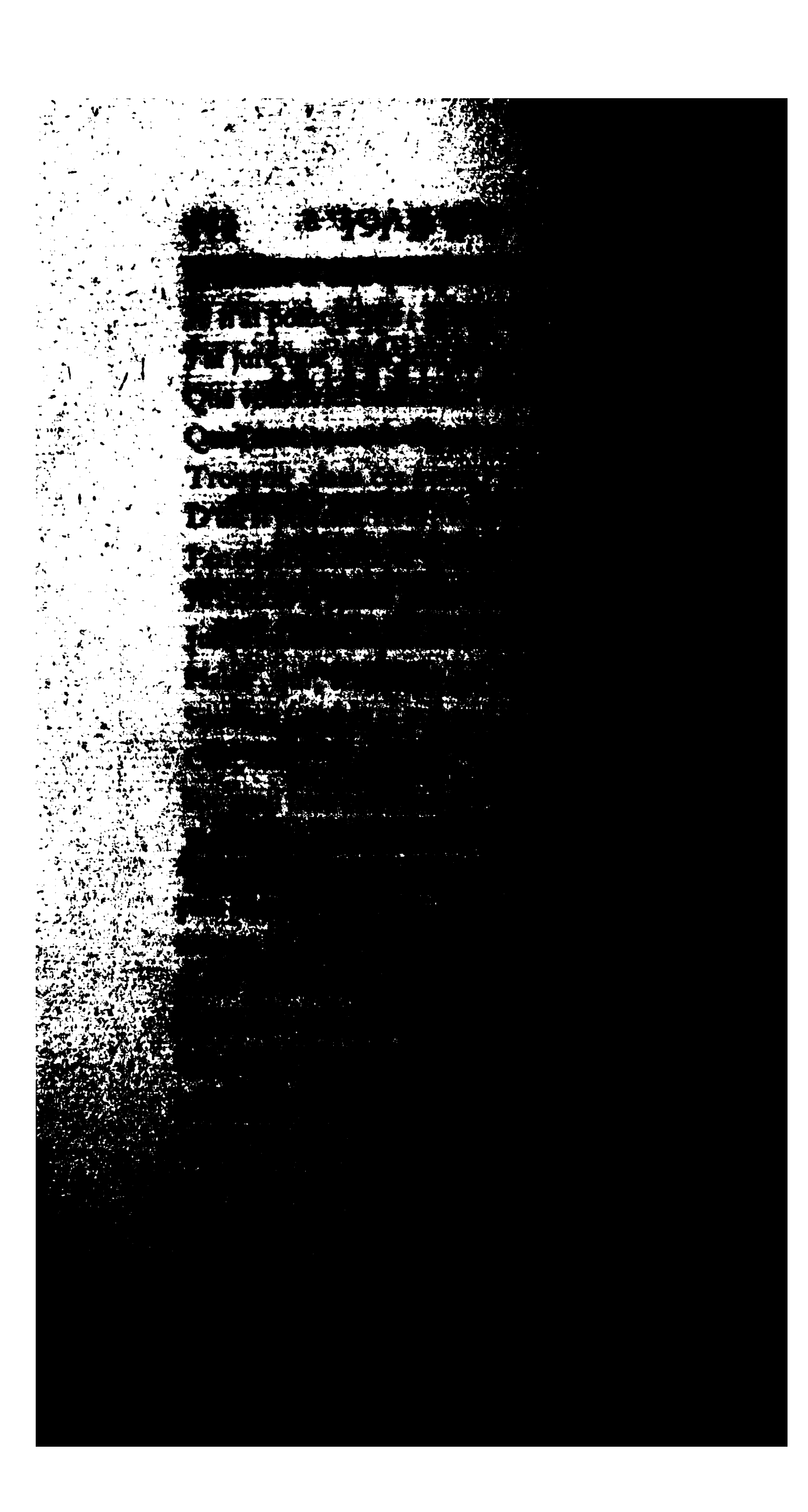
Vous en allez apprendre un nouveau témoignage,
Qui, d'un coeur délicat, doit bien flatter les feux.
Vous aviez un rival, un rival dangereux ;
Qui, suppliant en vain, pouvoit agir en maître.
Le Monarque des Dieux, Jupiter !

TIRÉSIAS.

Ah, le traître !

CARICLÉE.

Vous n'êtes point trahi ; ne craignez rien. Usant
Du droit qu'il me laissoit de suivre mon penchant ;



SCÈNE XII.

CARICLÉE, *seule.*

Me fuir, & te cacher ! Un courroux légitime
Auroit daigné m'apprendre & ta honte, & mon crime.
Barbare ! te cacher ! C'est à moi dont le front
Doit rougir à jamais d'un si cruel affront :
C'est à moi que tu fuis, qui te perds, & qui t'aime ;
A courir, s'il se peut, me cacher à moi-même !
Quoi ! lorsqu'en ta faveur j'ose... J'entends du bruit ;
Quelqu'un vient. Profitons des ombres de la nuit.
Retournons : & demain.... (si cette nuit funeste
De mes jours malheureux n'abrége pas le reste).
On a trahi mes feux ; mais avant mon trépas,
Je ferai que ma rage au moins ne le soit pas.



SCÈNE XIII.

TROUPE DE PAYSANS.

UN PAYSAN.

ALLONS, morguienne, Enfans, de la joie! un petit branle d'aveuque la petite chanson au bout, devant que de rentrer au Village. Voici le plus bel endroit du monde pour ça. [*Après une danse de Paysans, on chante le Vaudeville suivant.*]

VAUDEVILLE.

Air *de M. l'*ABBÉ.

UNE PAYSANNE.

TOUT le temps que je sis en Ville,
Je ne sis pas tranquille,
Et je rêve à Jaquet.
Mais drès que je revois note Village,
Hari, bourique,
Je reprends courage.

UN PAYSAN.

QUAND mon amour, près de ma Belle,
Ne bat plus que d'une aile,

Je cours au vin clairet ;
Avec cinq ou six coups de ce breuvage,
Hari, bouriquet,
Je reprends courage.

UN AUTRE PAYSAN.

J'AVISIS l'aute jour eun drôle,
Assis aveuc Nicole,
Darrière le bosquet :
Et j'entendis qu'alle disoit : j'enrage !
Hari, bouriquet,
Reprends donc courage ?

UNE PETITE FILLE.

LE MONDE, à cause de mon âge ;
Croit que le mariage,
Ne seroit pas mon fait ;
Mais je sens que si j'étois en ménage,
Hari, bouriquet,
J'aurois bon courage.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIRÉSIAS, *seul, habillé en fille, chante.*

Air: *Un petit moment plus tard.*

JE n'ai pu dormir un moment ;
Je brûle, je grille.
Ah! que l'amour entre aisément
Au cœur d'une fille !
D'hier au soir seulement
Je le suis devenue,
Et déjà bien & duement,
Je suis,
Je suis,
Férue.

Vraiment, j'y vais d'un air à bien profiter du talent. Que je plains les pauvres filles qui ont mon humeur, & qui la combattent. Pour moi j'avoue franchement que je ne me sens pas la force de n'avoir point de foiblesses ; & je prétends....

SCÈNE II.

TIRÉSIE, MOPSE.

TIRÉSIE.

Ah ! mon cher Mopse ; bon jour !

MOPSE.

Bon jour ! belle Tirésie, pisque Tirésie y a.

TIRÉSIE.

Viens-tu me dire encore, que tu doutes du prodige ? J'ai bien eu de la peine à te persuader ; & tu ne te rends, comme je vois, qu'à de bonnes enseignes.

MOPSE.

Parguienne ! acouté donc, on auroit de la doutançe à moins. Eh, qui a jamais oui parler de semblable affaire ? Tenez, je m'imagine toujours, malgré tout ce qu'ous savez, qu'il y a là queuque stratagême. De pis que le jour est venu, tout ce qui s'est passé ste nuit, m'a la mine d'un rêve. Encore eune petite signifiance, comme la dernière ! .....

Tiens-toi. [illegible]

[illegible]-elle apper[illegible]

De quoi [illegible]

Allé, dès qu'elle [illegible]

sis rêlé, j'ai [illegible]

J'ais oui [illegible]

[illegible]

MOPSE.

Eh, je ne vous dis autre chose, dépis hier au soir!

TIRÉSIE.

Et tu m'aimes bien ?

MOPSE.

De quelle façon voulez-vous que je m'y prenne donc, pour vous en bailler l'assûrance? Vous êtes bian dure à croire itou.

TIRÉSIE.

Tu me l'as dit. Tu me l'as persuadé: mais je suis si friande de cajoleries, sous cette nouvelle figure, que je ne dirois pas, hola! quand tu recommencerois cent fois.

MOPSE.

Pour le coup, n'y eût-il que ça, je ne douterois plus que vous êtes une femme. Enfin vous y vla donc toute faite!

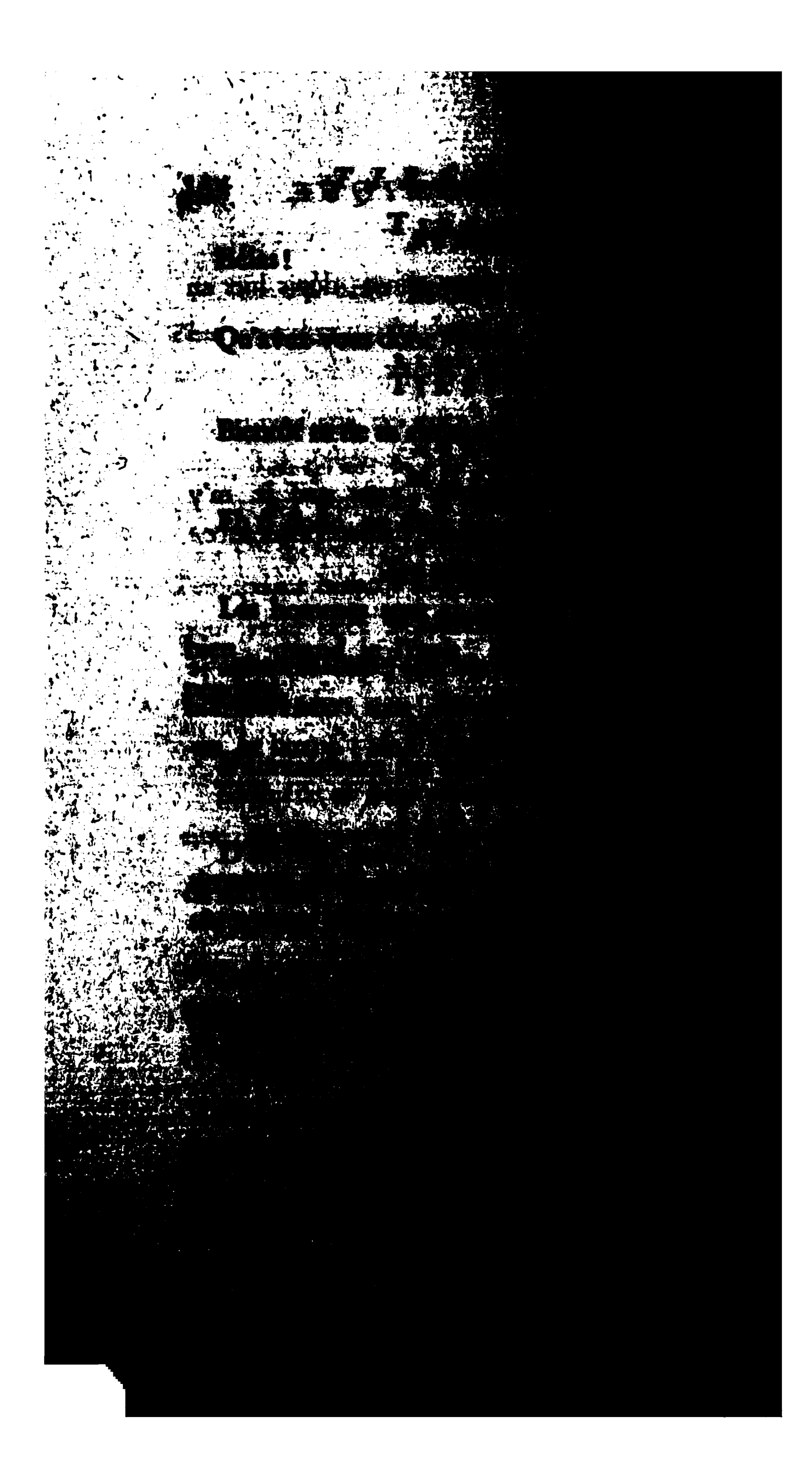
TIRÉSIE.

Comme si je n'avois jamais été autre chose de ma vie: mais...

(Elle pleure mignardement).

MOPSE.

Mais, quoi... Je pense que vous pleurez?



MOPSE.

Eh, pourquoi ?

TIRÉSIE.

Ne la trouvois-tu pas bien aimable, avant le mariage ?

MOPSE.

Eh, bian ?

TIRÉSIE.

Réponds. Ne te sembloit-elle pas bien jolie, alors ?

MOPSE.

Eh, mais, autant qu'il m'en souvient, dépis quinze jours que nous sommes ensemble, je pense qu'oui.

TIRÉSIE.

Ne l'aimois-tu pas bien ?

MOPSE.

Bon, laissez-ça. J'étois si sot : j'en ai honte, quand j'y pense !

TIRÉSIE.

N'en fus-tu pas las, dès le lendemain de tes noces ?

MOPSE.

Oh, pour cela, c'est le plus vrai de tout le reste.

TIRÉSIE.

Eh bien, n'ai-je pas à craindre, qu'étant dans le cas.....

MOPSE.

Mon Dieu! Vote cas est bian un aute cas, que le sien. Li auroit tant de choses à vous dire là-dessus. Tout-ci, tout-ça : tenez, tout n'alloit rien qui vaille à nos nopces.

Air : *Robin turelure.*

Ne craignez pas mes dégoûts.

TIRÉSIE.

Sur cela, je me rassûre.

MOPSE.

Eh, bien donc, que craignez-vous?

TIRÉSIE.

Turelure!

De relargir ma ceinture.

MOPSE.

Robin turelure.

TIRÉSIE.

Que dira-t-on de moi? N'avoir pu être vingt-quatre heures honnête fille! Cela n'est arrivé qu'à moi. Que je suis malheureuse!

MOPSE.

Mon Dieu ! que vous êtes bian fille en dedans, comme en dehors ! comme vous pensez vard & jeaune en un moment ! tout à st'heure, vous étiais charmée de votre nouvel état, & vous ne demandiais qu'à rire : & stanpendant vla que vous pleurez. Oh que je reconnois bian là de la femelle !

TIRÉSIE.

Tu ris : mais tu serois bien embarrassé à ma place.

MOPSE.

Et de quoi ?

TIRÉSIE.

D'avoir toujours à te défendre contre les autres, & contre toi-même.

MOPSE.

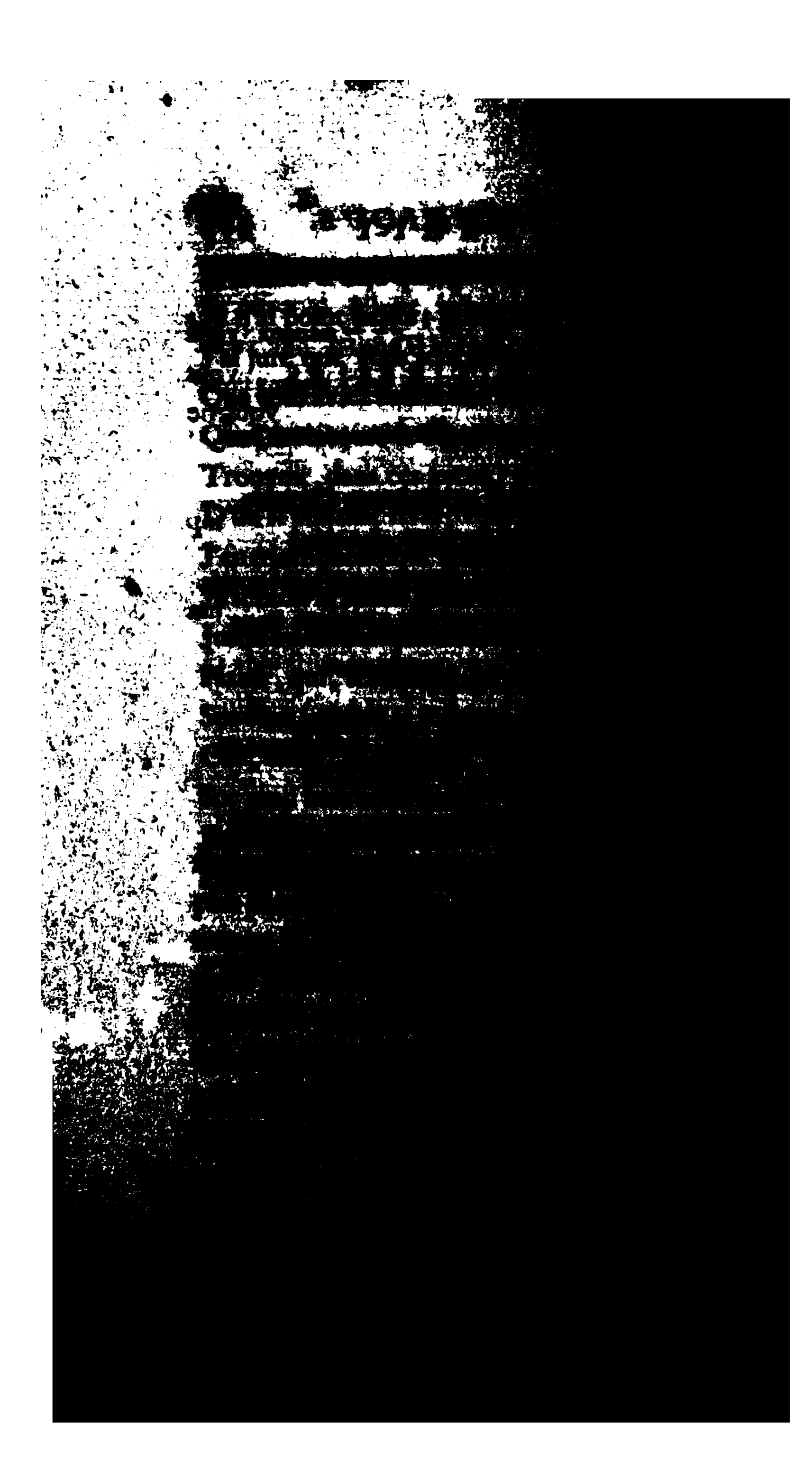
Hé bian, je ne me défendrois pas, pour me débarrasser.

TIRÉSIE.

De t'excuser donc, quand il y paroîtroit.

MOPSE.

Ce n'est pas à vous, à vous embarrasser de ça : à votre place,



MOPSE.

Volontiers : mais laissé donc là cé jeunes Monsieux, ils vous tenons diantrement au cœur. Ne les regardez pas tant. Marchons vîte, que je ne donnions le tentoin à note ménagère.

SCÈNE III.

CARICLÉE, NAÏS, *déguisées en hommes.*

CARICLÉE.

OH! viens donc! Tu me laisses aller seule, comme si j'étois bien faite à ce personnage. Il s'en faut bien, & je t'avoue que tout ce que je rencontre me fait peur.

NAÏS.

L'habit ne fait pas le sexe, comme vous voyez, Madame; cette timidité ne vous ouvre-t-elle pas les yeux? Où diantre, allons-nous? Là! de bonne foi!

CARICLÉE.

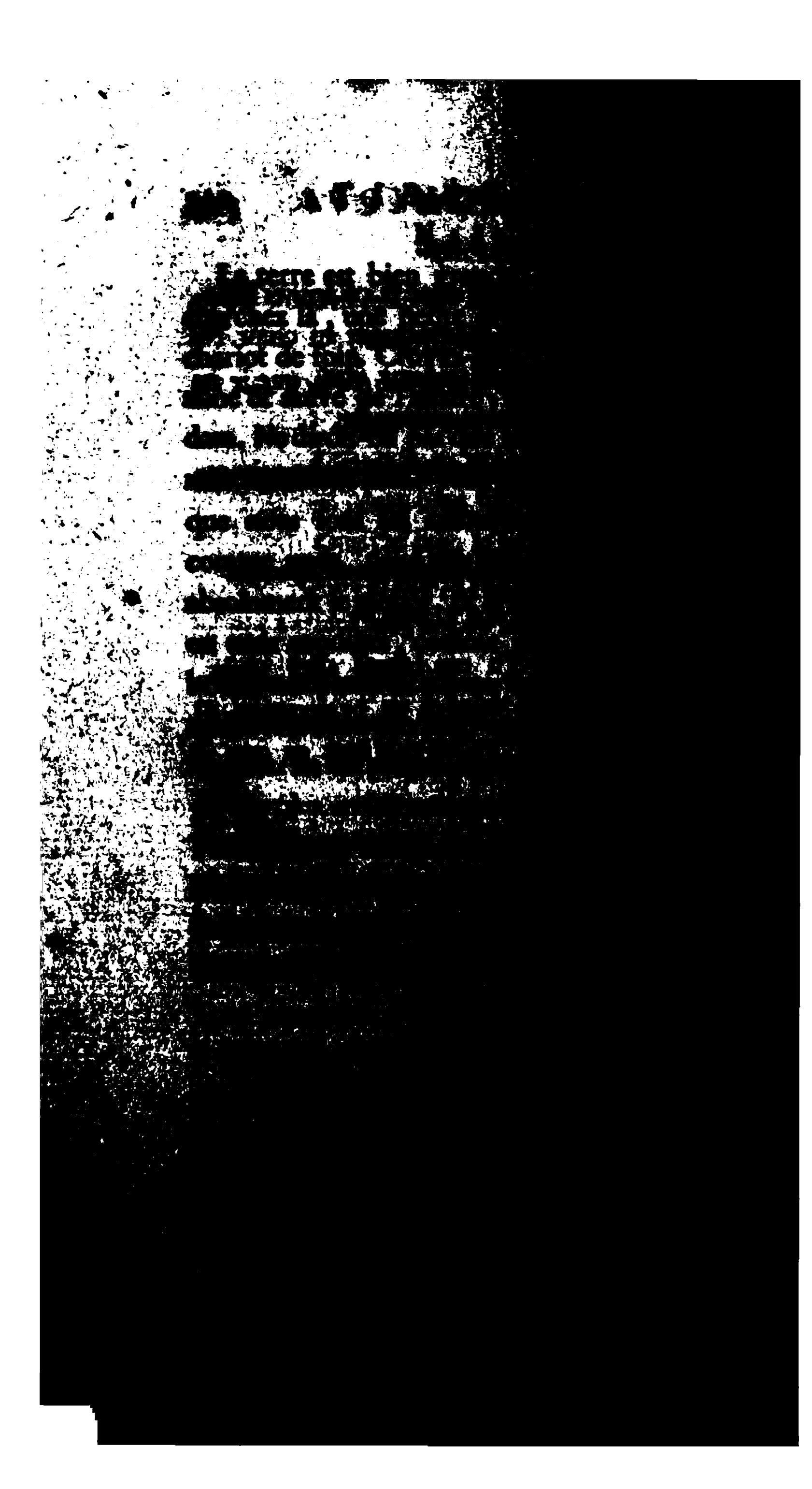
Le chercher.

NAÏS.

Où?

CARICLÉE.

Par toute la terre.



NAÏS.

Ma foi j'ai vu déclamer des Phèdres qui ne lui alloient pas à la cheville du pied [1].

CARICLÉE.

C'est hier, qu'ici même, en ces lieux où nous sommes,
Je devins le rebut du plus méchant des hommes.
Qu'après m'en être vu long-temps persécuter,
Je vins chercher l'affront de m'en voir éviter.....

NAÏS.

C'étoit bien la peine de courir pour cela les rues la nuit, comme vous fîtes, au hasard de donner du nez contre le guet. La belle démarche pour une fille qui fait l'Héroïne !

CARICLÉE.

Avec quel artifice, & quelle indigne adresse,
Le lâche, pour me vaincre, abusa ma tendresse !
Et sut déterminer mon cœur irrésolu !
» Je mourrai, Cariclée ! & vous l'aurez voulu,
» En ne m'accordant pas cette heureuse entrevue.
» Vous m'aimez ! de mes pleurs vous paroissez émue !
» Viendrez-vous ? Prononcez ! Mourrai-je ? Ou suis-je
heureux ? .....

1 La *Haubert* venoit d'être sifflée dans son début.

CARICLÉE.

Je me livre à lui tendrement :
Et l'ingrat me rebute !

NAÏS.

Il y avoit assûrément
Quelque chose à sa flûte.

Voici ce que c'est. En vous voyant, il aura songé, plus sérieusement que jamais, à la foi de mariage, qu'il alloit donner. Cela présente de fâcheuses images à l'esprit. La peur lui vint, l'amour s'enfuit, & ne voulant pas vous tromper de toute façon, il a eu la générosité de vous planter là. Il y en auroit bien eu de moins scrupuleux, & ce fripon là, est encore bien honnête homme.

CARICLÉE.

Mais cesse-t-on d'aimer dans un moment? Et dans un moment..... Ah ciel!

NAÏS.

Il est vrai que c'est quitter la partie à beau jeu : mais enfin, Madame, votre enjeu est tiré. Croyez-moi, encore une fois, laissez-le courir. Quand vous le rencontreriez.....

Etes-vous , en jur

A de nouveau

CA

Ah , qu'

Mais c'est pour le

Pour amen

Pour enfon

En

CARICLÉE.

Non, laisse-moi, je veux....

NAÏS.

Au sécours! au meurtre! à l'aide! à moi!

SCÈNE IV.

CARICLÉE, NAÏS, MOPSE.

CARICLÉE, *tandis que Mopse la désarme.*

TA MAIN cruelle, envain prétend me secourir,
La douleur que je sens, me suffit pour mourir.

[*Elle tombe dans les bras de Naïs*].

MOPSE.

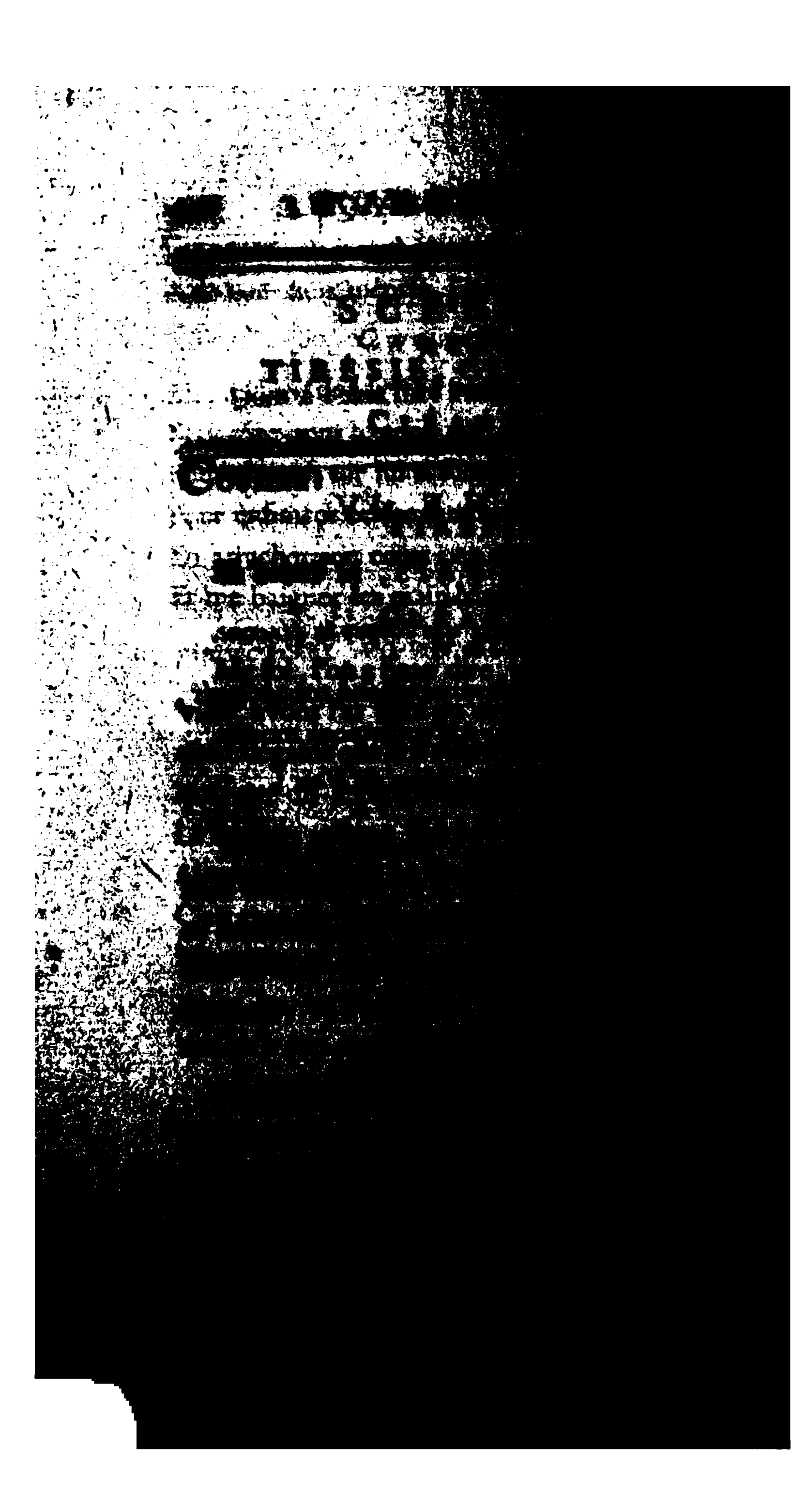
Monsieur, seroit-il percé en quelque endroit?

NAÏS.

Non, non. Je vous prie seulement de m'aider à le conduire dans cette maison. C'est un jeune homme au désespoir, qui n'a besoin que d'un peu d'eau de la Reine d'Hongrie, & de repos.

MOPSE, *aux deux femmes qui le veulent suivre.*

Restez-là vous deux! il n'est pas honnête que vous voyez tout.



TIRÉSIE.

Pour moi, cousine, si celui que je dis étoit de bonne volonté, je ne sais guères ce que je ferois.

CLÉANTIS.

Et moi, cousine, je sais bian ce que je ferois, si le cœur en disoit à l'autre. Car ardé, dans l'himeur où je sis, contre mon pendard de mari, je crois que.... vous m'entendé bian.

TIRÉSIE.

Le cousin ne les échaperoit pas. N'est-ce pas?

CLÉANTIS.

Je li ferois bian voir qu'eune femme qu'on méprise a pu d'eune corde à son arc. Vous-même, sa cousine, si vous saviez tout, vous li donneriais le tort.

Air: *Carillon de Nantes.*

Quel chagrin! quel ennui!
D'avoir un mari la nuit,
Qui ronfle, qui ronfle.

Ste'nuit ancor, si vous l'aviais antandu, vous auriais eu piquié de moi.

TIRÉSIE.

Bon, à qui le dites-vous? Il n'étoit pas couché

si loin de moi... qu'il

une bonne partie de

Hélas!

je vous en demande

Il

pas que je

Eh bien!

Je ne dis pas que ce soit de même auprès de leurs Maîtresses. Oh, diantre! en fait de galanterie, ils sont excellens; (*à l'oreille*) cousine, bouche cousue! mais entre nous, je dois savoir qu'en dire.

CLÉANTIS.

Oh, vous croyez donc? Je ne sis pas itou si neuve, si neuve qu'on diroit bian. Allé, allé, secret pour secret, quand Mopse m'épouzit, je senti biantôt la distance queulia d'eun mari, à un galant. Oh bian profitons de l'occasion, & tâchons d'arrêter ces Messieux-ci, pour queuque temps. Les voici; paix! j'y vais faire tout mon possible.

SCÈNE VI.

CARICLÉE, NAÏS, TIRÉSIE, CLÉANTIS.

CARICLÉE.

NAÏS, voilà un petit minois fort gentil: je t'avoue qu'il me donne de l'attention, malgré l'état violent où je suis.

d'un malheureux qui traîne après lui la tristesse & l'ennui ?

TIRÉSIE.

A nous procurer la douce occupation de le consoler de tout notre pouvoir. La part que nous prenons à votre chagrin, peut-être le diminuera : du moins notre pitié nous met-elle en droit de vous demander le sujet d'une si vive douleur.

CARICLÉE.

Comme elle jase ! Naïs ; sais-tu bien que je trouve du plaisir à l'entendre ? (*à Tirésie*) Hélas, ma chère, vous rirez de mon affliction, quand vous en saurez le sujet. C'est l'amour.

TIRÉSIE.

L'amour !

CARICLÉE.

Oui, pour la plus ingrate personne du monde qui m'a trahi, & qui m'a abandonné dans le temps que je m'y attendois le moins.

TIRÉSIE.

Je n'aurois jamais imaginé que c'eût été là votre malheur. Quoi jeune & beau comme vous êtes, il y auroit eu un cœur assez dur pour ?..

[illegible]

Vous devez l'[illegible]

d'indignation que de [illegible]

[illegible]

Continua[illegible]

pays [illegible]

ce dit-lui que [illegible]

[illegible]

(à Cariclée).

Je ferai pour vous complaire,
Tout ce que je pourrai faire.

CLÉANTIS.

Et moi itou, & moi itou.

NAÏS *bas, à Cariclée.*

Mais, Madame, avez-vous bien songé à quoi vous venez de vous engager? Voici des égrillardes, qui d'ailleurs méritent bien qu'on les cajole; & nous devons songer ici à faire le personnage d'hommes, comme il faut.

CARICLÉE.

Mais, vraiment, je ne savois pas trop ce que je disois, & les réflexions que tu me fais faire commencent à m'embarrasser.

NAÏS.

Des douceurs, & de belles paroles, du moins, faute de mieux.

TIRÉSIE.

Qu'avez-vous tant à vous dire en secret? Vous raillez de notre simplicité, je gage.

NAÏS.

Loin delà. Monsieur me dit qu'il vous trouve

douleur, pour ...
& qu'il est ...
la crainte ...
ment à prendre.

Pourquoi ne ...

SCÈNE VII.

CARICLÉE, TIRÉSIE.

[*Ils se promènent tous les deux de leur côté, d'un air embarrassé*].

CARICLÉE.

LA MALICIEUSE ! quel tour elle me joue-là ! Comment se tirer d'affaire ici de bonne grâce ? Cette Créature-ci me paroît d'un caractère..... Allons, allons, j'en serai quitte, peut-être, pour des fleurettes.

TIRÉSIE.

Air : *Prenez la fillette du premier mouvement.*

Ce lieu solitaire,
Ne vous charme-t-il pas ?
L'isle de Cythère
A moins d'appas.
L'âme la moins tendre,
Ne peut se défendre,
Dans ce beau séjour,
Contre l'amour.

Air : *Non, je ne …*

Vous rendrez …
L'amour par- …
L'Empire du Dieu …
Est par-tout où …

Air : *J'ai passé deux jo…*

Parler sans …

Ah qu'un …

Ne …

On me prenoit …

TIRÉSIE.

Fi donc ! je ne commande rien.

CARICLÉE.

Que voulez-vous donc que je fasse ?

TIRÉSIE.

Que vous preniez, sans demander,
Ce qu'on n'ose vous accorder.

CARICLÉE, *bas.*

Ah ! quelle effronterie ! Il n'y a pas moyen d'être sourd, cette fois-là.

Air : *N'oubliez pas votre houlette.*

Vous souffrirez donc que ce gage,
Soulage
(*lui baisant la main.*)
Mon amoureuse ardeur.

TIRÉSIE.

Finirez-vous ?

CARICLÉE.

N'ayez pas peur
Que j'ose en faire davantage ;
Mais vous souffrirez que ce gage
Soulage
Mon amoureuse ardeur.

TIRCIS.

Le ridicule, ...

J'enrage ...

IRESIE.

Que lui dirai-je ...

La peste soit du ...

Malgré moi, ...

Le ridicule ...

J'enrage, ...

Que lui dirai-je ...

... que ...

Voici une scène ...
nous jouions ...
moi. Le soir, ...

Air : ...

Si ...
On ...
le Franç...

CARICLÉE.

Même air.

Je vous le jure mille fois!
Je ne saurois mieux faire,
Je ne saurois, je ne saurois,
Je ne saurois mieux faire;
Je ne....
Je ne saurois mieux faire.

TIRÉSIE.

Oh, pour le coup, je suis à bout. (*haut.*) Dites-moi un peu, Monsieur, comment est venue la trahison dont vous vous plaigniez tantôt?

Air: *Ton himeur est Catherène.*

Votre sottise, peut-être,
Vous a fait abandonner?

CARICLÉE.

Plus je tâche à la connoître,
Moins je la puis deviner.
Je ne sais à quoi m'en prendre,
J'eus mille soins empressés,
Et j'étois fidelle & tendre.

TIRÉSIE.

Ce n'est pas encore assez.

CARICLÉE.

Même air.

A la fin nous nous donnâmes
L'un à l'autre un rendez-vous.
Tous deux nous nous y trouvâmes;
Mais, hélas! le croiriez-vous?
A ce rendez-vous funeste,
Je n'essuyai que mépris.

TIRÉSIE, *bas.*

Oh, je le crois, & de reste:
Faut-il en être surpris?
Il s'y prit apparemment comme il s'y prend ici.

(*haut.*)

Sur l'air connu.

Ce n'est pas assez d'aimer tendrement,
Il faut encore quelque chose.

Je veux vous apprendre à vous tirer heureusement d'un tête-à-tête. Si vous êtes un [1] Daphnis, je ne suis pas une Chloé. Écoutez: Quand une femme vous témoigne de la tendresse, que vous êtes seul avec elle, & que....

---

1 Daphnis & Chloé, étoient le Livre du jour.

CARICLÉE, *l'interrompant.*

Eh bien ! je suis charmé de m'y voir. Je l'entretiens de ma passion ; je m'exprime avec tendresse ; je.... Quoi ? vous secouez la tête : N'est-ce pas bien fait ?

TIRÉSIE.

Fort bien. Mais si cela vous satisfait, cela ne la satisfait pas, elle.

CARICLÉE.

Oh, tout cela se passe si respectueusement, qu'elle n'a pas lieu de s'en offenser.

TIRÉSIE.

Respectueusement ! respectueusement ! Eh voilà le mal. Savez-vous bien que les femmes ne jugent du pouvoir de leurs charmes que par les tentatives d'un amant ? & que dans cette attente, elles ne trouvent rien de plus insolent que le respect..... Mais je vois venir quelqu'un, retirez-vous, & ne manquez pas de vous trouver ici, dans une heure. Je vous apprendrai ce qu'il faut que vous sachiez.

Il faut [illegible]

Ah que l'outrage [illegible]

Pour moi j'étois [illegible]

Eh bien, n'est-ce [illegible]

MOPSE.

Mais je ....

LE BARBIER.

Il n'y a ni si, ni mais. Je l'ai laissé hier au soir chez vous : on ne l'a point revu chez lui : ses habits se trouvent ici : il faut dire ce qu'il est devenu.

TIRÉSIE.

Eh, Monsieur ! laissez-nous en paix. Celui que vous cherchez, vous dispense de vos soins. Il n'est point perdu : mêlez-vous de vos affaires : croyez-moi, & cependant, faites votre compte. On a ses raisons pour le cacher : tenez, voilà vingt pistoles : allez-vous en, & ne dites mot.

LE BARBIER.

De l'argent ; à moi ! vous avez bien trouvé votre homme ! Me prenez-vous pour un Commissaire, ou pour un Exempt ? Vous la danserez, morbleu ! vous la danserez. Hélas ! le pauvre garçon, il a péri par vos mains ; je le vois bien : je l'avois bien prévu : je le lui avois prédit.

TIRÉSIE.

Il ne lui est rien arrivé de fâcheux. On pourroit vous le certifier. Mais c'est un mystère, où personne n'a que voir, & qu'on ne se soucie pas

d'éclaircir. Tenez, [illegible]
pistoles & disparoissez ; [illegible]
reux encore qu'on [illegible]
quand on n'en a presque [illegible]
embarrassez-vous [illegible]

[illegible]

De quoi je m'embarrasse [illegible]
pais bien [illegible]
humble serviteur [illegible]
mis au feu [illegible]
pauvre [illegible]
Nous [illegible]
plus de raison que [illegible]
point de quartier [illegible]
velles [illegible]

[illegible]

MOPSE.

C'est ste'fille là, qui est l'homme que vous cherchez.

LE BARBIER.

Que veut-il dire? La peur le fait extravaguer. Adieu: adieu.

MOPSE.

Gnia rian de plus vrai, Monsieu le Barbier. (*à Tirésie*), Avouez donc itou vous. (*au Barbier*), Ne faites point de bruit, vous dis-je: on va vous apprendre, comme tout ça s'est fait.

LE BARBIER.

Vas, vas, je vois bien que tu aimerois mieux qu'on te menât aux Petites-Maisons, qu'au Châtelet: mais tu n'en auras pas le choix. Serviteur.

MOPSE.

Acoutez.....

LE BARBIER.

Point d'affaires.

TIRÉSIE.

Monsieur le Barbier du Diable....

LE BARBIER.

Taisez-vous, Carogne! voilà ce qu'attirent les Dames de votre espèce. Je gagerois ma tête, que c'est vous qui avez causé son malheur. Attendez-

moi seulement, Madame ...

votre part au gâteau, ...

TIRSI ...

Comment coquin! ...

Je suis plus honnête (frappant ...

sur le Barbier qui s'enfuit.) ...

& tu es bien hardi d'ap...

Il est, ma foi, bien ...

encore ...

vous voyez ...

affaires. Laisse-moi le soin du dénouement; & de la joie.

MOPSE.

Je le veux bian: mais du moins n'attendez pas, que je sois pendu, pour dire qu'il n'y avoit pas de ma faute.

TIRÉSIE.

Sois tranquille : si je t'ai laissé tourmenter un moment, par ce chien de Barbier; tu méritois bien cette punition, de me l'avoir envoyé hier.

MOPSE.

Allons je m'en repose donc sur vous. Mais, Mademoiselle Tirésie, vous parliez de bien près à ce Monsieu de tantôt. Je vois bian, que je n'ai pu que faire de m'y frotter; & qui pis est, je venois de trouver ma femme avec l'autre; & je pourrois bien de cette affaire-ci demeurer, comme on dit, entre deux selles le cul par terre.

TIRÉSIE.

[*Les violons jouent*].

Bon, bon, laissons cela: voici les violons: dansons.

DANSE.

Fin second Acte.

ACTE

SCÈNE PRE

MOPSE, CLÉAN

[*Cléantis paroît au fond du*
le carosse. Mopse les p
Cléantis la veut suivre.]

MOPSE.

Air : Car nous allons p

Prends-y garde. Je n'entends pas raillerie. Je t'en avertis. Comment diable ! à peine quinze jours de mariage, & me vouloir déjà....

CLÉANTIS.

Eh, as-tu attendu la quinzaine, toi, pour me planter-là ? Drès que tu ne m'aimes pu, de quoi te mêles-tu ? Je te trouve encore plaisant. J'ai mon congé ; je te donne le tien : adieu.

MOPSE.

Mais, je ne t'aime pu ! je ne t'aime pu ! qu'en sais-tu ?

CLÉANTIS.

Voyé ! que ça est difficile à deviné ! Pa pu loin qu'hier : quand je voulis batifoler avec toi, queman me rabrouis-tu ?

MOPSE.

Oh, ma foi, ma foi ! tu crois donc que c'est tous les jours fête ?

CLÉANTIS.

Vraman, ce n'est que trop tous lé jours fête, où gnia pu de jours ouvriers.

MOPSE.

Oh bian, tant quia, tout-ci, tout-çà, qui n'est

ni bon, ni biau à toi de geindre. Et quoique je fasse, tu nè dois pas te boute en tête, de rian planter sur la mienne.

CLÉANTIS.

Ah, ça te fait donc peur! laisse faire: je sis bian aise de le savoir. Tu n'as qu'à charier droit; sinon .....

MOPSE.

Jarnicoton! ça me fait bouquer. Je ne sais: mais je la trouve pu gentille en Diablesse, qu'en Minaudière. Acoute, ma petite femme, point de bruit .....

CLÉANTIS.

Oh, qu'oui! j'oublirai comme ça ta sourde oreille d'hier au soir, & ta ronflerie de ste nuit? attends t'y.

MOPSE, *bas*.

Je vois bian que gnia pa encore assez longtemps que je somme marié: car je sis encore amoureux. [*haut*] Ça! ma chère Cléantis, laissons tout ça là. Est-ce donc là lè biau manége que je prétendons faire? Je n'ons qu'à nous tarabuster comme ça, biantôt nos petite affaire s'en iront à vau-liau. Après tout, je ne somme pa de qualité,

qualité, ni assez riches, pour bian vivre mal ensemble. Fesons la paix. Touche-là : je sens que je t'aime pu que je n'ai fait de la vie.

CLEANTIS.

Je ne sis pourtant pas pu belle aujourd'hui qu'hier.

MOPSE.

Ne songeons pu au passé : tu seras contente. Viens tant seulement à la maison, & tu verras.

CLEANTIS.

Mais, dis-moi donc? Qu'est-ce que st'homme qu'on nous demande, & dont les habits se trouvont dans note armoire? Je ne comprans rian à tout ça. Ce Monsieu, avec qui tu vians de me trouver, me vouloit faire dire, à toute force, ce que j'en avions fait. Dame, je ne sai rian : je n'ai rian dit.

MOPSE.

Oh gnia rian de si discret que lé femmes, quand elles ne savont rian. Que tout ça ne t'embarrasse pas : ce ne sont pu là nos affaires. Je te conterai ça, quand il en sera temps. Mais, voici un importun, que je voudrois qui fût bian loin. Je ne sais comme me tiré de ses pattes. Gnia pourtant pas moyen de l'éviter. Vas toujours devant.

SCÈNE II.

MOPSE, CARICLÉE.

CARICLÉE.

Quoi, mon ami, tu ne me diras pas ce qu'est devenu ce Cavalier, dont l'habillement se trouve chez toi.

MOPSE.

Non, non, pour la centième fois. Si pourtant vous voulez le savoir absolument: tenez, personne ne vous le dira mieux, que ste'drôlesse, qui vous fait cians les doux yeux. Suffit que ce n'est pas ma cousine, comme elle dit. Adieu: en mille ans, je ne vous en dirois pas davantage.



SCÈNE III.

CARICLÉE, NAÏS.

CARICLÉE.

OH, Dieu ! que dois-je penser ! que dois-je espérer, ou craindre ! Ah, ma chère Naïs !

NAÏS.

Eh bien, Madame, de quoi vous plaignez-vous ? Voyez le vacarme qui se fait ici pour Tirésias. Vous êtes trop heureuse. Quand on se mêleroit de nos affaires, on ne feroit pas mieux. Nous n'avons plus à remuer. Il faut qu'il se trouve aujourd'hui. Le grand moment approche. Le cœur vous bat-il bien ?

CARICLÉE.

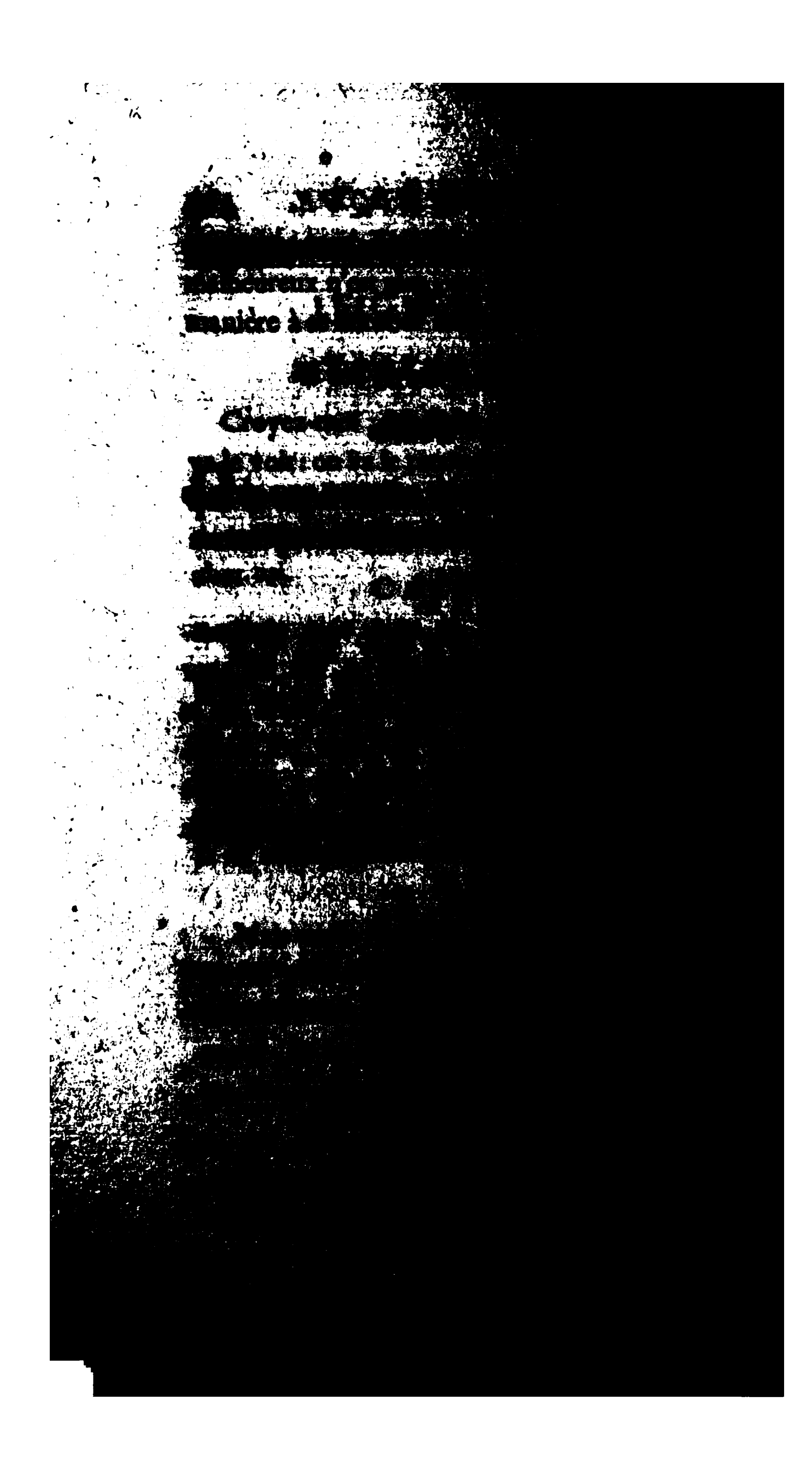
Attends à rire de ma foiblesse, que mon sort soit décidé, & que je cesse d'être si malheureuse.

NAÏS.

C'est ce qui ne tardera plus guère.

CARICLÉE.

Je ne me flatte encore de rien. Les habits se



manière à

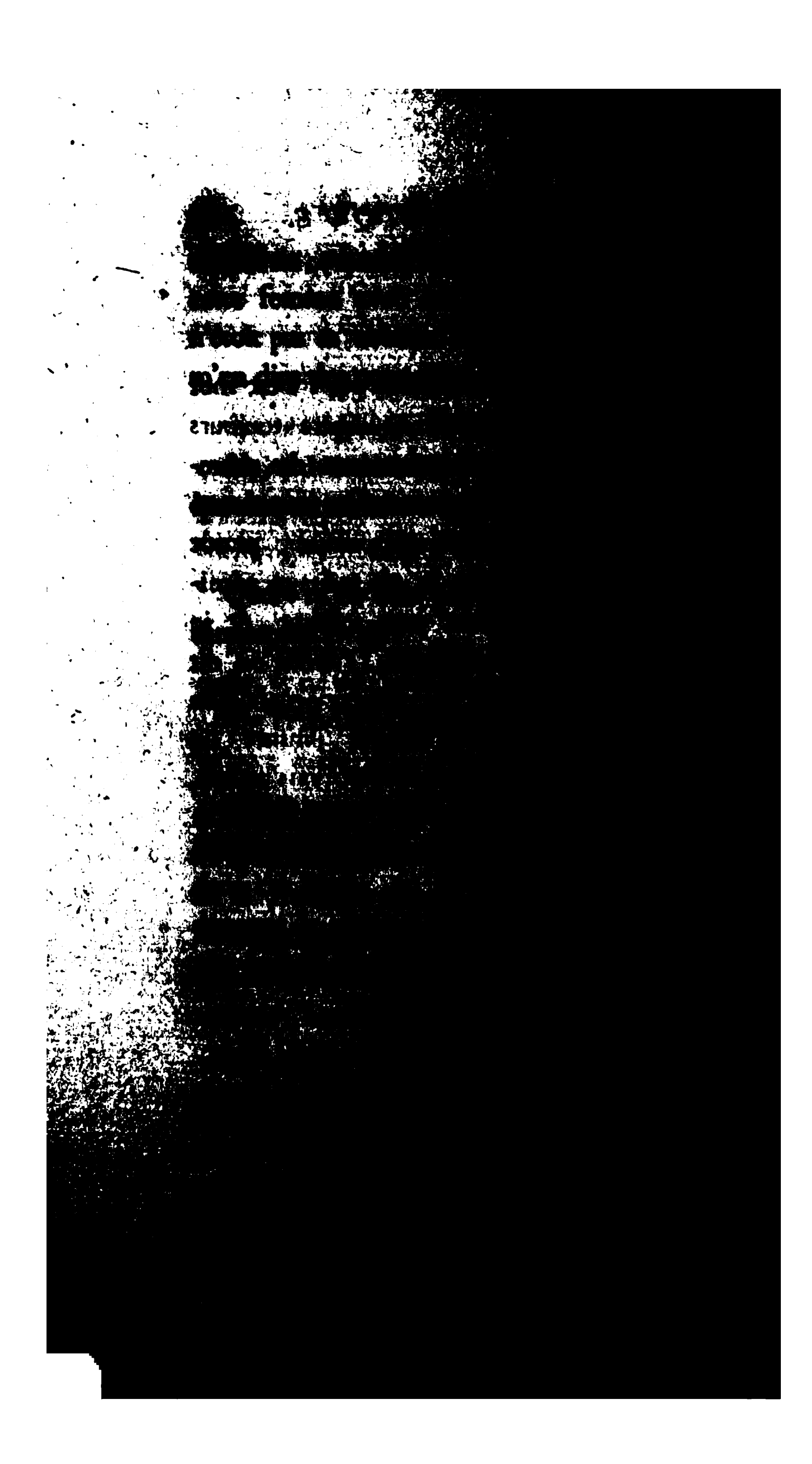
été si peu à toute la tendresse qu'hier je lui témoignois.

NAÏS.

Faites toujours; il n'y tiendra pas : c'est moi qui vous en réponds. Cela soulagera toujours votre cœur. Je me suis donné souvent ce passe-temps-là. J'ai des amans qui me font faux-bond quelquefois. J'enrage alors par vanité, plutôt qu'autrement. Que fais-je ? Je me ménage adroitement un tête-à-tête avec mon scélérat, & je fais alors un manége admirable. D'abord on dit peu : mais je mets à profit la première occasion de glisser un reproche. On se défend, j'insiste : on biaise, je presse : on avoue, je pleure : on s'excuse, je redouble : on se jette à mes pieds, je parle d'en mourir : voilà mon homme achevé; & je ris cependant sous cape, & de ma douleur, & de son embarras. Enfin je le rattache à moi plus fort que jamais, encore que je ne l'aime point. Que ne ferez-vous pas, vous qui aimez ?

CARICLÉE.

Mais, Naïs, il me vient un soupçon : nous ne savions pas encore tous mes malheurs. Après avoir pris Mopse par tous les endroits, pour me



CLEANTIS.

Vengez-vous bien ! point de quartier ! Menez-la-moi bon train. N'aurez-vous pas molli dans le tête-à-tête, où je vous avois si commodément embarqués l'un & l'autre ?

CARICLÉE.

J'étois presque réduite à me découvrir à cette effrontée, sans l'arrivée de Mopse. Elle m'a bien recommandé de me retrouver ici : & je l'y attends.

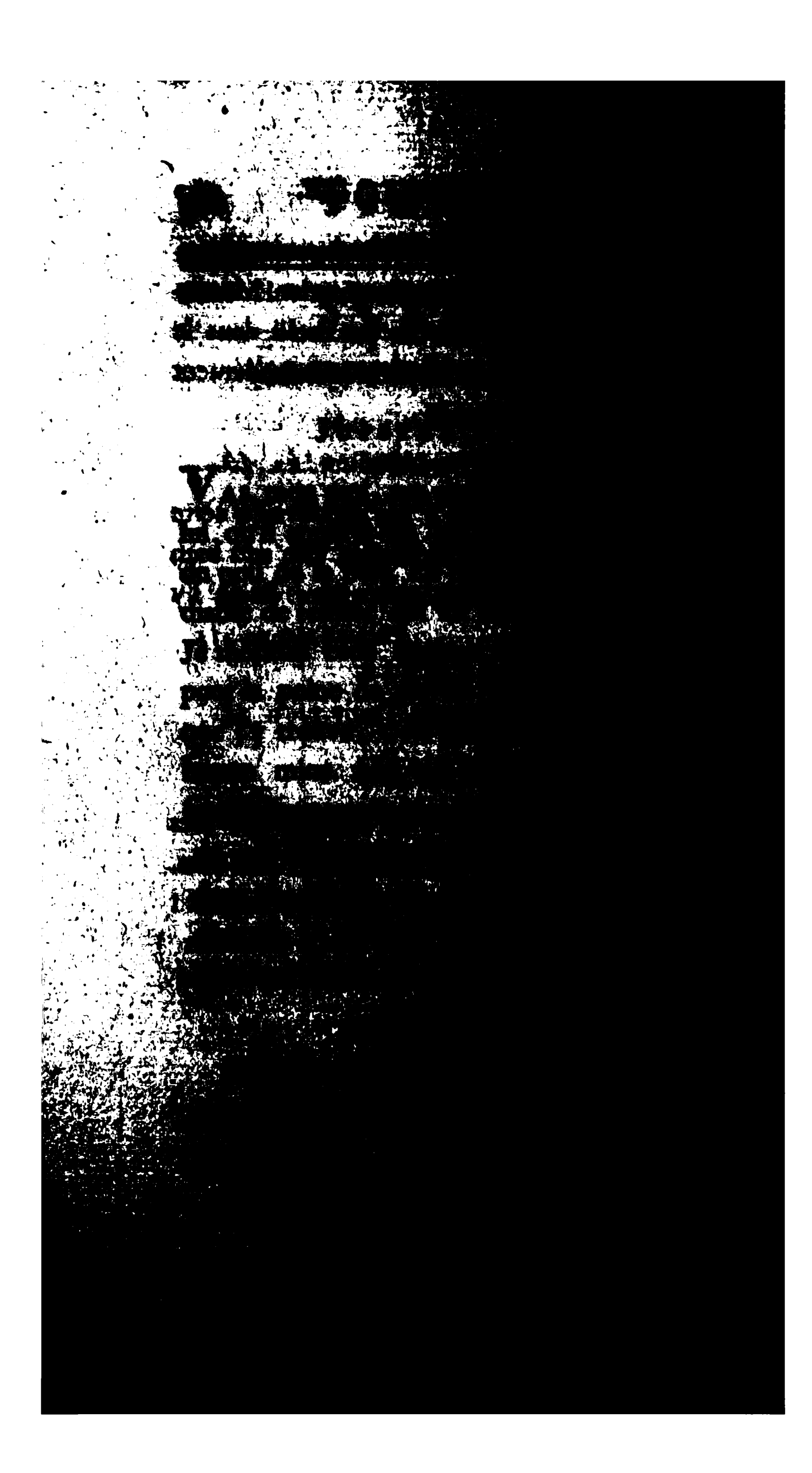
CLEANTIS.

Et qu'y venez-vous faire ?

CARICLÉE.

Lui ouvrir mon cœur : la toucher par mes larmes, & la conjurer de m'éclaircir. Vas-t-en. J'entends du bruit. Mais que vois-je ! Jupiter ! Ah, fuyons !





devoir. Ils sont si fiers, quand il leur arrive d'être une fois dans les régles, qu'ils ne cessent pas de s'en targuer.

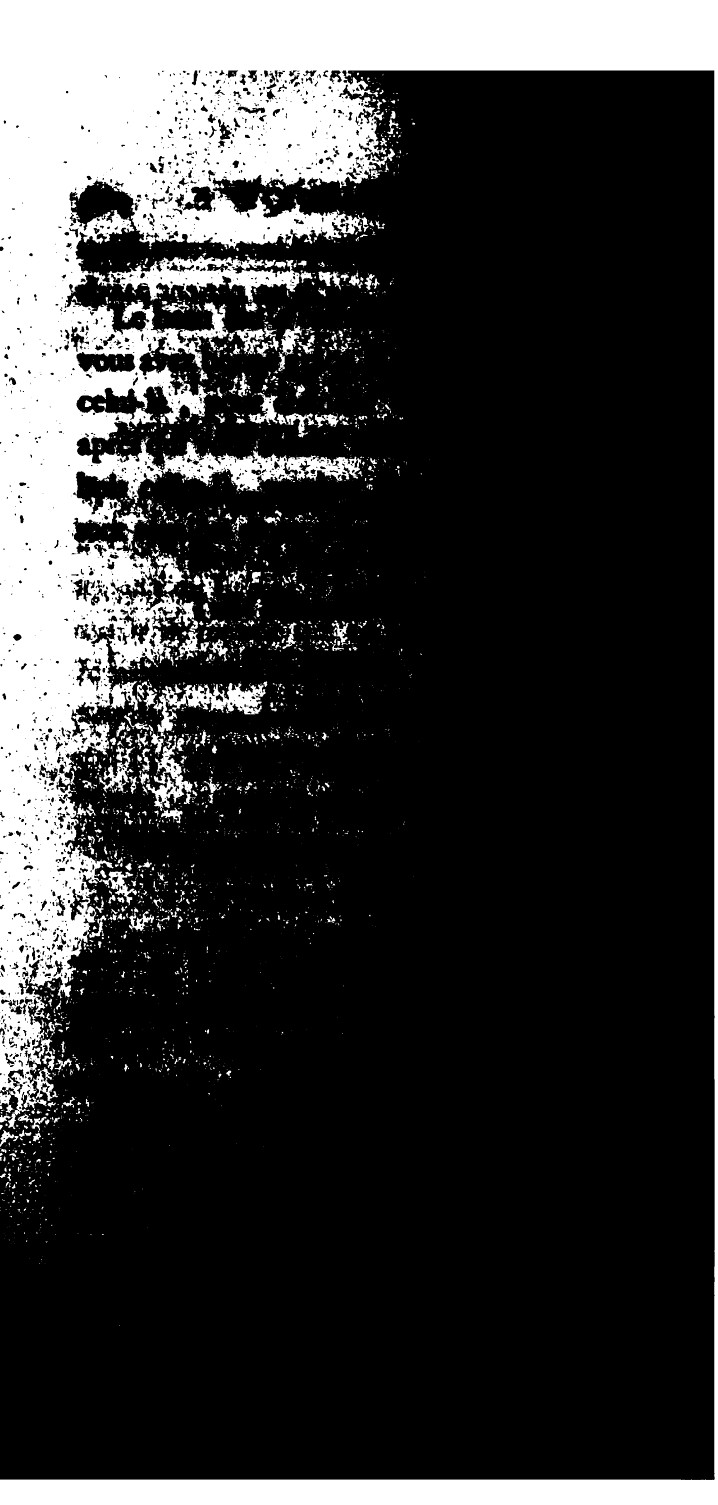
JUPITER.

Bon, montons déjà sur nos grands chevaux.

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?*

De quoi vous plaignez-vous ?
Ah, vous me rompez la tête !
Morbleu ! défaites-vous
De cet esprit jaloux !
Peut-on rien de plus honnête ?
Quoique je sois votre époux,
Nous soupons tête-à-tête,
Et je couche avec vous.

N'allez pas vous en vanter. Je serois au désespoir, qu'on le sût dans l'Olympe. De l'amour, entre des époux de notre condition ! Fi ! des Bourgeois même en auroient honte. Cependant je brave la mode : j'ai des complaisances ; je vous donne le mouchoir, & vous murmurez ! Oh... quelles preuves encore voulez-vous d'un feu conjugal ?



JUPITER.

Ah, belle Junon! ne m'accusez point de libertinage. Avez-vous oublié déjà les sermens que je viens de faire d'une inviolable fidélité?

JUNON.

Non; mais c'est vous qui les aurez bientôt oubliés. Preuve de cela, c'est que vous n'avez eu garde de jurer par le Styx. Voyons, faites ce serment-là: vous n'osez?

JUPITER.

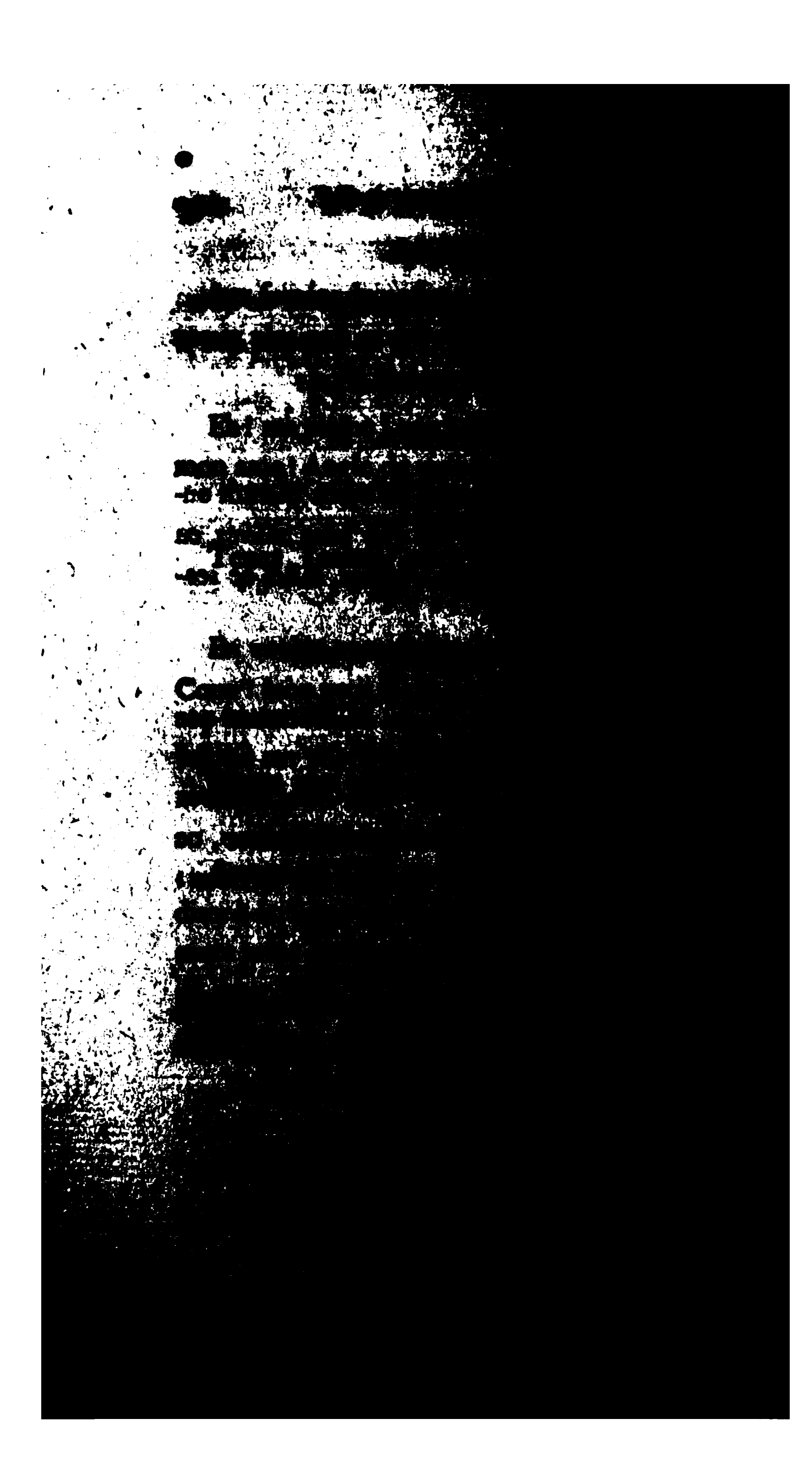
Il faudroit aimer avec moins de délicatesse que je n'en ai. Vous croiriez ne plus devoir ma fidélité qu'à ce terrible serment, & vous ne la tiendrez que de mon cœur. Mais, ma petite femme, ne t'ai-je prouvé ma tendresse que par des sermens? heim!

JUNON.

Encore! nous y revenons toujours. Eh! ne vous faites pas tout blanc de cette épée de chevet! Nous savons bien à qui nous en avons l'obligation.

JUPITER.

Et à qui? si ce n'est à moi.



SCÈNE V.

JUPITER, JUNON, GANIMÈDE.

GANIMÈDE, *en vendeur de tisane.*

A LA fraîche! qui veut boire!

JUPITER.

Hola! petite garçonne, à boire pour moi, & mon choli diablesse.

JUNON, *donnant un souflet à Ganimède.*

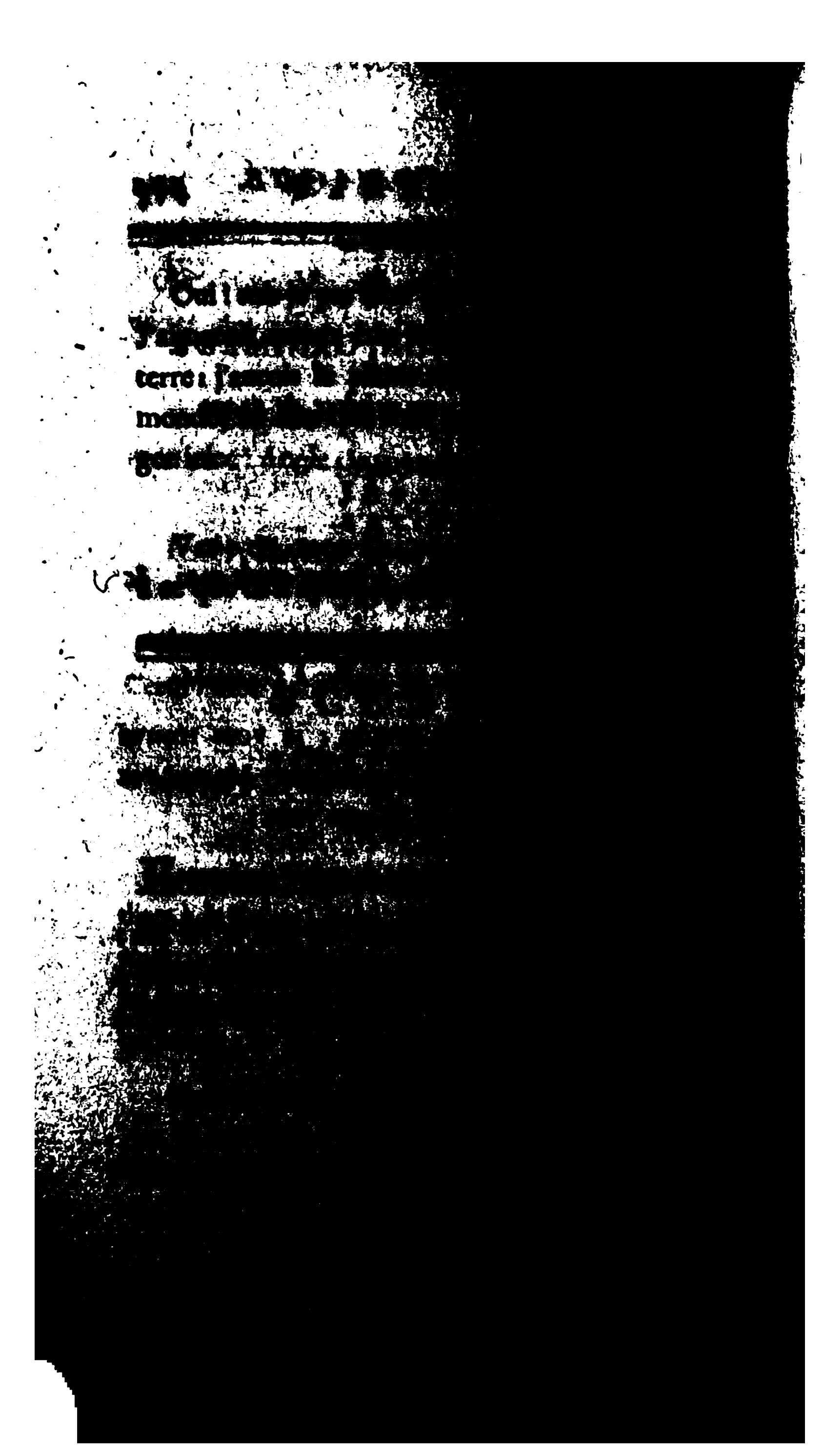
Retirez-vous, petit coquin : je vous trouve encore bien hardi de me rire au nez! Mais voyez ce petit insolent! ôte-toi de mes yeux!

GANIMÈDE.

Tenez donc, quel mal est-ce que je lui fais? Elle est toujours à me quereller. Je m'en irai, à la fin, & j'enverrai la commission des Dieux, à tous les Diables.

JUPITER.

Et où serois-tu mieux que chez nous, mon enfant?



taire. On sait bien, au fond, pourtant si j'ai si grand tort; & si..... Ah! que l'état d'une femme est à plaindre! Que les hommes sont heureux d'être hommes!

JUPITER.

Ce n'est pas quand ils ont des femmes jalouses & querelleuses comme vous!

JUNON.

L'homme le plus mal marié, est plus heureux que la femme qui l'est le mieux. Il est homme, *item*, & c'est assez.

JUPITER.

Si vous l'étiez aujourd'hui, vous demanderiez à redevenir femme demain.

JUNON.

Et quel plaisir avons-nous donc au monde?

JUPITER.

N'eussiez-vous que celui de nous faire enrager.

JUNON.

Laissons la raillerie, & convenez que vous seriez fâché d'être à notre place.

JUPITER.

Point du tout. Les douceurs de l'amour sont

toutes pour vous; & plût aux Destins, que je pusse me transplanter dans la peau d'une femelle!

JUNON.

Si les avantages de l'amour étoient de notre côté, vous ne seriez pas les assiégeans.

JUPITER.

Si nous n'étions pas assez sots pour assiéger, vous y perdriez le plus.

JUNON.

Quoi de plus pressant! de plus importun! de plus impatient, que vous autres!

JUPITER.

Ce n'est toutefois pas moi qui le suis le plus de nous deux à présent.

JUNON.

Et qui est-ce qui disoit hier avec tant d'ardeur: Allons nous coucher?

JUPITER.

Et qui est-ce qui disoit ce matin: Quoi! vous vous levez déjà!

JUNON.

Mais enfin, est-ce vous qui nous poursuivez?

JUPITER.

JUPITER.

Pas toujours. Par exemple, voyez Vénus : elle qui se connoît mieux à l'amour qu'une autre, & qui n'y fait pas tant de façons, elle est bien souvent l'assiégeante ; & vous savez, comme elle court après les Dieux.

JUNON.

Et les Dieux, n'ont-ils pas tous couru les premiers après elle ? Demandez plutôt à Momus, si, quand on l'a voulu marier, tout l'Olympe, depuis le blond Phœbus, jusqu'au sale Vulcain, ne la coucha pas en joue : Madame Vénus ne fut pas mal fusillée.

JUPITER.

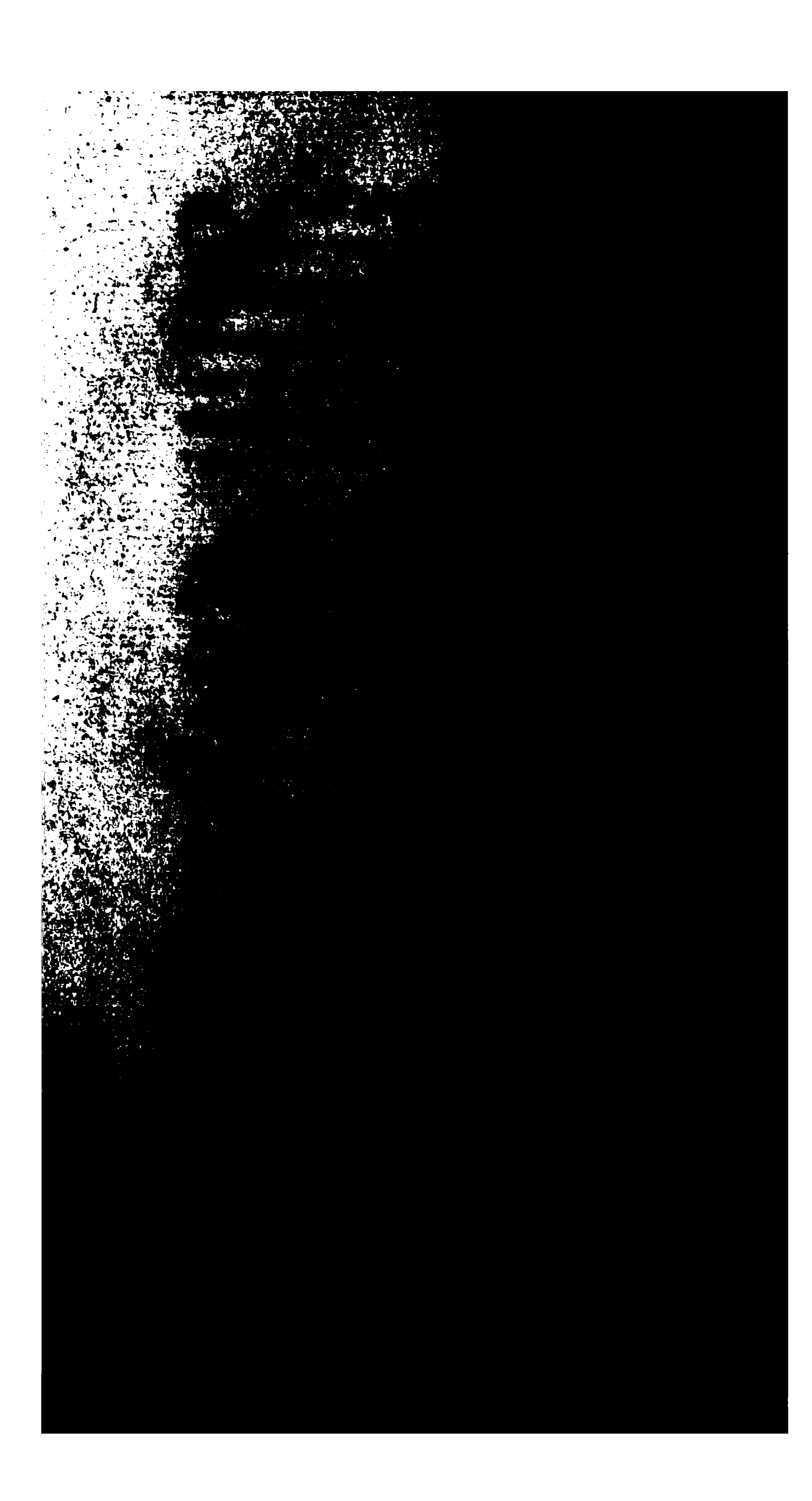
Mais enfin....

JUNON.

Mais, mais, n'allons pas plus loin. Les beautés du ciel & de la terre, ne vous suffisent pas, tandis que je me fixe à vous seul ; concluez.

JUPITER.

J'en conclus ce que je disois tout-à-l'heure : que toutes les douceurs du mariage apparemment sont pour vous, puisque je n'y en trouve pas assez, pour m'y fixer.



m'a fait plus de bien, que de mal. Le premier accouchement me guérit d'une migraine ; & le second, d'une sciatique. Si vous n'avez que cela pour vous, j'ai gain de cause.

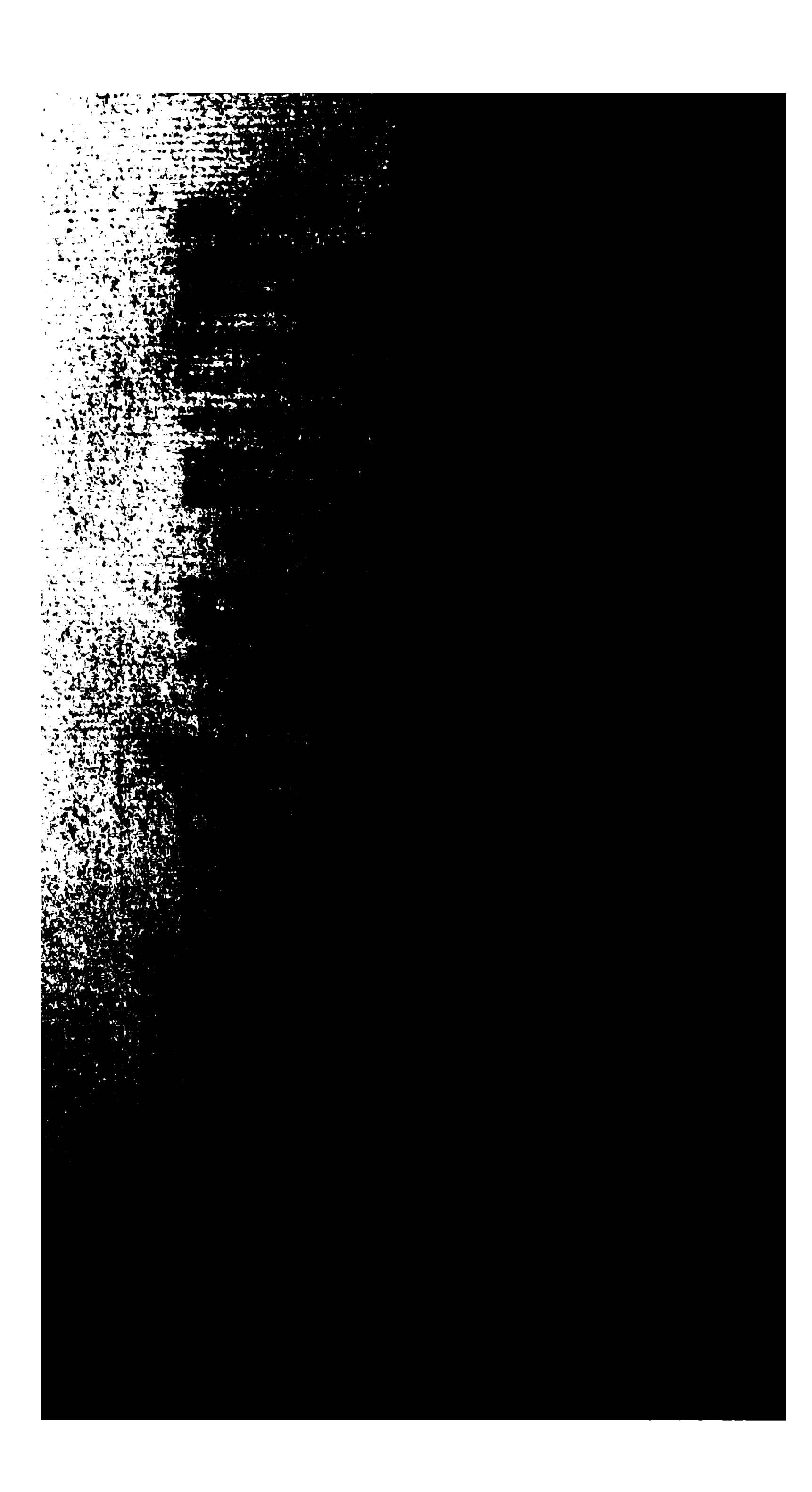
JUNON.

Je gage que non ; & vous que si : qui nous jugera ?

JUPITER.

Cette femme-ci, qui étoit hier un homme, & qui a été femme toute la nuit ; mais femme dans les formes. Sachons d'elle, à quoi nous en tenir.





toutes les autres qualités semblables qui ornent mon dernier sexe, que je n'en avois à toutes celles que vous dites. Fi! j'en étois toujours aux prises avec moi-même. A présent, que je suis tout caprice, je suis, Dieu merci, la maîtresse chez moi.

JUNON.

Mais, rappelle donc ta raison, & songe que...

TIRÉSIE.

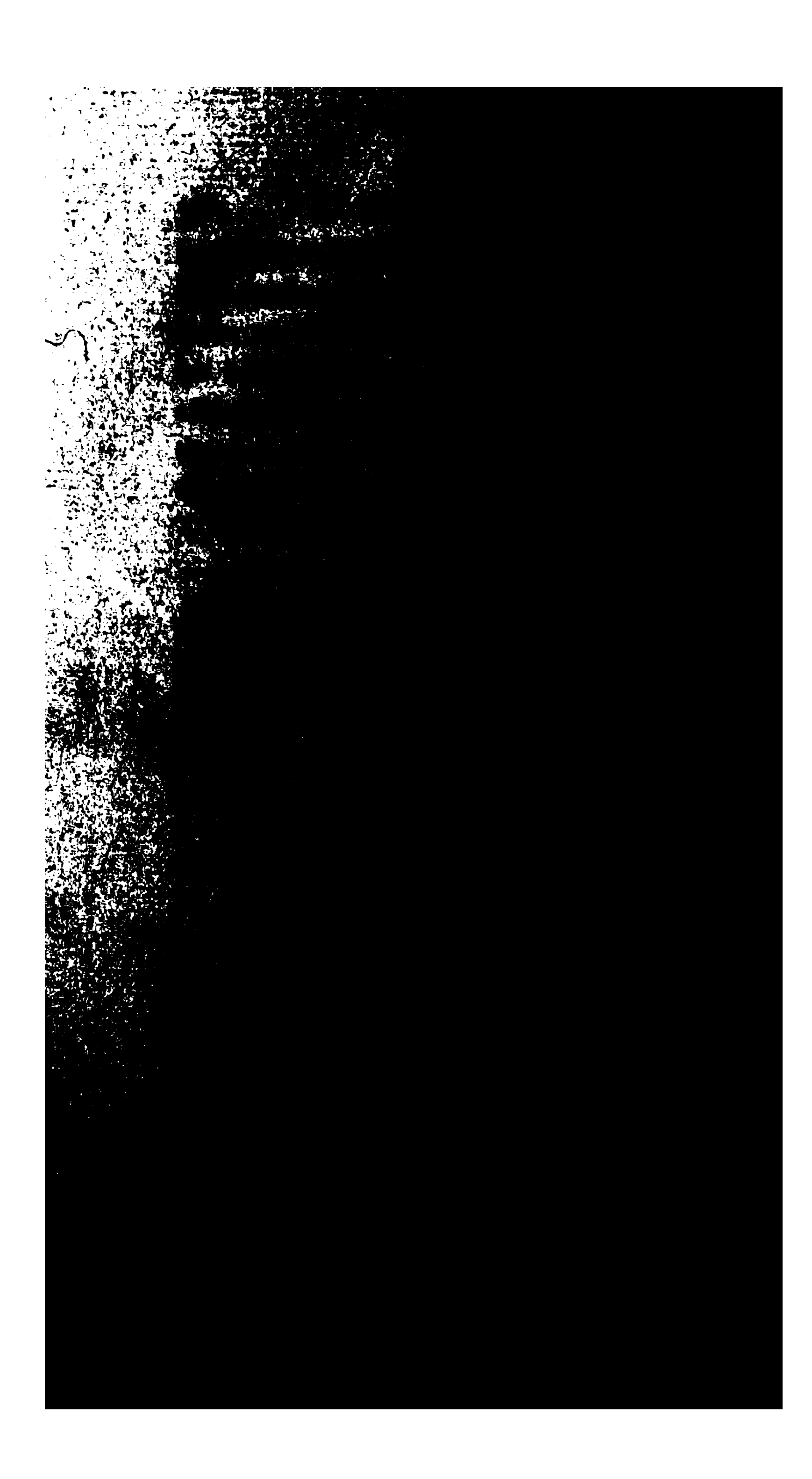
Oh, nous n'avons plus rien à démêler ensemble, la raison & moi. [*à Jupiter.*] Ma foi, je vous suis bien obligée, de nous avoir séparées. Vous m'avez débarrassée d'une grande importune, & arraché une méchante épine du pied.

JUPITER.

Tu as beau dire, la raison est la source des vrais plaisirs, &...

TIRÉSIE.

Et vous n'en prenez jamais de plus grands, vous, que lorsque vous vous changez en bête. Mais voici du galimatias qui ne prouvera rien. Suffit que je me passe fort à mon aise de la raison; que rien n'est plus joli, que de n'en faire qu'à sa tête. Je vis mille fois plus agréablement, que je ne



tout remuer. Les hommes sont comme les Marionnettes; personnages muets & immobiles, jusqu'à ce que notre sexe, caché derrière la toile, comme le maître Tabarin, les fasse aller, venir, agir en tout, à sa fantaisie. Un de nos grands avantages encore, c'est d'être quittes de cette vilaine nécessité de se couper la gorge, pour le maudit point d'honneur. Oh, je craignois cela comme tous les diables; bien que j'en parlasse aussi fièrement qu'un autre.

JUPITER.

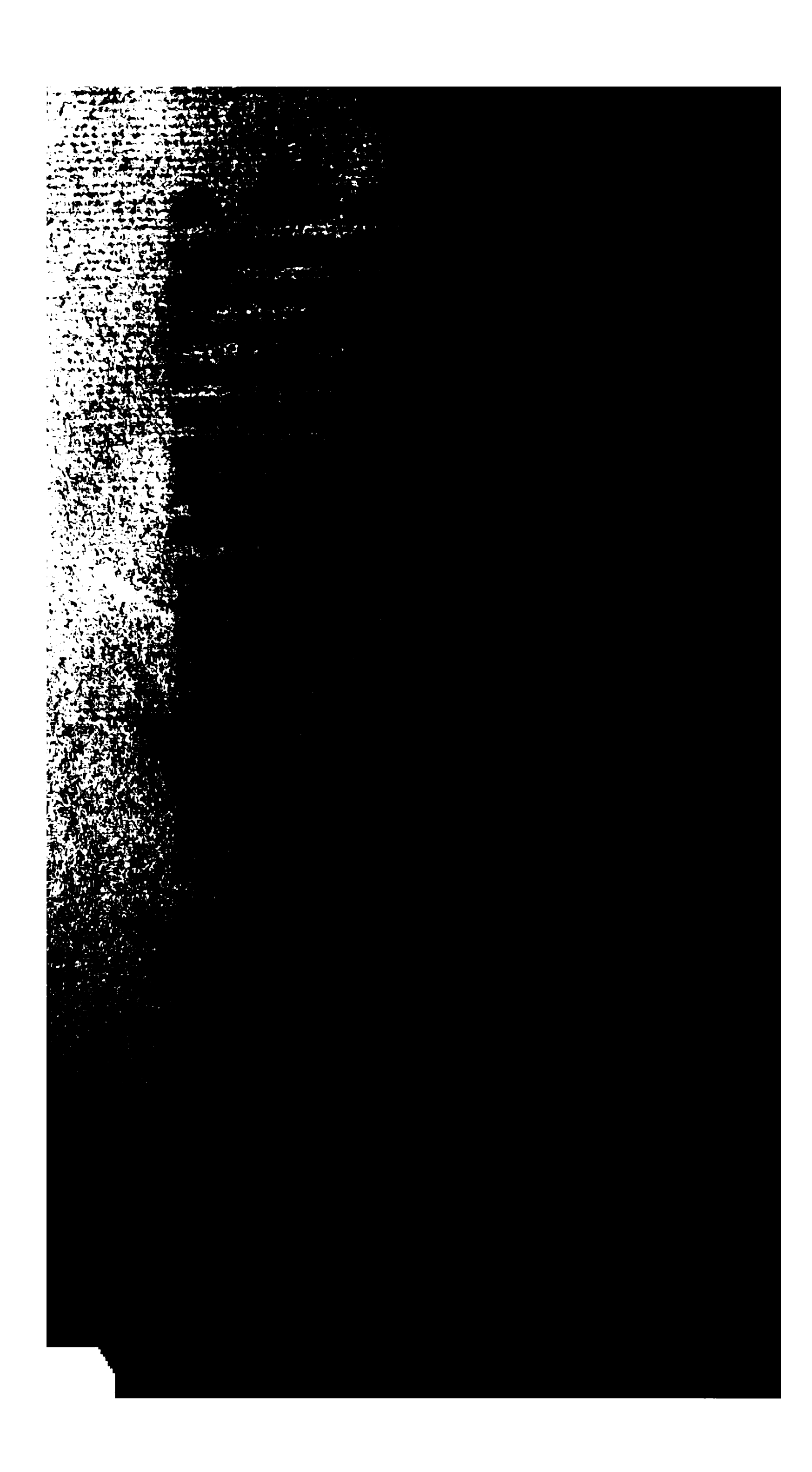
Mais, tu n'en es pas encore où tu crois, sur l'article de l'honneur. Cet honneur est une incommodité des deux sexes : on le perd dans le tien, avec autant de honte, & sur aussi peu de chose, que dans le nôtre.

TIRÉSIE.

Avec cette différence heureuse pour nous, que le vôtre se perd avec éclat, & le nôtre *incognito*.

JUPITER.

Ma foi, tous les Braves sont indiscrets. Mais, ne changeons pas l'état de la question : il ne s'agit ici ni de gloire, ni d'honneur, qui sont des plaisirs de l'esprit; il s'agit de ceux....



Pour m'expliquer encore plus clairement; tenez, si l'homme a l'avantage dans la querelle, nous l'avons bien, en récompense, dans le raccommodement. En un mot, le parfait bonheur seroit d'être homme du matin au soir; & femme du soir au matin. Voilà ma sentence. Maintenant vous me feriez bien plaisir de vous en aller tous deux, & de me laisser recevoir ici un Cavalier que j'attends, avec la plus grande impatience du monde.

JUPITER, *à Junon.*

Adieu, ma petite Furie; j'ai gagné mon procès. Te voilà bien outrée. Pour te dépiquer, je t'abandonne l'arbitre. Venge-toi, comme tu voudras.

SCÈNE VIII.

JUNON, TIRÉSIE.

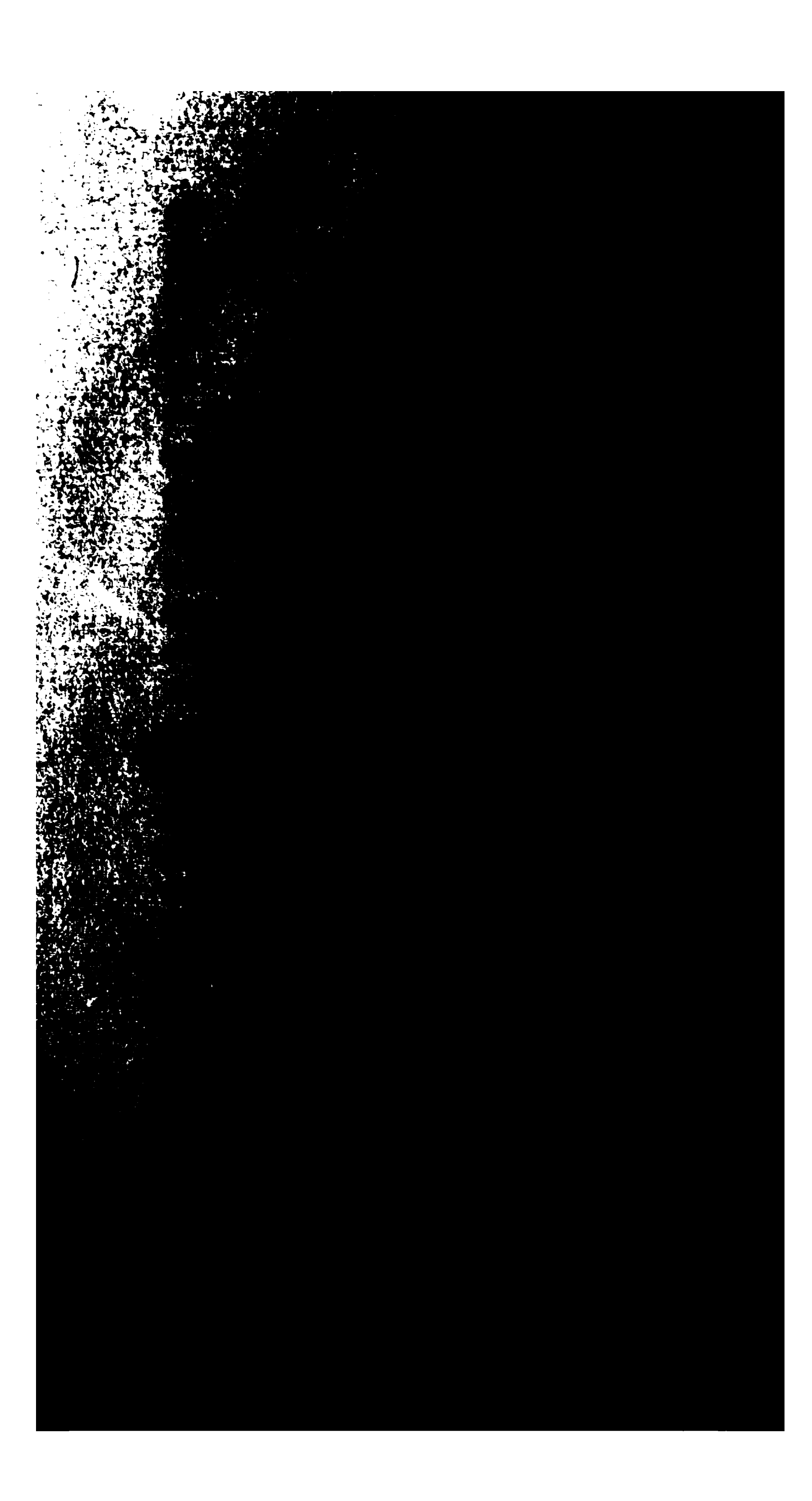
TIRÉSIE.

COMMENT DONC, Madame, aurois-je eu le malheur de vous déplaire par ma décision?

JUNON, *en le touchant de son sceptre.*

Tiens, puisque tu trouves tant d'avantage à être ce que tu es, il faut me venger par-là: reprends ton premier état.

(Elle lui rend sa première forme.)



SCÈNE X.

CLÉANTIS, TIRÉSIAS.

CLÉANTIS.

OH, cousine ! mon pendard a diantrement martel en tête, & cela opère par merveille. Il est...

TIRÉSIAS.

Ne m'arrête pas ! laisse-moi.

CLÉANTIS, *jetant un grand cri.*

Ah, comme vous voilà faite ! & dites-moi donc....

TIRÉSIAS.

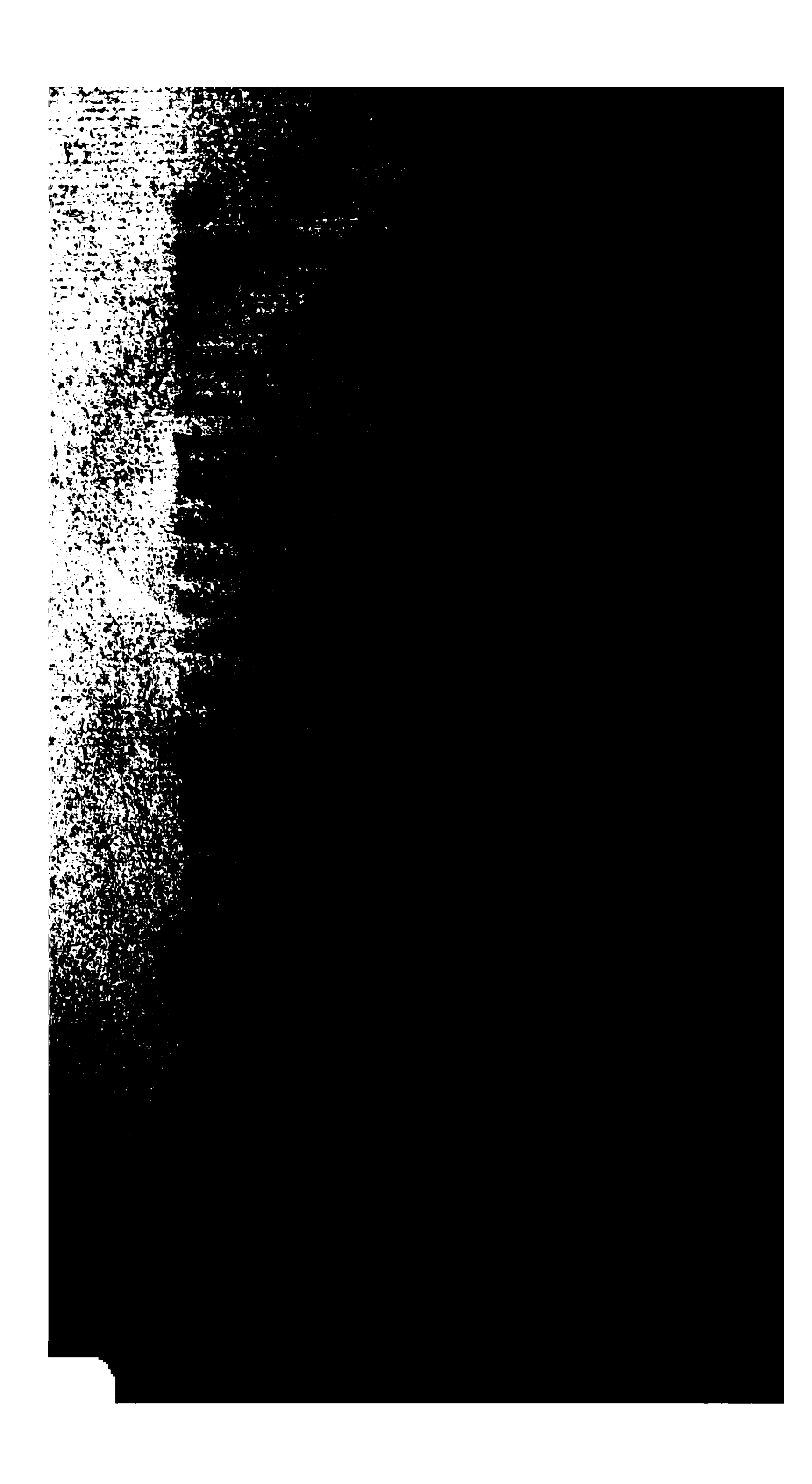
Laisse-moi, te dis-je ! je n'ai pas le temps de m'amuser : il me faut d'autres habits.

CLÉANTIS.

Quoi donc ! qu'y a-t-il ? Que veut dire cela ! je le veux savoir : vous me le direz.

TIRÉSIAS.

Voici mon histoire en deux mots. Je ne suis ni ton cousin, ni ta cousine. J'étois hier homme ; je devins fille : j'étois femme tout-à-l'heure ; je viens de redevenir homme ; & je suis celui, pour



SCÈNE XII.

CARICLÉE, NAÏS, CLÉANTIS.

NAÏS.

MA FOI, Madame, soutenez-vous vîte, que je tombe à mon tour ; j'ai ma part de l'étonnement, & je ne tiens plus contre l'envie de m'évanouir.

CARICLÉE, *d'une voix foible.*

Ôte-moi de devant les yeux de ce monstre, & ne le laisse pas triompher de ma foiblesse !

NAÏS.

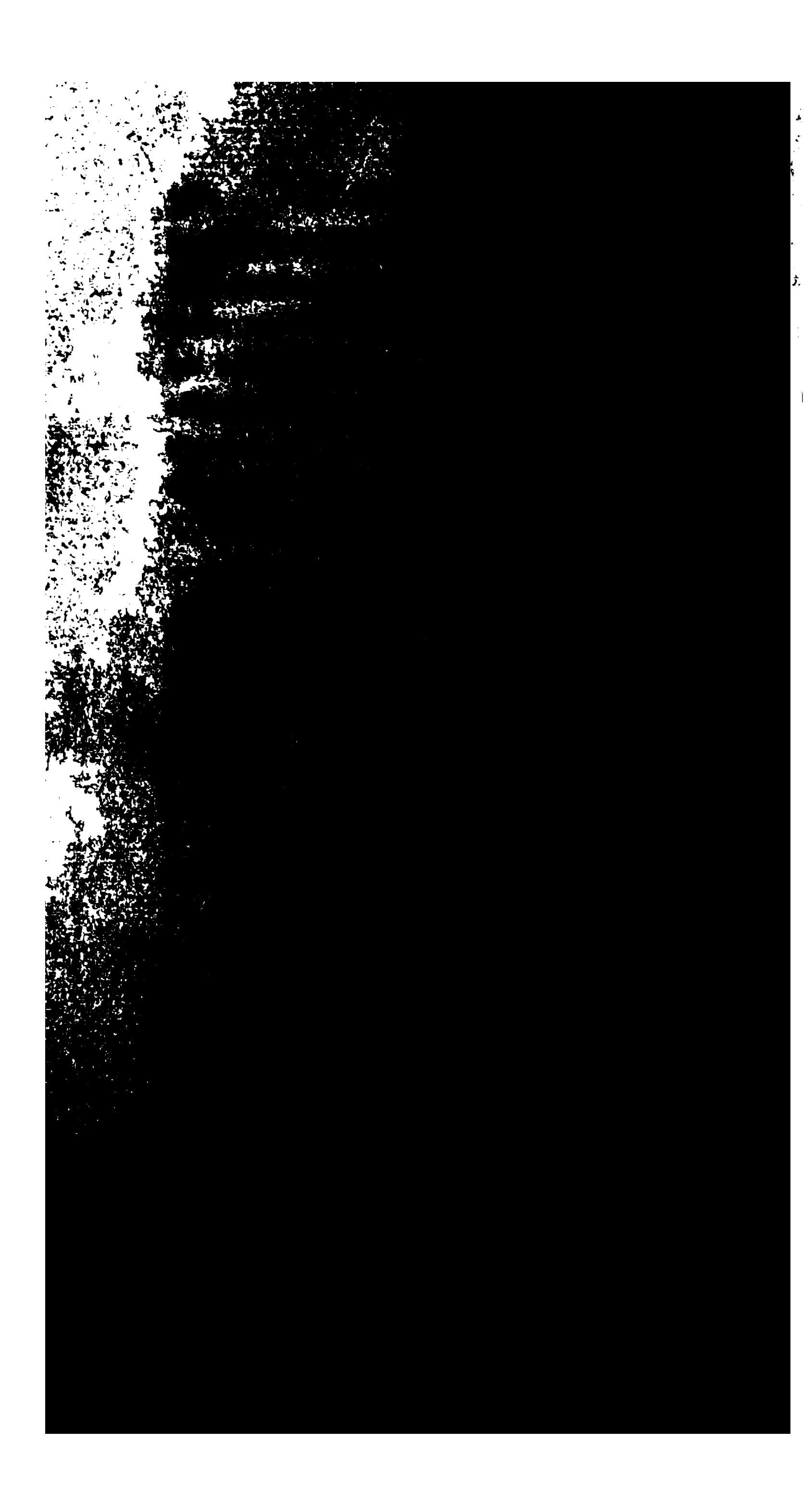
Il s'est lui-même ôté de devant les vôtres, Madame : ouvrez-les hardiment. Il n'y est plus.

CARICLÉE, *vivement.*

Il me fuit, Naïs ; ah, le traître ! courons ; qu'il ne nous échappe point ! mène-moi sur ses pas.

NAÏS.

Vous ne le voulez donc plus fuir ? Qu'on est fou, quand on aime ! ne vous inquiétez pas ! allez, nous saurons présentement, où l'avoir, quand nous voudrons.



refus d'hier auront été cause du grabuge. Je vois le tour qu'il a voulu vous jouer à tous deux ; & je ne m'étonne plus de la froideur, & de la confusion avec lesquelles il vous reçut. Franchement, il y a dans tout ceci plus de votre faute, que de la sienne. Il falloit tout prendre, pour ne rien perdre. En tout cas, il l'a payée en mêmes espèces, & vous lui avez bien rendu le change aujourd'hui, dans le même endroit.

CARICLÉE.

Ah, ma chère Naïs ! je respire, & je sens un secret ravissement succéder à la douleur mortelle, où tu m'as vue plongée. Mais, Naïs, ne m'avoir pas reconnue ! j'aurois cru l'amour plus clairvoyant.

NAÏS.

L'amour ! songez donc, Madame, qu'il n'en étoit plus question : ou du moins que le sien étoit ... obstrué par de ... certains organes ... nouveaux .... dont l'épaisseur .... vous m'entendez bien.

CARICLÉE.

Non.

NAÏS.

Eh bien, vous ne m'entendez donc pas : mais c'est pourtant comme cela, que cela s'est fait.

CLÉANTIS.

Mais vous, qui m'en vouliais conter, n'êtes-vous pas femme, aussi par hasard?

NAÏS.

Tout comme toi, ma Mie, pour le moins.

CLÉANTIS.

Ne v'là-t-il pa, qui est bian d'amusé comme ça lé jans. Autant seroit-ce, si je vous avois demandé l'impossible. Le bel honneur pour tous deux! du moins ce qu'ous êtes, sarvira à ôter de la tête de Mopse, ce qu'il y vouloit fourrer.

SCÈNE XIII.

CARICLÉE, NAÏS, CLÉANTIS, MOPSE.

MOPSE.

EH bian, Messieux, n'avez-vous pas bian ri? Ce Tirésias dont vous étiais si en peine, vous l'avez retrouvé? Vous l'allez encore mieux reconnoître.

CLÉANTIS.

Parle donc, vilain jaloux, le v'là ce biau Monsieu de flûte, qui t'avoit baillé le tintoin. Il est homme,

homme, tout comme l'autre l'étoit cette nuit! hem! qui est-ce qui s'en doit de nous deux à présent ?

MOPSE.

Comment, que dis-tu ?

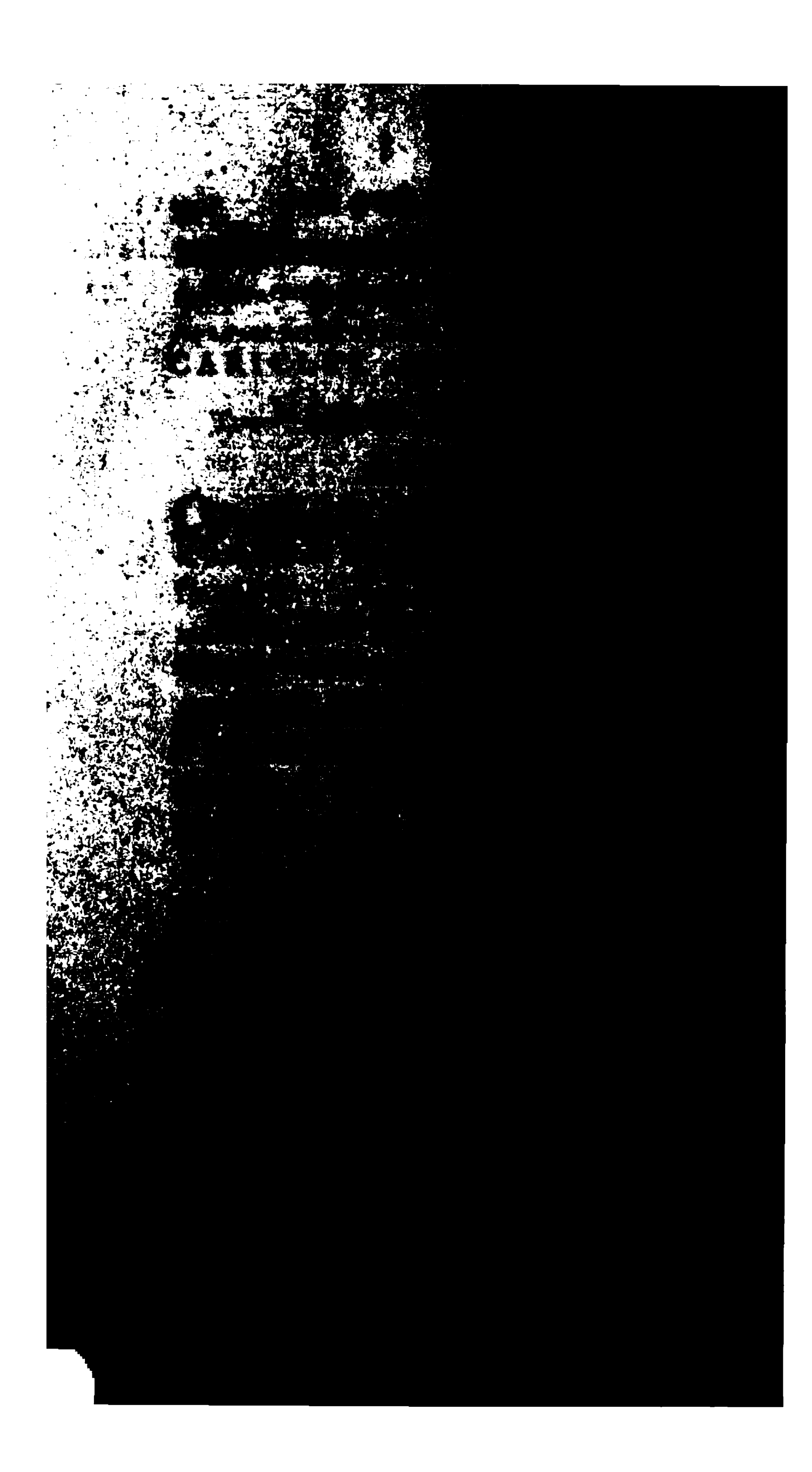
CLÉANTIS.

Je dis la vérité. V'là, Madame Caricle, & sa soubrette.

NAÏS.

Oh, ça, Madame, votre amant va revenir: vous allez vous reconnoître. Voici le dénouement. Cette reconnoissance doit être plaisante par sa singularité; & je me réjouis de voir comme cela se passera. Dame, c'est ici où le Dramatique triomphe. Surtout, tirez l'affaire en longueur, comme dans ŒDIPE. N'entendez rien au François; & ne vous lâchez, que quand vous ne saurez plus que dire. Le voici.





l'Univers. Je vous ai trouvé d'abord : mais, sans vous reconnoître. Et qui vous auroit reconnu ? Mais vous avez, vous, dû me reconnoître un instant ?

TIRÉSIAS.

Je vois bien que vous êtes le Cavalier que je pressois tantôt si tendrement, dans ce même lieu. Mais, je ne sais que vous dire. Depuis que Junon m'a remasculinisé, je vous vois avec tout d'autres yeux. J'avois apparemment des yeux femelles, qui voyoient tout mâle, & .... mais, ma chère Cariclée, savez-vous que c'est Jupiter qui....

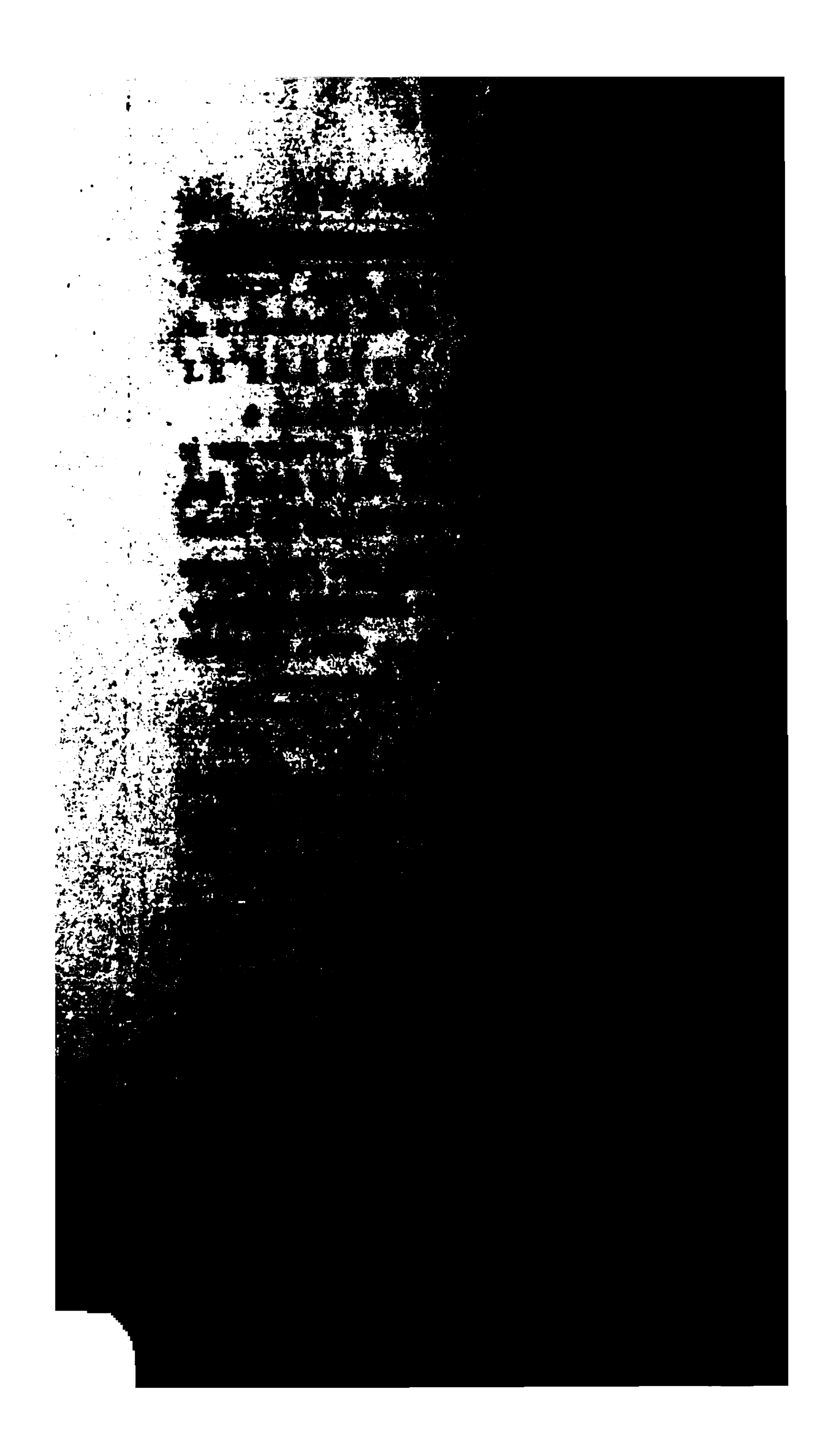
NAÏS.

Laissez-là tous deux, un fatras d'éclaircissemens. Il s'est satisfait. Vous vous retrouvez : vous vous aimiez ; vous vous aimez encore : vous êtes libres : donnez-vous la main, & vive la joie !

MOPSE.

Morgué, c'est bian dit : je me sens gai, comme un pinson. Allons tatigué, dansons ! sautons ! vians, ma femme. Je t'aime à st'heure, comme si je t'epousais demain.

La Danse commence.



VAUDEVILLE.

TIRÉSIAS.

QU'IL fait bon voir à ses genoux,
Un Amant faire les yeux doux,
Et conter l'excès de sa flamme!
On se fâche, on s'appaise, on rit,
L'Amant presse & l'on s'étourdit:
Le grand plaisir que d'être femme!

CLÉANTIS.

C'EST un privilége bien doux,
De remédier aux dégoûts
D'un ménage qui nous assomme!
D'oser courir de-çà, de-là,
Sans avoir à dire où l'on va:
Ah! que l'on est heureux d'être homme!

NAÏS.

EST-IL un passe-temps plus doux,
Que de voir souvent un jaloux,
Que pour rien la colére enflamme!

Promettre humblement de changer,
Lorsque l'on vient de s'en venger;
Le grand plaisir que d'être femme!

CLÉANTIS.

Faisons notre félicité;

MOPSE.

J'y tâcherai de mon côté:

CLÉANTIS.

J'y ferai de mon mieux du nôtre:

MOPSE.

Promets-moi donc fidélité:

CLÉANTIS.

Promets-moi de la fermeté:

ENSEMBLE.

Nous serons contens l'un & l'autre.

ARLEQUIN, *au Parterre.*

J'ai fait le Héros, l'Arlequin,
J'ai fait l'Homme, la Femme ... Enfin,

J'ai fait le Diable pour vous plaire.
Messieurs, pour votre grand-merci,
Revenez trente fois ici,
Et vous ne m'en redevrez guère.

Fin du quatrième Volume.







